LA POLITIQUE
DE
FERDINAND
LE CATHOLIQUE
ROY D'ESPAGNE

Par Monsieur VARILLAS.

TOME TROISIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans le Kalver-Straat, prés le Dam.

M. DC. LXXXVIII.

LA POLITIQUE D'ESPAGNE OU DE FERDINAND

Surnommé

LE CATHOLIQUE.

LIVRE TROISIEME.

Des Fondemens qu'il jetta pour le deſſein de la Monarchie que la maiſon d'Autriche forma depuis.

DISCOURS I.

Qu'il y a des évenemens dans la Politique, auſſy bien que dans la Morale, que la prudence ne peut ni prévoir auparavant qu'ils arrivent, ni détourner au moment qu'ils paroiſſent; qu'il faut mettre en ce rang la derniere Ligue de la France, de l'Eſpagne, de l'Empire, de l'Egliſe contre la Republique de Veniſe; que l'Eſpagne n'y pouvoit entrer par de plus utiles conſiderations que celles qui l'y porterent, & que le plan n'en pouvoit être mieux dreſſé pour affermir ſa domination dans l'Italie.

LA dégradation du Grand Capitaine avoit bien à la verité rétably le calme dans l'eſprit du Roy Ferdinand, puiſque non ſeulement elle avoit ôté le prétexte de ſa Jalouſie, en ce qui regardoit le Royaume de Naples ; mais encore elle avoit mis ſa Majeſté dans des termes de recüeillir tous les avantages poſſibles de la mort de ſon Gendre, & de rentrer dans l'uſufruit des Royaumes dont il l'avoit privé. En effét l'Archiduc n'avoit laiſſé que deux enfans en bas âge, & d'ailleurs, il ne ſe trouvoit plus deſormais perſonne dans la Caſtille capable de faire executer à Ferdinand le dernier Compromis qu'il avoit fait, aprés que le Grand Capitaine avoit quitté la partie, luy qui ſeul en qualité d'originaire Caſtillan pouvoit avec les forces qu'il commandoit appuyer la revolte des Grands, leur donner un Chef, remettre ſon païs dans l'ancienne & particuliere forme de gouvernement, dont il avoit joüi durant tant de Siecles, & ſe maintenir luy-même dans la fonction de Vice-Roy de Naples, qu'il auroit fait agréer dans l'aſſemblée des Etâts, juſques à ce que Charles fils aîné de leur Reine eût été déclaré Majeur. Mais comme les mouvemens étrangers, & les violentes poſtures, que la fievre ardente inſpire aux frenetiques, ne durent pas plus longtems que leur cauſe, & laiſſent un moment aprés que la grande agitation eſt ceſſée, le corps humain, dont tous les pores ſont ouverts, en état de reſſentir ſes premieres incommoditez d'une maniere plus tendre ; de même la paſſion extraordinaire de jalouſie qui perſecutoit le Roy Catholique, depuis la mort de la Reine Iſabelle, ne fût pas plûtôt levée par la dépoſition de l'objét qui la produiſoit, que l'ambition, que j'ay déja pluſieurs fois appellée ſa paſſion naturelle, reprit la domination dans ſon ame qu'elle avoit été contrainte de ceder, par la ſuite des effets que j'ay repréſentez, dans le Diſcours Neuviéme du ſecond Livre, & s'y rétablit d'autant plus fortement ; que la jalouſie, qui l'avoit

l'avoit si longtems tenu dans l'esclavage, n'avoit fait que luy montrer comment-il falloit subtiliser ses Projets, par un effect qui tout naturel qu'il étoit, n'a pourtant été remarqué de personne que de Theophraste. Ainsy la paix que l'Espagne avoit concluë avec la France, ne souffroit plus d'autres pensées dans l'esprit du Roy Catholique, qui fussent capables de flatter sa nouvelle passion, que celle qui regardoit la perfection de ses conquestes & l'agrandissement de ses Couronnes. Les Villes, que les Venitiens tenoient sur les côtes de Naples, se présenterent à propos pour l'occuper entiérement, & pour luy donner d'autant plus d'exercice qu'il étoit difficile de les retirer de leurs mains, parce que ces Places ayant été consignées par les anciens Rois à cette Republique, en qualité de gage, & le Concordat, qui en avoit été fait, portant expressément qu'au cas que les sommes d'argent que les Venitiens prêtoient, ne fussent point acquittées dans un terme préfix, les Villes ne pourroient être répetées par ceux qui les avoient engagées, ni par leurs Successeurs, sous quelque prétexte qu'on pourroit s'imaginer, si ce n'est que la Republique y consentit volontairement. Il étoit arrivé que ce terme étoit écheu pendant les dernieres révolutions, & les Rois de la branche d'Arragon avoient eû tant d'autres affaires, qu'au lieu de fournir l'argent nécessaire au recouvrement de leurs Places dans le tems limité, ils avoient été contraints d'en emprunter de cette République, & d'agrandir la playe qu'ils avoient faite à leur Etât, en leur donnant de nouvelles Villes en Ostages. De maniere que le Roy Catholique étoit obligé de laisser les choses dans l'etât qu'il les avoit trouvées à son avenement à la Couronne, & n'ayant pas plus de droit que ses Prédecesseurs, ou plûtôt n'en ayant point du tout sur les Villes engagées, puis qu'elles étoient devenües en propre aux Venitiens, avant le partage qu'il avoit fait avec les François du

Royaume de Naples, il ne luy reſtoit plus de voyes directes ni indirectes d'intenter Action pour les recouvrer. Et d'ailleurs, comme la puiſſance de cette République étoit alors formidable dans l'Italie, & qu'il n'ignoroit pas que l'Eſpagne luy avoit la principale obligation, non ſeulement de la Conquête, mais encore de la Conſervation du Royaume de Naples, en ce qu'elle avoit fait ſubſiſter l'Armée dans Barlette, & permis le trajét de ſon Golfe aux Allemans, qui s'étoient embarquez pour la dégager; il ne luy pouvoit déclarer la guerre, à moins que de ſe noircir de la derniere ingratitude, & de remettre en compromis une poſſeſſion, dont il étoit ſi jaloux, en l'expoſant au ſort des Armes; outre que les Princes d'Italie, à qui cette République ſervoit de Rempart, ne ſouffriroient jamais qu'elle fût attaquée de propos deliberé, & que l'Eſpagne risqueroit beaucoup plus qu'elle ne pourroit eſperer en l'attaquant, puiſqu'elle deſtruiroit le ſoin qu'elle avoit pris de perſuader aux Eſtrangers que la France aſpiroit à la domination de toute l'Italie, & ſe chargeroit elle même de l'envie qui en réſulteroit, & dont elle connoiſſoit d'autant mieux les effets qu'elle en avoit recueilli les fruits. Il falloit donc attendre que les affaires euſſent changé de face, & que le Senat, qu'il regardoit comme ſon ennemy, ſe fût mis en état de pouvoir étre choqué impunément. Il falloit diſſimuler, juſques à ce que la France eût deſſein de ſe vanger de l'injure qu'elle en avoit reçeüe, & que l'Empereur, au lieu de s'oppoſer à ce Projét, comme il avoit coûtume de faire en toutes les autres occaſions, ſe mît de la partie, & conſentît que le fer d'Allemagne fût employé pour l'execution. Il falloit donner loiſir au Pape de concevoir des penſées conformes à l'humeur inquiette qui le travailloit, & ſe contenir dans une apparente tranquilité, durant l'intervalle qui ſerviroit à faire dégenerer en rupture la querelle, que la poſſeſſion de la Romagne avoit com-

commencée entre les Venitiens & le St. Siege. Il falloit enfin que toutes ces dispositions malignes concouruſſent dans la proposition que je viens de marquer, pour former une conjoncture fatale à cette République. Et comme un effét si bizarre ne pouvoit proceder que de la fortune, il ne le falloit esperer que d'elle, & voicy comme cette capricieuse seconda les intentions du Roy Catholique plus favorablement en toutes manieres, qu'il ne l'eût osé souhaitter.

Si la maxime de Platon est veritable à parler en général, que le genie des Républiques est moins d'acquerir que de conserver; elle l'est encore d'avantage à l'égard de celle de Venise en particulier, & tous les Politiques qui l'ont examinée de plus prés, depuis que son Doge Ciani l'eût reduitte sous la forme du Gouvernement où nous la voyons maintenant, avoüent qu'elle n'a jamais violé cette regle, qu'elle n'ait eû sujét de s'en repentir. Il est vray qu'elle fût observée exactement durant plusieurs siecles, & que dans toutes les guerres que les Venitiens eurent contre les Turcs, ils aymerent mieux accepter la paix, quelque desavantageuse qu'elle fût, que de se commettre avec la fortune. Ainsi le Senat abandonna volontairement au Sultan Amurath la ville de Thessalonique; quoi qu'il previt les consequences qui devoient résulter de la perte de cette place, qu'il nommoit la Clef de son Empire; & elle aima mieux de signer neuf Traittez de paix en divers temps avec Mahomet second, sous des conditions qui luy firent perdre l'Isle de Negrepont, la meilleure partie du Peloponese, la ville de Sentary, que cét Empereur avoit déclarée imprenable aprés quatre mois de siege, & tout ce qu'elle possedoit dans la Macedoine & dans l'Albanie, que de soûtenir plus long-tems contre la Maison Ottomane le faix d'une guerre, dont elle avoit sujét d'apprehender le succez. Néanmoins, comme il n'est rien de plus difficile que

Dans le premier liv. de sa republ.

d'ajuſter toûjours une même conduitte à tant de bizarres évenemens, qui troublent de jour en jour la Societé civile, il arriva que les Venitiens commancerent à ſe relâcher inſenſiblement, & même à faire ſentir à leurs voiſins qu'ils étoient picquez de la même paſſion de s'aggrandir, que les Républiques reprochent éternellement aux Monarchies.

Le premier ſigne qu'ils en donnerent parut dans la guerre de Piſe, où le Senat s'engagea beaucoup plus avant qu'il n'étoit expedient, pour la Déclaration qu'il avoit faite de ne s'en mêler que pour accommoder les choſes à l'amiable; & le ſecond fut dans le gage qu'il accepta des villes maritimes ſur la coſte de Naples. Le troiſiéme & le plus éclattant arriva dans le partage qu'il fit du Duché de Milan avec Louis XII. Roy de France, lors que ce Prince marchoit pour dépoüiller Ludovic Sforce; & ces trois irrégularitez furent ſi heureuſes en apparence, qu'un Conſeil compoſé de plus d'yeux que n'en avoit l'Argus de la Fable, ne pût s'empécher d'en être esbloüy. La quatriéme occaſion ſe préſenta, quand la mort du Pape Alexandre VI. & la mort de ſon Fils inviterent la Republique à s'emparer, ou du moins à partager la Romagne avec Jules ſecond; & nonobſtant elle ne fût pas ſi toſt acceptée par le Senat que les précedentes, parce que ſoit que l'entrepriſe meritât d'être examinée avec plus de ſoin; ſoit que les ſecrets avertiſſements, que la nature ne refuſe jamais à ceux qui s'avancent, ſans y penſer, vers le précipice, fiſſent alors dans les eſprits une plus ſenſible operation; il y eût pluſieurs Senateurs qui renouvellerent le ſouvenir de l'ancienne conduitte que la République avoit ſuivie, qui furent d'avis de ne pas rompre avec le ſaint Siége, pour quelque utilité que la Fortune leur offrit.

Mais comme les efforts que fait la prudence pour ſurmonter la temerité, ſont toûjours inutiles, quand le ſuccez & les exemples conſpirent en faveur de ſon enne-

ennemi ; aussi les meilleurs sentimens ne furent pas approuvez, & l'Evesque de Tivoli, que le Pape avoit envoyé à Venise, pour obliger la République de lever le siege de Fuenza, ne pût obtenir que des compliments du Senat, qui n'empêcherent pas que cette Place ne fût prise par le Proveditеur Christophle Moro. Mais la nouvelle de la Ligue, dont j'ay parlé cy-dessus, entre le Pape, l'Empereur, le Roy de France, & l'Archiduc, ayant jetté l'épouvante dans les esprits, le Senat rechercha l'entremise du Duc d'Urbin pour se reconcilier avec le saint Siege, à condition de luy rendre tout ce qu'il avoit occupé dans la Romagne, depuis la mort d'Alexandre sixiéme. Le Pape écouta la proposition des Venitiens, reçût une Ambassade de leur part, témoigna d'avoir apaisé son indignation, & reçût les Places; mais il ne donna point d'asseurance positive, ni de vive voix ni par écrit, de ne plus rien trâmer contre la République. Il est vray que l'ordre des projets qu'il avoit formez ne luy permettoit pas si tôt de rien entreprendre contre elle, quand il ne l'eût pas promis, & que le recouvrement des deux Villes de Perouse & de Boulogne, dont la premiere estoit possedée par les *Baigliones*, & la seconde par les *Bentivoles* occupoit alors toutes ses pensées. Ces deux villes étoient accoûtumées à la servitude & tenües par deux Souverains, capables de les défendre. Leur situation les mettoit à couvert de surprise, aussi bien que leurs Citadelles de rebellion, & les provisions assemblées dans l'autre, les mettoient hors d'état de retomber sous la domination de l'Eglise, si ce n'étoit aprés deux longs Siéges, qui ne pouvoient estre ni entrepris ni continüez par les seules forces que le Pape avoit alors, lesquelles n'étoient pas fort nombreuses; outre que sa Saintеté ne pouvoit esperer de renfort que par le Duché de Milan du côté des François, dont les interêts étoient tout à fait éloignez de contribüer à la grandeur temporelle de sa Saintеté,

& d'abandonner les *Bentivoles* de tous tems alliez de leur Couronne. C'eſt ce qui fit desaprouver le deſſein d'aſſieger Perouze & Boulogne à tous les Politiques d'Italie, & le fit même rejetter dans le Conſiſtoire ; mais le Pape, qui ſe roidiſſoit à meſure qu'il paroiſſoit de nouvelles difficultez, ne laiſſa pas de paſſer outre, & couvrant ſon ambition du prétexte de la gloire de Dieu, ſortit de Rome avec ce qu'il avoit de Troupes, & marcha droit à Perouze, où la crainte avoit déja tellement ébranlé *Jean Paul Baglioni*, que prêtant l'oreille à l'entremiſe que le Duc d'Urbin luy préſentoit, il conſentit de remettre la place entre les mains du Pape. Sa Sainteté ne fut pas plûtôt avertie de cette réſolution, qu'elle s'avança pour la faire reüſſir, avant que Baglioni eût le loiſir de s'en repentir, & parût aux portes ſans autre ſuitte que celle de ſes domeſtiques. Baglioni le fit entrer, & délibera quelque tems s'il devoit uſer de l'occaſion que la Fortune avoit ménagée, en ſa faveur, en mettant toute la Cour de Rome à ſa diſcretion ; mais la grandeur du crime qu'il falloit commettre luy donna de l'horreur, quelque habitude qu'il eût contractée à commettre d'étranges perfidies, pour de moindres ſujets. La temerité du Pape fût couronnée d'un ſuccés, qui redoublant ſa précipitation le porta peu de jours apres devant Boulogne, & diſpoſa les Bentivoles à quitter la Souveraineté pour devenir Hommes privez, en partie par le deſeſpoir, dont ſa Sainteté ſçeut leur produire toutes les apparences, & en partie par la Negotiation qu'elle ne laiſſoit pas d'avancer au milieu de toutes ſes ménées. Il eſt vray que la République de Veniſe regarda cette expedition avec des yeux auſſi jaloux, que la matiére de la choſe le pouvoit ſouffrir, & qu'elle reconnût d'abord que le Pape ne luy déclaroit pas moins la guerre par la ſurpriſe de ces deux Places, qui ſervoient de dehors à celles qu'elle tenoit dans la Romagne, qu'avoit fait Hannibal à la Répu-

blique

blique Romaine par le saccagement de Sagonte. Mais comme elle ne voyoit pas que le Pape eût alors des Troupes capables de la choquer ouvertement, & que d'ailleurs elle ne se pouvoit resoudre à rompre la paix qu'elle avoit si cherement achétée, elle ne s'en émeut pas d'avantage, parce qu'elle s'imagina que les vastes projéts de sa Sainteté, ne dureroient pas d'avantage que les songes agreables que l'imagination inspire, & que le Pape seroit luy même obligé de les abandonner, dés qu'il viendroit à faire réflexion sur l'impossibilité présente de les executer. Ce raisonnement étoit juste à la verité dans sa consequence; mais non pas dans ses suittes que le seul hazard pouvoit luy donner, parce que le Senat ne prenoit pas garde que les foibles ennemis ne laissent pas d'être toûjours en état de nuire, lors que leur autorité n'est pas diminuée à proportion de leur puissance, & que la premiere de ces deux grandes qualitez leur est demeurée toute entiere, nonobstant la perte de la seconde; & qu'ainsy quoy que le Pape ne parût pas en effét dans une posture assez rédoutable, & qu'on pût luy faire abandonner ce qu'il tenoit dans la Romagne aussi facilement qu'il avoit recouvert Perouze & Boulogne, il pouvoit néanmoins disposer insensiblement les Princes étrangers, auxquels la grandeur Venitienne étoit suspecte, & chercher les moyens d'arrêter ses progrés. Du moins comme il étoit homme d'intrigue, & que la République avoit des affaires à démêler avec presque toutes les Puissances de l'Europe, il étoit impossible qu'il ne la broüillat d'abord avec quelqu'une, & qu'il n'accrût le different, quand il luy plairoit de se mettre de la partie; & c'est ce qu'il pratiqua dans une conjoncture dont tout autre que luy ne se seroit jamais avisé de tirer avantage.

l'Empereur Maximilien résolut d'aller en Italie recevoir la Couronne des mains du Pape, suivant l'usage de ses Prédecesseurs, envoya quatre Ambassa-

deurs à Veniſe, pour faire ſçavoir à la République le ſujét de ſon voyage, & pour luy demander paſſage ſur ſes Terres, tant pour ſa Perſonne que pour l'Armée dont il ſe faiſoit eſcorter. Ce compliment ſurprit le Senat qui n'avoit jamais rien accordé de ſemblable, & qui pour ſes vieilles maximes devoit agir avec plus de ſcrupule, avant que de condeſcendre à cette permiſſion, que la franchiſe des Allemans ne pouvoit ſouffrir; leſquels ne voyant point de difficulté à la choſe n'avoient point apporté d'autre precaution, que d'aſſeurer la République qu'il ne ſeroit fait aucun dommage ſur ſes Terres. Néanmoins comme c'étoit le ſtyle ordinaire de la République d'affecter une irréſolution apparente, à l'égard de ce qu'elle vouloit poſitivement réfuſer, & de ſubſtituer cependant des civilitez ſans meſure à l'expedition des Ambaſſadeurs qu'elle differoit de jour en jour, ſous de nouveaux prétextes, elle fît à l'Empereur une réponce qui ne pouvoit être ni plus pompeuſe, ni plus ſuperficielle. Elle commençoit par les démonſtrations avantageuſes du ſentiment qu'avoit la République, non ſeulement en ce qui regardoit les interêts; mais encore toutes les volontez de ſa Majeſté Imperiale, & par le ſoin qu'elle avoit toûjours pris d'entretenir la correſpondance, que tant de Traittez & d'Alliances renouvellez de part & d'autre depuis tant de Siecles, avoient établie. Mais elle ajoûtoit qu'elle avoit auſſy conſtamment éprouvé que les Empereurs ſes Prédeceſſeurs avoient eû la bonté reciproque de procurer l'avantage de la République, autant qu'il leur avoit eſté poſſible, & que ſa Majeſté même avoit ſuivi leur exemple, en tant de fameuſes rencontres, qu'il n'étoit pas croyable qu'elle s'en voulut eſloigner dans celle-cy, où toutes choſes conſpiroient à faire voir que l'Etât de Veniſe ne pouvoit recevoir un plus grand préjudice, que celuy qui réſultoit de la marche d'une Armée Allemande; ce que le Senat s'obligeoit de faire voir à

ſa

ſa Majeſté ſi diſtinctement, qu'il eſperoit qu'elle ſe porteroit d'elle même à révoquer les ordres qu'elle avoit donnez, parce que l'Italie, qui depuis quinze ans avoit fait preſque dans toutes ſes contrées l'experience des incommoditez qui ſont inévitables dans les paſſages des Armées, choiſiroit plûtôt, dans le deſeſpoir où elle étoit, les dernieres extremitez, que de ſouffrir un ſemblable trajét, dans le tems où la paix de la France & de l'Eſpagne ſembloit luy avoir donné le loiſir de reſpirer; & que pour témoigner que cette conjecture n'étoit pas mal fondée, il ſuffiſoit de faire ſouvenir ſa Majeſté des mouvements divers qui s'étoient élevez, aux premiers ſignes qu'elle avoit donnez l'année precedente, de vouloir faire le même voyage en équipage de guerre; & que ces mouvemens, nonobſtant leur bizarrerie & leur contradiction, ſuivant le genie des peuples qui les exprimoient, s'accordoient pourtant tous en ce point, qu'ils étoient abſolument reſolus de l'empêcher; d'où il y avoit lieu de conclure qu'un objét, qui dans l'éloignement & malgré ſon abſence n'avoit pas laiſſé de produire un remüement univerſel, n'auroit pas une moindre vertu, quand il deviendroit preſent, & qu'il agiroit ſur les eſprits non plus indirectement, & par la ſeule voye de la crainte, mais dans cette proximité ſurprenante, qui ne manquoit jamais de repréſenter les perils plus grands qu'ils ne ſont; qu'ainſy l'averſion des peuples dégenereroit alors en un manifeſte ſoûlevement, & qu'on les verroit tous courir aux armes, pour exempter leurs biens du pillage, dont ils avoient tant de fois éprouvé, que ni le droit d'Hoſpitalité, ni le ſerment des Generaux, ni de leurs Officiers, n'étoient pas capables de les garentir; que le Roy de France qui n'avoit point encore reçeû l'Inveſtiture du Duché de Milan dans la forme qu'il ſoûhaittoit, & qui par conſequent devoit recevoir plus de jalouſie que les autres de ce Voyage, augmenteroit la rumeur par ſon

exemple, & feroit avancer l'Armée qu'il avoit toute prête vers ces Pays difficiles, par la rudeſſe desquels il ſembloit que la Nature eût pretendû rompre la communication de l'Allemagne avec l'Italie ; que le Senat n'ignoroit point que les forces de ſa Majeſté ne fuſſent aſſez grandes pour s'ouvrir le chemin, & pour ſuivre la piſte que ſes Prédeceſſeurs luy avoient tracée, & que par conſequent il n'inſiſtoit pas tant ſur la raiſon qu'il venoit d'alleguer, ni ſur la nature de l'oppoſition que cét équipage lui ſuſciteroit que ſur une autre, qui devoit être d'autant plus conſiderée, que dans ſon ſentiment, elle ne ſouffroit ni temperament, ni replique. Elle conſiſtoit en ce que les Terres de la République de Veniſe devant être traverſées les premieres, il ſeroit impoſſible qu'elle pût conſerver la neutralité qu'elle s'étoit propoſée dés le commencement des troubles d'Italie, & qu'elle s'exemptât d'entrer dans une guerre à laquelle ſon conſentement alloit apporter la derniere diſpoſition, parceque ſi elle connivoit au paſſage dont il s'agiſſoit, elle ſe chargeroit de l'envie publique, & feroit ſoupçonner au reſte de l'Europe qu'elle auroit ſacrifié le repos de l'Italie à l'acquiſition de quelque leger avantage du côté de Frioul, & ſi elle répondoit d'une maniere plus ouverte aux inclinations de ſa Maj., elle attireroit dans ſes Etâts toutes les Troupes que tant de divers Princes, entre leſquels toute l'Italie étoit partagée, avoient lévées pour leur ſeureté particuliere, ſous prétexte de la Loy naturelle, qui diſpenſoit de toutes ſortes de reſpects, quand il falloit éviter un un mal univerſel, & qui perſuadoit aux plus ſimples d'oppoſer des digues aux torrens avant qu'ils fuſſent debordez ; que l'unique moyen de prévenir ces desordres dépendoit purement de ſa Majeſté, & que comme ils réſulteroient infailliblement de la cauſe qui les alloit produire, cette cauſe ceſſeroit en même tems que le deſſein de venir en Armes dans l'Italie ſeroit changé, que ſa Majeſté n'en pouvoit prendre

ni

ni de plus agréable à tous les peuples, ni de plus ſortable à la dignité de l'Empire, que celui d'y venir deſarmé; parce que comme cétte action ne pouvoit avoir d'autre principe, que le concours des deux vertus qui ſignalent davantage les Souverains, & qui les diſtinguent mieux des Tyrans, ſçavoir la confiance & la generoſité, elle en devoit auſſi avoir toutes les ſuites, dont la plus importante ſeroit l'applaudiſſement des peuples; qu'elle avoit un exemple domeſtique du ſuccez qu'on lui promettoit en la perſonne de l'Empereur *Frederic* ſon Pere, & que la qualité de conſervateur de l'Italie, qu'il avoit ajoûtée à ſes autres titres, lui avoit été conferée par la voix publique, pour avoir entrepris de ſe faire couronner ſans armes, d'où le Senat prenoit occaſion de conclure, que ſi ſa Majeſté ſe laiſſoit toucher par de ſi preſſantes conſiderations, comme ſa conduitte paſſée donnoit lieu d'eſperer, elle verroit par experience, que la République ſçavoit non ſeulement acquieſcer à ſes demandes, mais encore prévenir ſes deſirs.

Cette réponce, qui ne pouvoit être déguiſée en des termes plus reſpectueux, ne pût pourtant être executée qu'avec indignation, parce que le principal attrait qu'avoit l'Empereur à faire le voyage d'Italie, n'étant pas tant la Couronne Imperialle, que la conjoncture qu'il jugeoit propre à chaſſer les François du Milanois, en une ſaiſon où la perte du Royaume de Naples les avoit décreditez en Italie, & l'humeur changeante des Milanois leur faiſant ſouhaitter une autre domination; le Senat de Veniſe ne pouvoit faire une propoſition qui fût plus mal reçuë à la Cour Imperialle, que celle qui choquoit une ſi flatteuſe prétention, en lui retranchant le ſeul moyen de la faire reüſſir. De maniere que le Pape informé de l'effét qu'elle avoit produit, perſuada facilement à l'Empereur de s'unir avec ſa Sainteté pour ſe vanger de ce refus, ſur ce qu'on lui promit, qu'il n'y auroit abſolûment que ſon autorité qui fût employée contre les Veni-

tiens, & qu'on lui fourniroit tout l'argent qui ſeroit neceſſaire pour la ſubſiſtance de ſes Troupes.

Mais les forces d'Allemagne, quelques formidables qu'elles fuſſent d'elles mêmes, & lors qu'il ne s'agiſſoit que de ſa propre conſervation; n'étoient pas alors ſi conſiderables à l'égard des Etrangers, qu'elles pûſſent maintenir la qualité d'Arbitres de l'Europe que les Empereurs prenoient, & la puiſſance de la République de Veniſe paroiſſoit ſi bien établie, & les pertes qu'elle avoit faites dans l'Archipel contre le Turc avoient été ſi pleinement réparées par l'augmentation de ſon Domaine en terre ferme, que ni l'Etat Eccleſiaſtique ni les Terres que l'Empereur poſſedoit en Allemagne, en qualité de particulier, ne pouvoient entrer en comparaiſon avec elle; & le Pape, quoi qu'il fût prevenu des deux paſſions qui nous aveuglent le plus ſubtilement, je veux dire la jalouſie & le reſſentiment, ne laiſſa pas toutesfois de concevoir que la partie ne ſeroit point égale, tant qu'elle demeureroit aux termes, où ſon union avec l'Empereur l'avoit réduitte; mais quand il y auroit eû de l'égalité, & quand même le ſort des armes auroit favoriſé les aſſaillans; Sa Sainteté prévoyoit bien que la France ne regarderoit pas longtems la querelle d'un œuil indifferent, & qu'outre la démangeaiſon qu'on lui imputoit, de s'embarquer en de nouvelles guerres, elle y ſeroit encore attirée par la ſeule choſe qui ſuffiroit à remüer les Nations les plus moderées, ſçavoir l'interêt, qui ne pouvoit être ni plus grand, ni plus préſent pour elle que dans une occaſion, où de quelque côté que la balance penchât, elle avoit toûjours à craindre; parce, que ſi la République de Veniſe rengeoit à la raiſon les Aigles de l'Empire & les Clefs de Saint Pierre, il étoit à craindre qu'un Senat ſi ſubtil & ſi judicieux, ſe mettroit en devoir de répondre à la réputation qu'il avoit acquiſe dans la plus difficile des actions morales, qui conſiſte à ſçavoir ménager les proſperitez, & que ſuivant la maxi-

me

me du plus judicieux de ſes Ecrivains, *Paruta*, elle expliqueroit le mot ancien d'uſer de la victoire, au ſens de la pouſſer auſſi loin que la Fortune le lui permettroit alors. Comme la part que la France lui avoit faite du Duché de Milan, n'avoir ſervi qu'à lui donner envie de poſſeder le reſte, & qu'elle ſe verroit en êtât de le tenter, par cette eſpece de liberté qui ſuit toûjours les ſuccés imprevûs quand ils ſont notables; elle ne manqueroit point auſſi d'y faire une irruption, dans l'eſperance, ou de l'emporter tout d'un coup, ſi la fortune perſiſtoit à la favoriſer, ou de ſe retirer, ſi la reſiſtance qu'elle rencontreroit étoit ſuperieure à l'opinion qu'elle en avoit conçüe, ſans apprehender que les François entrepriſſent de lui rendre le change, puis qu'ils ne le pouvoient faire ſans dégarnir le Duché de Milan, qu'il leur importoit ſi fort de tenir couvert de gens de guerre; que ſi l'Egliſe & l'Empire prévaloient contre les Venitiens, la France avoit encore plus ſujét d'apprehender la perte de Milan, qui ſeroit alors infaillible, pourvû que le Pape & l'Empereur y vouluſſent rétablir la Maiſon des Sforces, par la multitude des Troupes dont cét Etât ſeroit inondé, pendant qu'on ſommeroit doucement les peuples à rentrer ſous une dépendance, qu'ils n'avoient changée qu'à regret, quoi qu'ils y fuſſent contraints par les parricides de Ludovic le dernier de leurs Ducs. Il falloit donc que ſa Sainteté ſe réſolut, ou d'avoir la guerre contre la France, qui ne manqueroit pas d'envoyer autant de forces à la Republique de Veniſe qu'il en ſeroit neceſſaire pour empêcher que la balance ne penchât d'aucun des deux partis, ou la faire entrer dans la Ligue qu'elle projettoit. Mais ſi la premiere de ces deux extremitez étoit infaillible, la ſeconde paroiſſoit abſolument impoſſible, apres ce que le Saint Siege venoit de faire en s'uniſſant avec l'Empire, parceque les inimitiez & les injures reciproques que l'Empereur Maximilien & & le Roy Louis XII. prétendoient avoir reçuës l'un

de

de l'autre, étoient en ſi grand nombre, & la jalouſie que fomentoit dans leurs eſprits la concurrence de leurs Dignitez & de leurs Etats, avoit deſormais jetté de ſi profondes racines, qu'il ne falloit point d'autre conſideration pour détourner la France d'entrer dans la Ligue, que de ſçavoir que l'Allemagne l'avoit ſignée; comme il n'étoit pas néceſſaire de fournir un meilleur pretexte à l'Empereur pour l'en détourner, que d'apprendre que le Roi Louis XII. y ſeroit admis; outre que les interêts de la France étoient ſi differens & mêmes ſi contraires à ceux de l'Empire, qu'il n'y avoit point d'éloignement dans la Morale dont la jonction fût traverſée par de plus invincibles obſtacles, & qu'ainſi elle préferoit toûjours le voiſinage d'une Republique, avec laquelle il n'y avoit jamais rien à déméler, & dont il n'ignoroit pas que le Gouvernement étoit pacifique; à celui des Aigles de l'Empire, qu'une poſſeſſion déja continuée par trois générations dans la maiſon d'Autriche, commençoit à rendre redoutables; outre qu'elles ne pouvoient ſe percher dans l'Italie ſans entreprendre le reglement du vol des autres Souverains, & de recouvrer le Duché de Milan, qu'elles faiſoient paſſer pour une de leurs plumes.

En effet ſi la poſſeſſion de ce Duché devoit être accompagnée d'une perpetuelle deffiance, tant à cauſe de ſa ſituation que pour les autres raiſons que j'ay rapportées, pouvoit elle rencontrer un objet plus propre que l'Empereur Maximilien, qui ne manquoit non plus de cœur & d'experience, que de pretentions, & dont le Patrimoine étoit contigû? Et de vray ce Prince avoit dans ſa Cour les enfans de Ludovic Sforce, c'eſt à dire les inſtruments capables d'allumer la guerre civile dans le Milanois, pendant qu'il l'attaqueroit au dehors, ſous prétexte de maintenir les droits de l'Empire. Et de plus il y avoit apparence qu'il ſeroit favoriſé, du moins en ſecret, par le Roi Catholique: quand il n'y auroit point d'autre conſi-

dera-

deration que celle qu'ils devoient avoir les mémes heritiers. Que si la France avoit tiré l'avantage de ses manquemens passez en fait de Politique, dont les plus ignorans ne sont pas frustrez en ce qui regarde la Morale, n'y devoit elle pas avoir remarqué qu'elle étoit malheureuse en matiere de Ligues, & que sans remonter à celles que les Prédecesseurs du Roi Trés-Chrêtien avoient faites, il n'avoit lui même qu'à se ressouvenir de celles qu'il avoit conclües avec l'Espagne, en partageant la Conquête de Naples, pour rejetter toutes les semonces qu'on lui feroit d'en contracter une autre.

Ces considerations obligerent le Pape à suspendre sa haine contre les Venitiens, jusques à ce qu'il les auroit broüillez par ses artifices avec le Roi Trés-Chrêtien; mais ce que, ni les intelligences qu'il entretenoit avec les bannis de l'Etât de Milan, ni les intrigues du Cardinal de Saint Placide, qui s'étoit chargé de cette commission, n'avoient pû faire, arriva par hazard, & la prevoyance du Senat fût derechef, mais plus fortement abusée, dans la conjoncture que je vais représenter.

La Ville de Gennes s'étoit revoltée contre les François, & le Roi Trés-Chrêtien avoit passé les monts pour la recouvrer. L'Empereur qui voyoit de quelle importance étoit ce remüement, pour le dessein qu'il avoit formé sur l'Etât de Milan, avoit envoyé mille fantassins Allemans au secours des soûlevez, qui sous la conduitte des bannis de Gennes pénétrerent jusqu'à Gazole, ville appartenante à Louis de Gonsalve Feudataire de l'Empire, & prirent leur chemin sur l'Etat des Venitiens par les montagnes de terre ferme, en intention de passer le Po vers le Parmesan, & de se jetter dans Gennes. Mais les François avertis de leur marche envoyerent tant de Troupes à Parme pour les en empêcher, qu'ils les obligerent de s'en retourner par le même chemin. Et les Venitiens, qui pouvoient s'excuser envers la France de n'avoir point em-

empêché leur marche, ſur ce qu'ils avoient été prévenûs, ſe rendirent coupables à force de raiſonner, & le Senat averti de la Ligue que l'Empereur avoit faite contre la République, & s'arrêtant à ſon ordinaire trop ſcrupuleuſement ſur la maxime qui lui défendoit de rompre le premier, & de donner à l'Empire le prétexte, qu'il attendoit pour lui déclarer la guerre, conniva tacitement à l'évaſion des Allemans, & permit au *Provediteur Edme* qui commandoit dans le Veronois, de les laiſſer paſſer, à condition qu'ils poſeroient les armes.

Ce procedé reüſſit d'une maniere tout à fait oppoſée à l'intention des Venitiens, parceque l'Empereur au lieu de reconnoître ce bienfait aſſembla la Diéte de l'Empire à Conſtance, y fit réſoudre ſon voyage d'Italie en armes, pour aller prendre la Couronne Imperiale, envoya trois herauts à Veniſe pour demander au Senat des étapes dans Veronne, pour quatre mille chevaux, & pour lui dénoncer la guerre en cas de refus. D'autre côté, le Roi Trés-Chrêtien donna ſes ordres ſecrets à *Jean Jacques de Trivulce*, qui devoit conduire le ſecours qu'il avoit promis à la République, de ménager ſon aſſiſtance, de ſorte qu'il empêchât bien à la verité que les Venitiens ne ſuccombaſſent; mais qu'il ne les ſecondat point auſſi à pourſuivre les avantages que la Fortune leur pouvoit offrir. Cependant l'Empereur ſe rendit à Trente, au commencement de l'année 1508. & ſe mit en devoir d'entrer ſur les terres des Venitiens du côté de Vinceuſe; mais à peine fût il arrivé ſur la montagne de Siurgo, apres quatre jours de marche, qu'il s'en retourna bruſquement ſans avoir rencontré d'obſtacles, & ne cauſa pas moins d'étonnement à tous les peuples de l'Europe qui regardoient cette irruption avec des ſentimens jaloux; que de courage aux Venitiens, qui commanderent incontinant à l'Alviane de s'avancer vers cette frontiere. Ce Général ravi d'avoir rencontré l'occaſion de ſe ſignaler, qu'il cherchoit

choit depuis si long-tems, accourût avec une promptitude incroyable au secours de Frioul, & penetra non seulement dans la Vallée de Cadore, avant que les Allemans du Marquis de Brandebourg qui s'en étoient emparez, eussent eû le loisir d'en fermer toutes les avenuës; mais encore asseura de maniere l'inclination des habitans au service de la République, qu'ils lui donnerent le moyen, & servirent eux mêmes d'instruments pour enfermer les ennemis. Ceux cy n'étant point accoûtumez à cette espece de sujection, marcherent en desesperez contre l'Alviane pour s'en délivrer, & furent entierement défaits aprés une bataille de quatre heures. L'Alviane poursuivant sa victoire reprit la Citadelle de Cadore, & faisant à son tour une irruption sur le Patrimoine de l'Empereur se rendit maître de Protonovonne, & de Cremoneze, puis marcha contre Goritie, dont il battit les murs avec tant de furie, pendant qu'il sollicitoit la fidélité du Gouverneur du Château; qu'un assaut general le mit en possession de l'une, & quinze mille ducats de l'autre. En suite il prit Trieste, dont il raza les fortifications, aussi bien que celles de Faune, qui servoit de retraitte aux Pirates de la mer Adriatique. Et passant encore une fois les Alpes pour surprendre l'ennemi de tous côtez, il prit la ville de Pouzon sur les confins de Hongrie; mais comme les prosperitez qui viennent à contre-tems ne sont pas moins dangereuses en Politique que les grandes disgraces, il arriva que ce qui devoit, ce semble, rendre les interêts de la France & de la République de Venise desormais inséparables, servit à les desunir, parce que l'Empereur, à qui tant de considerables pertes avoient ôté la pensée de son Couronnement, ne pouvant supporter la honte qui résultoit des avantages qu'une petite République avoit remportez sur les Etats hereditaires, & craignant que l'Alviane ne portât ses armes victorieuses du côté de Trente, où rien ne paroissoit capable de lui résister, résolut de con-

conjurer la tempête auparavant qu'elle eût fait plus de ravages, & envoya le Baron de Rinald à Veniſe, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour demander une ſuſpenſion d'armes de trois mois. Le Senat rebuta cette propoſition, & fît ſçavoir à cét Ambaſſadeur qu'il ne pouvoit traitter avec ſon Maître que la France n'y fût compriſe. L'Empereur à qui ce refûs avoit augmenté la peur, eût recours à l'entremiſe de l'Evêque de Trente, lequel agiſſant comme de lui même, pour conſerver la Majeſté de l'Empire, aſſembla dans ſa ville Epiſcopale les Députez de l'Allemagne, de la France & de la République de Veniſe, ſous prétexte de tenter les voyes de faire la paix, mais en effét pour conclure une Trêve. L'ajuſtement fût pourſuivi d'abord des trois côtez avec tant de chaleur, qu'il ne reſta dans peu de jours qu'une ſeule difficulté, qui conſiſtoit dans l'étendüe qu'on donneroit à la Trêve : parce que les Députez de l'Empereur conſentoient de la faire pour trois ans, & que chacun poſſedât durant cét intervalle tout ce qu'il auroit occupé, & s'y fortifiât même autant qu'il le jugeroit à propos. Mais les Deputez de la France voulurent que la Trêve fût generale, & que tous ſes Alliez, tant d'Italie que des autres endroits de l'Europe, y fuſſent compris. Cette clauſe regardoit principalement le Duc de Gueldres, que la France ne ſe pouvoit réſoudre d'abandonner à la diſcretion de l'Empereur, parce qu'il lui avoit ſervi d'inſtrument pour remüer dans le Païs Bas autant de fois qu'elle l'avoit jugé néceſſaire à ſes deſſeins, & cette même raiſon avoit tellement obſtiné l'Empereur à ſa ruïne, qu'il offrit aux Venitiens la carte blanche ſur cét article. Le Senateur *Zacharie Contarin*, à qui le Senat avoit confié le ſecret, auſſi bien que le pouvoir de terminer la negociation ; voyant d'un côté qu'il étoit impoſſible de fléchir les Allemans en faveur du Duc de Gueldres, & qu'il ſe préſentoit de l'autre le plus avantageux parti que la Republique pouvoit ſoû-

soûhaitter, de se décharger des frais immenses qu'il faudroit pour continuer la guerre, aussi bien que d'en délivrer son Etât qui en alloit être le Theatre, & de s'établir durant un si long terme dans tout les conquêtes que l'Alviane avoit faites; d'autre côté n'ignorant pas que la Confédération du Senat avec la France ne s'étoit jamais étenduë hors d'Italie, & qu'on avoit eû soin d'inserer, dans tous les ajustemens, des clauses expresses, qui déterminoient les lieux, aussi bien que la qualité des assistances, que le Roi Trés-Chrêtien & la République pouvoient esperer l'un de l'autre. Les Venitiens n'étoient point obligez d'etendre leurs soins au delà des monts, ni de travailler à la conservation d'une personne, avec laquelle ils n'avoient jamais contracté de societé directe, au préjudice des avantages présens & certains, qu'ils pouvoient recüeillir en la negligeant. On trouva bon de suspendre la negotiation, jusques à ce que les Députez eussent averti leurs Maîtres de l'état de la chose; mais le Roi Trés-Chrêtien ayant repondû qu'il ne pouvoit consentir à l'accommodement que le Duc de Gueldres n'y fût compris; le Senat écrivit à son Député qu'il ne laissat pas de conclure avec l'Allemagne une Trêve particuliere, pour ce qui regardoit l'Italie; pourvû qu'il reservât à la France par un article exprés, le tems & la commodité d'y entrer; ce qu'il fit le 20 Avril. Cette action fût interpretée par le Conseil de France en la pire de toutes les manieres, & l'on s'imagina dans Paris, que la République avoit traitté d'inferieur le Roi Trés-Chrêtien, en le comprenant seulement en qualité d'adherant, dans une occasion où il étoit intervenu comme partie. On se plaignit qu'elle avoit violé toutes les conventions précedentes avec la France, en se retirant d'un mauvais pas où elle la laissoit engagée, & l'on renouvella la memoire de tout ce que les Venitiens avoient fait contre les François, dans la guerre de Naples; on exagera leur ambition en ce qu'ils avoient ôsé partager

ger le Duché de Milan avec cette même Couronne, & la portion qu'ils en avoient retenüe, servit d'objet suffisant à faire déclarer contre eux ce que l'indignation & le mépris avoient déja si fort ébranlé.

L'Empereur averti de la disposition de la France contre la République, & mesurant le desespoir où l'on lui mandoit que le Roi Trés-Chrêtien étoit réduit par l'ingratitude, & la présomption dont le Senat usoit envers lui, regarda ce mal-entendu comme une ouverture, que la fortune lui faisoit, pour recouvrer ce qu'il venoit de perdre, pourveu qu'il le sçût ménager avec adresse, & dans la concurrence où se rencontroient dans son esprit la passion de se vanger du Duc de Gueldres, & celle de ravoir le Frioul; la consideration de l'utile venant à l'emporter sur celle de l'honnête, il résolut de donner à la France le Duc de Gueldres, pourveû que cette Couronne lui abandonnât la République de Venise. Il en fit faire la proposition au Roi Trés-Chrêtien par *Mathieu l'Ange* le plus habile de ses Secretaires, lequel, sur ce que le Cardinal d'Amboise trouvoit étrange que l'Empereur fut si prêt de violer une Trêve qu'il venoit de signer, s'avisa d'un temperamment, pour couvrir la réputation de son Maître, qui merite d'être remarqué. Il fit intervenir le Pape, comme ignorant de ce qui s'étoit passé dans la négociation de Trente, qui somma l'Empereur, en qualité de Protecteur du Saint Siege, de l'assister au recouvrement des places que les Venitiens lui retenoient, & lui fournit par cét artifice, un moyen de rompre avec eux.

DIS-

DISCOURS II.

De quelle importance étoit aux Espagnols le recouvrement des villes que les Rois de Naples avoient engagées aux Venitiens ; pourquoy le consentement de l'Empereur étoit necessaire pour retablir le Roy Catholique dans la possession de Castille ; de quelle maniere il faut discerner les veritables causes de l'entreveüe des Roys de France & d'Espagne à Savonne, d'avec les prétextes qu'ils publierent pour la déguiser.

LA joye que le Pape reçût de l'accommodement de la France avec l'Empire, fut d'autant plus grande que cette paix avoit reüssi contre toute apparence, & qu'elle mettoit Sa Sainteté en état de goûter un bien, qui ne luy avoit point coûté de peine, & qui pourtant contribuoit plus advantageusement à ses fins, que n'avoient fait toutes les négotiations de ses Legats & de ses Nonces. Mais comme le desir de vangeance, qui l'animoit à la rüine des Venitiens, étoit extréme, & que d'ailleurs il ne pouvoit être satisfait, à moins que de renüer les principales Puissances de l'Europe, qui seules en pouvoient être les instruments ; le Pape, quelque sujét qu'il eût d'être content, au delà de ses esperances, ne l'étoit pas encore absolument, & ni les Lis & les Aigles, que le hazard venoit d'armer en sa faveur, ne luy sembloient pas assez forts pour dépoüiller la République de Venise, si les Lions d'Espagne n'entroient dans la partie. Sa conjecture étoit fondée sur deux raisons, dant l'une regardoit la nature de l'union qu'il avoit si fort avancée, & l'autre la disposition de ceux qu'il luy destinoit pour adversaires.

La

La premiere consistoit en ce que la reünion de la France & de l'Empire n'ayant été procurée, que par une de ces avantures extraordinaires, sur lesquelles la prudence luy deffendoit d'établir aucun fondement, il avoit lieu de pressentir qu'elle étoit incapable de durée, par les principes interieurs de sa formation, & qu'elle ne subsisteroit pas même autant de tems qu'il en falloit, pour commencer de mettre la main à l'œuvre, si on ne luy cherchoit d'abord quelque appuy étranger pour la soûtenir, qui dans l'état des affaires ne pouvoit être que celuy de l'Espagne, parceque comme le Roy Catholique étoit le seul, pour qui la France & l'Allemagne avoient un particulier attachement, il étoit aussy le seul qui les pouvoit retenir dans la Ligue, tant qu'il y persevereroit. Et comme il étoit en réputation de poursuivre ses interêts, avec plus d'obstination que nul autre Prince de l'Europe, il y avoit apparence qu'il ne seroit pas le premier à rompre la Confederation qu'il auroit signée, & que par consequent il obligeroit par sa constance les autres membres d'y perseverer, si non autant qu'il seroit necessaire pour l'entiere execution de leurs projets, au moins durant le petit intervalle, où le Pape avoit besoin de leur assistance & de leur diversion pour reprendre tout ce qu'il prétendoit avoir été occupé sur le St. Siege; outre que l'Empereur Maximilien, de quelque inconstance dont on le soupçonnât, ne se determineroit pas si tôt à laisser un Prince engagé dans la querelle, qui ne pouvoit faire aucune perte qui ne rejallît sur ses Neveux, & qui ne leur ôtât l'esperance de posseder de plus beaux Etats que celui de Frioul, pour lequel recouvrer il étoit entré dans la Ligue. Et le Roy Louis XII. seroit toûjours tenû dans l'union, quand il auroit dessein de l'abandonner, par un motif de jalousie, qui arriveroit de ce qu'aprés sa desertion, il auroit à craindre que si les Armes de Confederez ne laissoient pas d'être victorieuses,

rieuſes, elles ne cherchaſſent de l'Employ dans le Duché de Milan, aprés avoir conquis le domaine des Venitiens, & ſi cette République au contraire avoit de l'avantage, il ſeroit le premier contre qui elle déchargeroit les premieres impreſſions de ſon reſſentiment, comme ſur un ennemy couvert, que la foy des anciens Traittez n'auroit pas détaché de la Ligue, mais ſeulement la crainte & l'opinion de reçevoir la punition qu'elle auroit meritée.

La ſeconde raiſon étoit priſe de la conſiſtance de l'Etât de Veniſe, & de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les autres depuis quatorze années, que la guerre civile & l'étrangere en même tems déſoloient l'Italie. Ce point, quelque élevé qu'il fût en effét, l'étoit encore davantage dans la préſuppoſition de tous les Politiques de l'Europe. Et comme le Senat avoit conſervé durant pluſieurs Siecles, ſans aucune flétriſſure, la réputation d'une prudence conſommée, & que cette prévention qu'ils avoient tâché d'augmenter dans les eſprits, luy avoit quelquefois apporté des avantages qu'il n'auroit pû attendre de ſes propres forces; on s'imaginoit auſſi que la forme de ſon gouvernement étoit la mieux établie de celles qui paroiſſoient dans l'Europe, principalement en ce qui regardoit la deffenſive, d'où il s'enſuivoit que quelques efforts que fiſſent les trois Puiſſances de France, d'Allemagne & du ſaint Siege conjurées contre elle, l'immenſité du treſor de ſaint Marc, & la commodité qu'avoit cette République de tirer des ſoldats de l'Albanie & de l'Archipel, luy donneroient moyen de ſe maintenir, pourveû qu'elle ne fût point traverſée du côté d'Eſpagne; au lieu que ſi le Roy Catholique s'obligeoit à la deffendre par la conſideration d'empêcher les progrez de la France, ou par pluſieurs autres que cette République luy pourroit ſuggerer, quand il luy plairoit, elle deviendroit non ſeulement en étât de faire tête à la Ligue, mais encore de l'attaquer en de certaines

occaſions à ſon tour & par forme de diverſion, & qu'elle ne pourroit executer avec autant de facilité ni même de ſuccez, dans le Tirol & dans le Milanois, que dans la Romagne & ſur le Patrimoine de l'Egliſe; ou comme les eſprits étoient beaucoup plus enclins à la revolte, & ſouhaitoient ardemment une domination qui fût plus uniforme, & non pas ſujette au changement ordinaire du ſaint Siege, il étoit infaillible qu'elle y feroit de plus promptes & de plus durables acquiſitions.

Ainſi le Pape étant agité de tant de mouvemens contraires, & ne pouvant ſur tout s'engager dans un peril preſque certain, ſans avoir une plus grande, ou du moins égale certitude du fruit qu'il devoit eſperer, demeuroit immobile, aprés avoir connû qu'il étoit abſolument néceſſaire d'attirer l'Eſpagne dans la Ligue, & jugeoit la choſe tellement impoſſible, que tous ſes ſoins, auſſi bien que ceux de l'Empereur & du Roy de France, n'aboutiſſoient qu'à la cacher, & qu'à chercher tous les jours de nouveaux déguiſements, pour empêcher qu'elle ne vint à la connoiſſance du Roy Catholique. Leur raiſon étoit appuyée, ſur ce qu'encore que l'Eſpagne eût un notable interêt de recouvrer les Places que les Venitiens tenoient dans la Poüille, en ce que ſans elles la conquéte de Naples luy ſembloit imparfaite, ils prévoyoient pourtant que ce deſir ſeroit ſurmonté par nne paſſion plus forte, qui ſeroit celle de la jalouſie, que recevroit le Roy Catholique de l'aggrandiſſement du Roy Trés-Chrêtien dans l'Italie.

Mais ces trois Princes furent merveilleuſement ſurpris d'apprendre que l'Eſpagne les recherchoit, pour entrer en Confédération contre la République de Veniſe, & qu'elle avoit envoyé des ordres exprés à ſes Ambaſſadeurs ordinaires, pour offrir en ce cas de notables ſubventions d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux. Un procedé ſi extraordinaire, au ſtyle du

du Cabinet de Madrid, donna de l'exercice, mais assez inutilement aux Politiques du temps, pour en découvrir la cause. Les Ecrivains d'Espagne se sont enfin arrêtez sur cette raison, qu'ils veulent faire passer pour veritable, & même pour la seule qui puisse être reçüe. Ils disent que le secret de l'affaire consistoit, en ce que la raison d'Etât ne permettant point à l'Espagne de demeurer neutre, lors que deux des plus redoutables Puissances de l'Europe s'ébranloient contre une troisiéme, dont ni la perte, ni les progrez ne luy pouvoient être indifferens, le Roy Catholique avoit été réduit à deliberer seulement quel seroit le party qu'il devoit prendre, & qu'il avoit balancé longtems entre les deux extremitez; qu'il avoit consideré d'un côté, que d'abandonner la République de Venise, c'estoit non seulement se priver d'un voisinage, dont il n'avoit rien à craindre, mais encore contribüer directement à l'accroissement de plusieurs Puissances qui luy étoient déja suspectes, & les établir en des lieux, qui pour être contigus à la plus jalouse portion de ses Etâts, feroient naître dés le premier jour l'occasion de rompre avec luy. D'autre côté il avoit preveu que n'abandonnant pas la République, c'étoit s'engager à des frais immenses que son Epargne n'étoit pas capable de fournir, & mettre encore une fois en compromis la Couronne de Naples, que le seul hazard venoit d'affermir sous la domination d'Espagne. Il consideroit de plus que d'entrer dans la Ligue, c'étoit replonger toute l'Europe dans une confusion, dont il étoit impossible de prévoir ni le succez ni le terme, & qu'on y verroit la rüine du plus ferme rempart qu'eût la Chrêtienté contre les infidelles, ce qui ne s'accordoit point avec le dernier titre dont le saint Siege avoit honoré les Rois d'Espagne, & qu'ainsi n'y point entrer c'étoit demeurer sans action, & se lier les mains, en attendant que ses Conquêtes d'Italie servissent de proye

à celuy des deux partis à qui la fortune donneroit l'avantage. Ces Auteurs ajoûtent, qu'enfin l'Eſpagne aprés avoir été bien avertie de ce que le Pape tramoit avec la France & l'Empire contre les Venitiens, s'étoit déterminée d'entrer dans une Ligue, qui n'auroit pas laiſſé de ſe former ſans elle, & avoit fait ſemblant de les prévenir, pour être moins ſoupçonnée de partialité pour la République, & d'avoir lieu d'arrêter les progrez de la Conféderation, lors qu'ils commenceroient de s'étendre au delà des bornes que le zele de la Religion & la charité Chrêtienne leur aſſignoient.

Mais il me ſemble que ces Ecrivains ſont tombez dans ce manquement qu'ils reprochoient aux autres, & qu'ils n'ont pas ſeulement découvert les apparences du ſecret dont ils penſent avoir trouvé le fond. J'eſtablis ma conjecture ſur ce que comme le raiſonnement qui faiſoit croire au Pape, à l'Empereur, & au Roy de France, que l'Eſpagne refuſeroit d'entrer dans la Ligue, étoit parfaitement bien tiré de principes qu'ils ſuppoſoient, & que nonobſtant il ſe trouva faux par l'évenement. Il falloit de néceſſité que la faute vint de la préſuppoſition qu'ils avoient faite, & qu'il ne fût pas ſi veritable qu'ils ſe l'imaginoient, que dans la concurrence des deux interêts de l'Eſpagne, dont l'un conſideroit le recouvrement des Places engagées de la Pouille, & l'autre l'aggrandiſſement des François & des Allemans dans l'Italie, elle préfereroit le deuxiéme au premier, comme étant de plus grande importance. Il falloit donc que le Conſeil de Madrid eût jugé tout au contraire, qu'il devoit avant toutes choſes travailler à ce recouvrement, & comme on ne peut ſe figurer qu'il ſe ſoit abuſé dans une affaire, dont il avoit plus de connoiſſance que nul autre, il y a bien lieu de croire qu'il avoit parfaitement bien pris alors ſes meſures, & qu'en effét il valloit mieux recouvrer ſes villes, que de traverſer

l'ag-

l'aggrandissement prétendû des autres. C'est ce qui m'a fait examiner de plus prés en quoy pouvoit consister cette préferance, & voici les raisons sur lesquelles j'ay trouvé qu'elle étoit appuyée.

Le voyage du Roy Catholique à Naples & la déposition du grand Capitaine, n'avoient pas si bien affermi la domination Espagnole en Italie, qu'on le présumoit, & de quelque cause que procedât la corruption devenüe interieure & desormais fatale à cét Etât, elle ne restoit pas moins dangereuse aprés le départ de l'un & de l'autre, qu'elle l'avoit été lors qu'elle étoit dégenerée en des révolutions ouvertes, parceque l'Article de la paix que l'Espagne avoit conclu avec la France, par lequel elle s'engageoit à remettre la Faction d'Anjou dans tous les biens qu'elle avoit possedé, avoit paru si difficile dans l'execution, que toute l'addresse des Espagnols n'avoit pas suffi, pour fermer le grand nombre des playes qu'il avoit ouvertes, ni pour couper à la racine tant de semences de la guerre civile qu'il avoit excitée dans tous les endroits du Royaume. La difficulté venoit de ce que les biens qu'il s'agissoit de restitüer, avoient été presque tous donnez aux Seigneurs de la Faction contraire d'Arragon; de maniere que ne pouvant être ôtez à ceux qui les possedoient par forme de Justice, qu'on ne leur donnât précisement autant qu'ils valoient en argent, ou qu'on ne les changeât en d'autres de pareil revenu; & les Ministres du Roy Catholique ne pouvant se résoudre d'aliener le Domaine Royal de Naples, parce qu'il ne leur restoit plus aprés cela dequoy payer les garnisons, il avoit été nécessaire de renouveller & même d'accroître les impositions, en un tems où l'ancienne coûtume de tous les Rois à leur avenement à la Couronne, avoit fait esperer au peuple que non seulement on relâcheroit les tributs ordinaires; mais encore qu'on exerceroit à son égard des liberalitez extraordinaires. Ainsi la surcharge des Espagnols étant

d'autant plus insupportable qu'elle arriveroit à contre tems, & la condition des choses qui pressoient infiniment, ne leur ayant pas donné le loisir de préparer les esprits, & de faire avaler goute à goute aux Neapolitains l'amer de ce calice, comme la Politique le leur conseilloit, ils auroient porté les causes de leur mécontentement dans un excez, qui n'attendoit plus que la moindre sollicitation étrangere pour éclatter. Et parce que la Province de la Poüille comme la plus fertile étoit la plus chargée, elle étoit aussi la plus disposée au soûlevement, aussi tôt qu'elle verroit paroître dans les Ports que les Venitiens y tenoient, une Armée Navale en état de les redimer de leurs vexations. Mais ce mal interieur du Royaume de Naples, n'estoit pas seulement populaire, comme on se l'imaginoit en France, ni par consequent d'autant plus facile à guerir, qu'il ne faudroit en tout évenement qu'interrompre durant quelque tems, les exactions dont ils se plaignoient, comme le Cardinal d'Amboise tâchoit de le persuader à son maître; au contraire la gangréne estoit passée de la moindre partie de l'Etat a la plus considerable, & s'étoit même plus universellement insinuée dans celle-cy; parce que comme le vulgaire n'étoit pas également opprimé, aussi son indignation ne paroissoit pas si grande en des lieux que dans les autres, au lieu que la Noblesse témoignant d'être mal satisfaite tant en général qu'en particulier, & la diversité de ses plaintes étant fondée sur des innovations, dont tous les membres qu'ils composoient, avoient le même interest d'empêcher le progrez, le desordre sembloit être plus grand qu'il ne l'avoit été dans les révolutions précedentes, & dans la guerre contre les François; en ce que dans l'une & dans l'autre de ces deux conjonctures, l'Espagne avoit toûjours eû de son costé la Faction d'Arragon; au lieu que maintenant, celle-cy n'avoit pas un moindre sujét d'être mal satisfaite de son procedé

que

que celle d'Anjou. Elle s'étoit accomodée des biens de son ennemie, qu'elle croyoit posseder de bonne foi depuis la déroute du Garillan ; & non seulement elle avoit fait les réparations nécessaires, pour rendre des lieux habitables que la guerre avoit désolez ; mais encore chacun en particulier s'étoit établi dans le Fief qu'on lui avoit distribué suivant son caprice, & de la maniere qu'il avoit jugé la meilleure pour y demeurer le reste de sa vie. Cependant on l'en délogeoit avec précipitation ; on ne faisoit point estimer la recompence qu'on lui donnoit par des Experts des-interessez ; on n'avoit point d'égard aux ameliorations qu'il montroit avoir faites, & le payement n'étoit pas si prompt qu'il ne falût beaucoup de tems à le poursuivre. D'autre côté les Seigneurs de la faction d'Anjou n'étoient pas plus contents, parce qu'on les avoit tous choquez en quelques articles de la restitution de leurs biens, soit qu'on l'eût fait par un sentiment indiscret de vengeance, soit que la faute procedât toute entiere des Commissaires que le Roi Catholique avoit choisis, pour leur rétablissement, dont l'humeur avare ne pensoit qu'à diminüer dans le détail, ce qui montoit en gros à des sommes extraordinaires ; sur ce fondement que leur maître ne seroit tenu qu'à donner de petites recompences, s'ils pouvoient justifier que l'usurpation faite sur la Faction d'Anjou ne fût pas notable, dans la valeur, ni dans la qualité des choses usurpées.

A ces dispositions interieures du soûlévement au Royaume de Naples, la fortune en avoit ajoûté d'autres dans le centre de l'Espagne, qui pour être éloignées ne laissoient pas de tendre à la même révolution, ni de représenter au Roi Catholique l'union avec la France & l'Allemagne, comme autant necessaire pour conserver ses Etâts hereditaires, que ceux qu'il avoit conquis ; la mort de son gendre n'avoit pas encore appaisé la division que sa pre-

ſence avoit introduite dans la Caſtille, & quelque empreſſement que ſa Fille, malgré la foibleſſe de ſon eſprit, eût témoigné pour rétablir ſon Pere dans un uſufruit, dont il avoit été privé par l'ambition de ſon mary, quelques oppoſitions qu'elle eût faites aux Grands d'Eſpagne, qui s'étoient aſſemblez à deſſein de pourvoir à l'adminiſtration du Royaume, juſques à ce qu'elle eût recouvert l'uſage de ſa raiſon; ou que Charles ſon Fils aiſné fût déclare majeur, & quelqu'impoſſibilité qu'il y eût eû de lui faire ſigner aucune choſe qui regardât les affaires de Caſtille, que ſon Pere ne l'eût ſignée auparavant, la Nobleſſe ne s'étoit pas encore néanmoins tout à fait réſoluë, de recevoir les ordres qu'elle avoit ſi univerſellement refuſez, & prétextoit ſon retardement de ce que la maladie de leur Princeſſe l'empéchant d'agir, dans toute la rigueur que demandoient les formes du droit, & les conſtitutions fondamentales de Caſtille, & ſes enfans étant trop jeunes pour être appellez au gouvernement, il étoit néceſſaire avant toutes choſes de pourvoir à l'adminiſtration des Couronnes qui les regardoient, par l'avis de leurs plus proches parens. Et par conſequent comme il n'y avoit perſonne qui pût douter que l'Empereur n'occupât le premier degré de proximité à leur égard, puis qu'il étoit leur ayeul paternel, il falloit qu'il donnât ſon conſentement, & qu'il ſtipulât pour ſes neveux, que leurs biens maternels fuſſent adminiſtrez par le Roi Catholique, avant que les Caſtillans fuſſent tenus de le reconnoître pour Souverain. Le Roi Catholique avoit fait toutes les pourſuites imaginables à la Cour Imperialle, pour obtenir ce conſentement, & l'Empereur ſuivant ſon ſtyle ordinaire ne l'avoit jamais envoyé que remply de tant de conditions, que le Roi Catholique n'avoit pas jugé que la bien-ſeance luy permît de s'en ſervir. Et quand il l'auroit produit, les Caſtillans ne ſe fuſſent point déterminez à le

rece-

recevoir, en vertu de cét aveu. Cependant il étoit néceſſaire d'ôter aux Eſpagnols ce prétexte de guerre civile : & les deffaites de l'Empereur faiſoient aſſez connoître qu'il n'accorderoit pas ce qu'on lui demandoit, à moins que de recevoir de l'Eſpagne un bien-fait de ſemblable nature. Et comme le recouvrement de Frioul qu'il avoit perdu, ſervoit alors d'objét à tous ſes ſoins ; il étoit évident que comme il ne pouvoit être tenté d'une plus inévitable maniere de donner ſon conſentement au Roi Catholique, que ſi ce Prince le ſecouroit dans cette entrepriſe, il n'en pouvoit être auſſi plus fortement rebuté, que ſi l'Eſpagne embraſſoit ouvertement, ou favoriſoit en ſecret le party de la République de Veniſe. Il ne falloit donc plus déliberer s'il étoit expedient d'entrer dans la Ligue ; mais il s'agiſſoit ſeulement de prendre ſes meſures, pour faire ſa condition la meilleure de toutes, lors qu'elle y ſeroit entrée, & pour obliger l'Empereur à lui donner ſatisfaction ; le moyen de l'obtenir n'étoit pas de la pourſuivre, puiſque l'humeur ſoupçonneuſe & contrediſante de Maximilien, le rendoit naturellement difficile, à l'égard des choſes dont on ſollicitoit l'execution avec chaleur. Il ne reſtoit par conſequent que la voye de la médiation qui fût capable de le flêchir, & l'unique inſtrument que le hazard venoit de rendre propre à cét effét, étoit le Roy de France, dans l'union qu'il avoit conclüe avec l'Empereur.

Voilà les raiſons qui firent prendre au Roi Catholique la réſolution generale d'armer contre les Veniciens, & qui le porterent à faire agir ſes Miniſtres auprés du Roi Louis XII. pour etre reçû dans la Ligue par ſon moyen ; mais parceque la conjoncture étoit preſſante, & que la negociation indirecte qu'il falloit commencer & même conclurre avec la France, avant que d'arriver aux deux au-

tres directes, dont l'une regardoit l'entrée dans la Ligue, & l'autre le conſentement de l'Empereur, auroit conſumé plus de tems qu'il n'en reſtoit à perdre, le Roi Catholique qui, comme j'ay dit auparavant, étoit party de Naples pour aller en Eſpagne, par la route de Gennes, & qui ſçavoit que le Roi de France s'étoit encore arrêté dans cette Ville là à châtier la rebellion de ſes Citoyens, qui l'avoient obligé de paſſer les monts en perſonne avec une armée, le fit ſolliciter d'une entreveüe à Savonne. Il l'y trouva plus diſpoſé qu'il ne s'imaginoit; parce que comme il avoit deſſein de le faire agir auprés du même Prince, pour obtenir l'inveſtiture du Duché de Milan pour le préſomptif héritier de la Couronne, avec lequel le Roi venoit de marier ſa Fille. Le jour fût aſſigné, & le Roi Trés-Chrêtien ſe rendit le premier à Savonne pour recevoir plus civilement le Roi Catholique ſur ſes Terres, & parût en un équipage qui ſuffiſoit pour ôter aux Eſpagnols tout ſujét de ſoupçon. Il faut avouër que nos derniers Siecles n'ont rien produit d'approchant de plus prés de la franchiſe des Anciens que cette entreveuë, & que ni l'Hiſtoire ni la Fable n'en repreſentent point de ſi libre, ni qui ſoit remplie d'une ſi haute confiance de part & d'autre. On n'y voit ni obſerver, ni demander aucune des précautions que la Politique obſervoit & exigeoit, pour empêcher que l'un des deux Rois ne ſe mît au pouvoir de l'autre, & ceux qui ſe ſouvenoient des formalitez gardées dans le dernier abouchement qui s'étoit fait entre le Roy Charles VIII. & Ludovic Sforce, avoient de la peine à croire ce qu'ils voyoient. Au moment que les voiles de l'Armée Navalle d'Eſpagne parurent, le Roi Trés-Chrêtien partit de ſon logis pour aller ſur le Môle du Port, attendit ſans émotion que la Galere qui portoit le Roi Catholique ſe fût avancée, fit jetter un pont de bois pour le joindre au rivage, & mar-

marchand dessus passà dans la Galere, sans autre suite que de trois Gentilshommes; où le Roi d'Espagne & la Reine sa niéce le receurent avec des civilitez dont la surprise avoit banni l'excez aussi bien que l'ennui. Une heure aprés on vit sortir ces trois Majestez de la même Galere, & passer sur le même pont par où le Roi de France y étoit entré pour entrer dans la Ville, pendant que les Spectateurs étoient ravis de ce que les deux plus puissans Monarques de la Chrêtienté, qui avoient été si grands ennemis, & qui nonobstant leur reconciliation & leur alliance avoient tant de motifs de se défier l'un de l'autre, oublier neanmoins le ressentiment des choses passées, & paroître non seulement sans dépit & sans aversion, qui sont les deux symptomes exterieurs, que les Souverains ont plus de peine à dissimuler; mais encore mêtre leurs personnes & leur vie à la discretion l'un de l'autre, avec aussi peu de reserve que si la nature les eût unis, & que leur mesintelligence n'eût jamais alteré cette union. Mais la noblesse Françoise ne regardoit que le Grand Capitaine, qui marchoit au côté droit de leurs Majestez, comme le Cardinal d'Amboise au côté gauche, & confirmoit par sa bonne mine tout ce que la renommée publioit à son avantage. Ceux qui s'étoient rencontrez dans les expeditions de Naples, ne pouvoient se lasser de raconter aux autres, sans s'apercevoir que le contrecoup de leurs exagerations rejalissoit contre eux mêmes, avec quelle promptitude il les avoit surpris à Liano, par quel Stratagéme il avoit interrompû leurs desseins à Rossano, avec quel succez il avoit détourné les suites de la bataille de Seminarre; avec quelle fermeté d'ame il avoit soûtenu le blocus de sept mois dans Barlette, malgré la peste, la famine, la disette d'argent, & dans le concours des plus fâcheuses incommoditez de la vie; avec quelle adresse il avoit ménagé l'évenement des poudres, que la fortune excitoit à

deſſein de le perdre, & fait creuſer la tranchée qui l'avoit rendu vainqueur à Cerignolle, avec quelle hardieſſe il avoit diſputé le paſſage du Garillan avec des Troupes haraſſées, mécontantes, intimidées & fort inferieures en nombre à celles de France; par quel art enfin il avoit toûjours mis la diviſion parmi ſes ennemis, & détaché de leur party ceux que l'interêt y ſembloit éternellement avoir engagez. Il eſt vray qne le Roi Louis XII. ſuivit, ou pour mieux dire, approuva leur ſincerité, par les termes magnifiques dont il exprima le mérite de ce Général, & beaucoup plus encore par l'honneur extraordinaire qu'il lui fit de l'inviter, & de vouloir abſolument qu'il intervint dans le même feſtin où ſa Majeſté régaloit le Roi & la Reine d'Eſpagne, par l'empreſſement qu'il témoigna de raiſonner avec lui ſur les plus importantes difficultez du tems, & même ſur celle qui avoit donné lieu à l'entreveüe, & par les préſens qu'il l'obligea à reçevoir, pour marque d'une vertu qu'il ne pouvoit priſer que legitimement, puiſqu'elle lui avoit fait perdre un Royaume.

Dans le II. Livre de l'interpret.

Icy la Politique d'Eſpagne & d'Italie propoſe une difficulté qui me ſemble fort inutile, ſçavoir qui des deux Rois témoigna plus de confiance à l'autre dans cette entreveüe. Car outre que le ſentiment d'Ariſtote, les comparaiſons qui ſe font en ce genre, ſont toûjours odieuſes, il eſt impoſſible de trouver aucun fondement qui ſuffiſe pour décider à l'avantage de l'un ou de l'autre. La raiſon qui nous oblige néceſſairement à cette ſuſpenſion d'eſprit, eſt tirée de ce que l'acte de confiance dont il s'agit, ne peut être conſideré que dans l'interieur de la vertu dont il emprunte ſon origine, ou dans les ſignes exterieurs qui l'accompagnerent au moment de ſa formation, & dans le tems de ſa durée. S'il eſt examiné ſous la premiere de ces deux poſitions, il eſt evident qu'on n'en peut faire aucun jugement qui ſoit tant ſoit peu, je ne dis pas legitime, je dis même raiſonnable, puis

puis que tous les Hiſtoriens demeurent d'accord qu'aucun de ces deux Princes ne ſe découvrit entierement à l'autre, & que tout au contraire, ils ſuppoſent pour principe de la verité, qu'ils doivent établir enſuite, qu'ils ne ſe communiquerent que les ſeules choſes qu'ils devoient executer de concert, & qui regardoient les ſentimens ſimulez ou trompeurs qu'il leur importoit de ſe donner l'un à l'autre, ce qui les éloignoit autant de la volonté que de l'effét de repreſenter ce qui ſe paſſoit dans leur ame ſur un Theatre, où ils ſçavoient bien que la moindre circonſtance de leurs déportemens ſeroit examinée. Si l'on conſidere l'exterieur de cét acte, j'avoüe qu'à proprement parler il n'eſt pas ſi caché que le dedans; mais comme c'eſt une maxime univerſellement reçeüe, à laquelle Platon dans le Phedon a quelquefois attribüé la direction du ſens commun, que toutes les connoiſſances ne ſuffiſent pas pour aſſeoir le jugement, je ſoûtiens que tout ce qui paſſe pour conſtant dans les Auteurs des deux Partis, à l'égard de cét exterieur, ne peut fournir aucune lumiere, qui ſerve à determiner ce qu'on en doit croire. Et pour rendre ma propoſition plus claire en l'étendant à des termes plus generaux, je dis, qu'il ne paroît aucun des caracteres ſenſibles, que la Morale aſſigne, pour établir la diſtinction & la préference des vertus, en ce qu'on allegue de part & d'autre; & que même il n'y a pas une circonſtance, qui ne puiſſe être auſſi tôt ſoupçonnée, & qui ne ſe rapporte plus aiſément à l'acte de diſſimulation que ces Ecrivains prétendent éviter, qu'à celui de confiance, à l'occaſion duquel ils entrent de gayeté de cœur en querelle. Ce qu'il ſeroit aiſé de faire voir par un dénombrement exact, & même curieux, ſi je ne craignois de tomber dans le defaut que je leur ay reproché d'abord en faiſant un jaloux parallele, ou de remüer d'une main ſacrilege des cendres, qui me doivent

être également venerables, quoi que pour differens motifs. Il eſt donc plus à propos de reconnoître ici qu'il y eut de la haute confience dans le procedé de ces deux Princes, & de marquer les principaux endroits qui ſervirent à la découvrir, en commençant par le Roi de France, non pas par ordre de dignité ni de mérite; mais parce que ſon action préceda celle du Roi d'Eſpagne. A l'égard du tems, il eſt certain que le Roi Trés-Chrêtien ne pouvoit agir d'une maniere plus franche ni plus genereuſe, qu'en ſe mettant le premier au pouvoir de ſon ennemi reconcilié; lors qu'il paſſa dans ſa Galere, ſans autre aſſeurance que celle de la foi publique, à laquelle il ne pouvoit avoir égard en cette rencontre, parce que tant de Traittez violez, & tant de ſiniſtres interpretations, à deſſein d'éluder les paroles données, juſtifioient toutes les deffiances qu'il auroit pû concevoir de la part des Eſpagnols, & le bruit répandû par toute l'Europe, que le Roi Catholique ne pouvoit jamais être paiſible poſſeſſeur de Naples, tant que les peuples de ce Royaume eſpereroient que leurs ſoûlevemens ſeroient favoriſez, par un Prince qui avoit porté leur Couronne, ſuffiſoit à faire préſumer que l'Eſpagne ne laiſſeroit point échapper l'occaſion d'aſſeurer ſa conquête, en arrêtant le Roi Louis XII. puis qu'elle n'avoit oublié aucun moyen legitime ni deffendu, pour ſe la conſerver; mais il eſt auſſi certain que le Roi Catholique ne pouvoit rien faire de plus hazardeux, que de s'expoſer durant les trois jours de l'entreveüe, à la diſcretion d'un Monarque à qu'il avoit ôté une Couronne, ruïné tant d'armées, fait perdre la qualité de ſeul Arbitre d'Italie, & diminüé ſa réputation en un poinct, que les moindres Puiſſances ne craignoient plus de le choquer, ſi le departement qu'on avoit donné aux Eſpagnols dans le Château, n'eût été plus fort ſans comparaiſon que celui de l'Evêché, que les François avoient retenu pour eux, & s'il

& s'il n'eût eû plus en ſa diſpoſition une porte de la Ville du côté de la mer, par où il pouvoit ſe ſauver s'il étoit ſurpris, ou ſortir s'il avoit deſſein de ſurprendre. D'ailleurs ſi le proverbe des Eſpagnols eſt toûjours veritable, tant qu'il demeure dans les termes généraux, qui ſervent à l'énoncer, ſçavoir que les ſoupçons doivent croître à proportion que la recompence deſtinée à la perfidie eſt plus grande, il eſt conſtant que la France n'encouroit pas à beaucoup prés tant de riſque dans la priſon de ſon Roi, puis que les loix fondamentales auroient tellement pourvu à cét inconvenient, qu'il n'en pouvoit réſulter aucun accident notable dans la ſubſtance, ni dans les parties anciennes & principales; au lieu que l'Eſpagne auroit infailliblement perdu, avec la liberté du Roi Ferdinand, la conſiſtance qu'elle avoit à peine acquiſe, ſi le Roi de France l'arreſtoit en un tems où ſes heritiers étoient en bas âge; où le Royaume de Naples reſſentoit les agitations que j'ay repreſentées; où la Caſtille étoit diviſée, & où l'authorité du Duc d'Alve étoit trop ſevere pour contenir les Arragonois dans une obeïſſance qu'ils prétendoient ne devoir pas être plus grande, que celle des Lacedemoniens à l'égard de leurs Rois. Mais il faut avoüer encore qu'il n'y a rien qui ſoit ſi évident au fait dont il s'agit, à la reſerve des circonſtances que je viens de marquer, & qu'il eſt néceſſaire de ſuſprendre la curioſité, ſi l'on veut qu'elle ne tombe point dans l'une des extremitez défectueuſes, qui ſont bien plus amples dans la Politique que dans la Morale. Quoi qu'il en ſoit toutes les actions du Roi Catholique ne parurent pas également desintereſſées, & voici les fruits qu'il s'étoit mis en devoir de rechercher, & qu'il recüeuillit en effét de ſon entreveüe. Il perſuada au Roi de France, qu'il avoit aſſez d'accez auprés de l'Empereur, pour le porter à donner l'Inveſtiture du Duché de Milan au Duc d'Angoulême, quoi qu'il n'en eût pas aſſez pour obtenir pour ſoi le conſen-

ſentement qui regardoit l'uſufruit de Caſtille, & lui fit montre des précautions qu'il diſoit avoir priſes, pour empêcher que ſes vœux ne renouvellaſſent la perſecution qu'il avoit ſoufferte de leur Pere, quoi qu'il eût déja témoigné pendant ſon ſejour à Naples, qu'il n'eſperoit plus d'enfans de ſon ſecond mariage, & qu'il vouloit conſerver la Succeſſion toute entiere à l'Archiduc Charles Fils aiſné de ſa Fille. Mais il ſurprit avec plus d'art & de circonſpection la credulité du Cardinal d'Amboiſe, en ce qu'ayant obſervé que ce Prélat n'étoit point encore guery de l'ambition de ſe faire Pape, quoi qu'il prît un peu plus de ſoin pour la diſſimuler, qu'il n'avoit fait avant l'Election de Jules II. Il ſçût apporter ſi finement les diſpoſitions qui pouvoient ſervir à fomenter cette paſſion, que l'inutilité des deux tentatives précedentes avoit renduës deſormais inefficaces, qu'il la porta dans l'excez où elle avoit été devant la déroute de Garillan. Mais parce que les infirmitez du Pape étoient au nombre de celles qui marquent une prolongation de vie, pluſtôt qu'elles ne ſervent à l'accourcir, & que l'impatience du Cardinal n'avoit point été ſuffiſamment irritée par un objet qui parroiſſoit dans un ſi profond éloignement, qu'étoit aux yeux de tout le monde le Conclave prochain, le Roi Catholique trouva l'invention de l'approcher, en lui repreſentant qu'auſſi-tôt que la France & l'Eſpagne ſeroient unies avec l'Allemagne, & que la guerre contre les Venitiens auroit mis cette Confederation en état de ne pouvoir etre rompuë, au moins de pluſieurs années, il n'y auroit rien de plus aiſé que de faire aſſembler un Concile general ſur le modelle de celui de Conſtance, où les abus introduits dans l'Egliſe ſous les Pontificats d'Alexandre VI. & de Jules II. ſeroient réformez, & les meſures priſes pour remplir le Siege vacant en faveur de ce Cardinal.

Dans les remarques Françoiſes ſur la vie du Cardinal.

DIS-

DISCOURS III.

Que le traitté de Cambray fût à propremont parler le Chef-d'œuvre Politique du Roi Ferdinand. D'où venoit que les ordres que la République de Veniſe donna pour la guerre, n'étoient pas ſi bien concertez, que ceux qu'elle envoyoit durant la paix. En quoi conſiſtoient les quatre irregularitez de Cabinet qui lui firent perdre la bataille de Giaraddadde; & quels avantages tirerent les Eſpagnols de l'étrange réſolution qu'elle prît d'abandonner tous ſes Etâts de terre ferme.

Les réſolutions priſes dans l'entreveuë de Savonne éclatterent à l'aſſemblée de Cambray, & comme les avantages que je viens de marquer n'étoient pas les ſeuls, ni même les principaux que l'Eſpagne s'étoit propoſez dans cét abouchement, il eſt neceſſaire que je repréſente dans un diſcours particulier, juſqu'à quel point ſa conduite parût intereſſée, dans la derniere de ſes négociations, pour ſçavoir quel fut le réſultât de la ſeconde, & que j'exprime ce qui manque dans les Hiſtoriens, au plan d'une Ligue que le Cardinal Ximenes faiſoit paſſer pour le Chef-d'œuvre de ſa politique. Je ſuppoſe une verité qui n'eſt conteſtée de perſonne, ſçavoir que de tous les Traittez qui ſont établis dans le commerce de la vie Civile, & qui ſont en uſage entre les Communautez, & parmy les particuliers, il n'y en a pas de plus utile que ceux dans leſquels on remarque en même tems ces trois caracteres, que le droit appelle lucratifs; & qui conſiſtent, le premier à riſquer tres-peu, le ſecond à ſe mettre en devoir de recuëillir beaucoup, & le troiſiéme à s'engager le moins qu'il ſera poſſible dans l'execution. Je prétends

tends montrer que l'Eſpagne ne pouvoit diſpoſer le Traitté de Cambray d'une maniere plus conforme à ces trois articles. Et pour commencer par le prétexte de Religion qu'elle eût ſoin d'y faire inſerer avant toutes choſes, il eſt certain que les termes qui ſervirent à l'exprimer, étoient entierement conformes au vœu que le Roi Catholique avoit fait de faire toûjours la guerre aux Infidelles, & qu'il n'avoit point obſervé depuis la conquête de Grenade, & que ſa Majeſté ne pouvoit déguiſer autrement l'entrepriſe de Naples, ni le partage qu'elle alloit faire des dépoüillles d'une République Chrétienne, comme étoit celle de Veniſe, qu'en ſuppoſant que cette République avoit interrompu le Projét d'armer contre les Turcs, par la paix qu'elle avoit concluë avec Bajazet ſecond, & par l'uſurpation qu'elle avoit faite en divers tems ſur le domaine Eccleſiaſtique.

Enſuite on détermina le tems de la Conféderation, qui devoit durer juſques à ce que le Pape eût repris ſur les Venitiens Faenza, Rimini, Ravennes & Cervia; que l'Empereur eut recouvré ſur eux Padouë, Vincenze, Veronne & le Frioul; Le Roi de France eut conquis Bergame, Breſſe, Cremone, & la part qu'il leur avoit faite du Duché de Milan; & que le Roi d'Eſpagne fut remis en poſſeſſion des Places & des Ports de la Poüille que les Rois de Naples avoient engagez. Mais l'article ſur lequel *Jacques Valbien* Plenipotentiaire d'Eſpagne, eut ordre d'inſiſter particulierement, & qu'il fit enfin reſoudre, mérite une obſervation particuliere; & je ne ſcay ſi l'on trouvera dans la Politique moderne rien de mieux concerté. Il regardoit le Théatre de la guerre, & le déterminoit d'une maniére qui non ſeulement délivroit le Roi Catholique des terreurs qu'il auroit euës, en l'éloignant de ſes Etâts; mais encore ne l'engageoit à préſque rien d'avantage que d'être le ſpectateur d'une mélée, dont le principal fruit

lui

lui reviendroit, si la Ligue étoit victorieuse, & qui nonobstant ne lui causeroit aucun préjudice, au cas qu'elle fut vaincuë. En un mot, on désigna le Duché de Milan pour être le principal rendez-vous des gens de guerre. On stipula que la premiere attaque se feroit par ses frontiéres; on obligea le Roi Trés-Chrêtien de passer les monts en personne, & d'exercer lui même la charge de Général de la Ligue. On engagea dans cette expedition la Noblesse de son Royaume, & l'on ne lui donna que peu de jours pour se préparer, sans que l'Espagne fût tenüe à rien de semblable, ni qu'elle promît de contribuër aux frais d'un si grand armement. Il ne restoit plus pour décharger entierement l'Espagne de la dépence nécessaire pour recouvrer les Places engagées, que de luy donner moyen de les réduire par un blocus, & de l'exempter des frais & des incommoditez inévitables dans les sieges qu'elle auroit dû former à l'égard de toutes, l'une aprés l'autre. On insinüa dans l'accommodement une clause par laquelle celuy des Princes liguez, qui recouvreroit le premier ce qu'il prétendoit sur les Venitiens, seroit tenu d'assister les autres Confédérez, jusques à ce qu'ils eussent repris toutes les Places spécifiées dans le présent Traitté. On les obligea tous en particulier à la garantie des Conquêtes les uns des autres. On déclara nuls tous les ajustemens, qui ne seroient point approuvez par tous les membres de la Ligue. On exigea de l'Empereur, tant en son nom qu'en celuy de l'Archiduc Charles son petit fils, de ne traverser le Roy Catholique en aucune maniére dans la possession des Royaumes de Castille, & l'on tira de luy, non pas à la verité le consentement, dans la forme générale qu'on le demandoit, mais une permission qui n'étoit pas moins utile au Roy Catholique, par laquelle sa Majesté Imperialle ordonnoit aux Castillans de reconnoître le Roy Ferdinand, jusques à ce qu'il eût été pourveû plus amplement

plement à l'adminiſtration de leur Etât, & le mot de *juſques*, fût interpreté de maniére que la permiſſion dureroit autant que la Ligue, & ſix mois encore au delà. Enfin l'Eſpagne fût traitrée d'égale avec la France, en toutes les autres choſes, où ſa condition n'eſtoit pas meilleure; & pour comble d'étonnement le Cardinal d'Amboiſe ſe rendit luy même à Cambray, fît la fonction de Plenipotentiaire de France, n'eût point d'égard aux conſequences, que je viens de remarquer, & ſe relâcha même en ce qui regardoit les interéts du Duc de Gueldres, juſques à faire reſtitüer toutes les Places que ce Duc avoit priſes dans le Brabant, pour obliger ſes ennemis à rendre réciproquement celles qu'ils avoient occupées ſur luy.

Mais quelque ſoin que les Conféderez euſſent pris de cacher les articles de leur union, & de quelque diſſimulation, dont le Cardinal d'Amboiſe jugeât qu'il étoit encore à propos d'uſer envers l'Ambaſſadeur de Veniſe, on remarqua peu de jours aprés que le Senat de cette République en ſçavoit juſques aux moindres particularitez, par l'aſſemblée extraordinaire qu'il fît pour déliberer, s'il devoit tâcher par toutes ſortes de moyens de rompre cette Ligue avant qu'elle fût ratifiée, ou s'il devoit attendre cette diſſolution du tems & de la contrarieté d'interêt qui ſe rencontroient dans les membres qui la compoſoient, laquelle ne manqueroit pas d'éclatter à la premiere occaſion que le ſort des armes luy fourniroit. Ce dernier advis, quoy qu'oppoſé directement au génie des Républiques en géneral, & à la conduite particuliere dont les Venitiens avoient uſé depuis tant de Siecles, prévalut à l'autre, parce qu'il fût appuyé par le Provediteur *André Gritti*, & par toute la Nobleſſe, qui s'eſtoit trouvée dans l'expedition de Frioul. Je ne me puis empêcher de faire une digreſſion pour admirer icy le zele des quatre principaux Ecrivains de cette République; Je

veux

veux dire le *Cardinal Bembo*, *André Mocenigo*, *Gaspard Contarini*, & *Justiniani*. Ces Auteurs, quelque sujét qu'ils eussent d'attribüer à cét avis tous les malheurs dont la République fut depuis accablée, & quelque licence que leur en donnât l'opinion commune, & la longueur du tems qui s'étoit écoulé depuis que cette résolution avoit esté prise, jusques à l'impression de leurs écrits; ces Auteurs, dis-je, ont mieux aimé ramasser tout ce que la Politique avoit de couleurs & de préjugez, pour l'excuser, que de conniver tacitement à la faute dont les Lecteurs auroient pû soupçonner le Senat, s'ils eussent apperçû que sa deffence étoit abandonnée dans une si délicate occasion.

Ils ont soûtenu qu'il n'y avoit alors aucune apparence que la Confédération de Cambray subsistât, parce que dans le plan qui en avoit esté dressé, l'on remarqua d'abord un deffaut essentiel, & qui consistoit en ce que l'action avoit éte presque toute réservée à la France, quoy qu'il fût certain que les interêts de cette Couronne ne luy permettroient point d'établir la puissance de l'Empire, ni d'accroître celle d'Espagne dans l'Italie, pour avoir lieu de recouvrer l'ancien patrimoine des Ducs de Milan; & qu'un effét il n'y avoit aucune proportion entre les perils, où le voisinage l'exposeroit, & le profit qui luy reviendroit de trois ou quatre Villes; que la France avoit trop soigneusement évité de rompre avec l'Empereur en un tems, où le manquement d'argent ou d'autorité le rendoit si peu considerable, pour luy frayer le chemin, & luy procurer des établissemens, dans un lieu où les droits de l'Empire, le prétexte de les faire valoir, le desir du pillage, & la fertilité du Milanois fourniroient autant d'objéts durables, qui tenteroient l'humeur guerriere des Allemans de poursuivre leurs conquestes, au préjudice des François, qui seroient alors leurs voisins; & que le mauvais succez de Naples devoit avoir rebuté

le

le Roy Trés-Chrétien de chercher deſormais des aſſociez dans ſes entrepriſes, bien loin de luy faire executer ponctuellement le réſultat de celle de Cambray, dont la moindre utilité luy devoit revenir, quoy qu'il y courût plus de riſque que les autres Conféderez; que le Senat ne pouvoit errer en ſe promettant un prompt changement dans celle des unions civiles, qui paroiſſoit en être la plus ſuſceptible, & que l'experience de tant de Traittez faits entre les trois Couronnes, qui n'avoient jamais eû d'effect ny de ſuitte, l'avoient obligé de conclure, que comme les ſujets de deffiance qu'elles avoient l'une de l'autre ſubſiſtoient toûjours, elles ne pouvoient auſſi concourir toutes de bonne foy dans aucun Projét qui fût de longue haleine; que les terreurs paniques n'étoient pas moins nuiſibles aux corps politiques, qui ſubſiſtoient principalement par leur réputation, comme la République de Veniſe, que les trop grandes confiances, parce qu'elles produiſoient des évenemens plus ſenſibles, & moins capables d'être diſſimulez aux étrangers, que les autres accidens, qui n'étoient apperçus que par leurs mauvais ſuccez, encore falloit-il qu'ils fuſſent extrêmes & ſans reſſource; & que les vieilles querelles de l'Egliſe & de l'Empire n'étoient pas ſi pleinement amorties qu'elles ne ſe reclamaſſent, auſſitôt que les Allemans auroient veu de leurs yeux la qualité des lieux que leurs Ancêtres avoient négligé de recouvrer, & pour leſquels leurs Ayeuls avoient tant donné de combats; que les Papes avoient toûjours autant apprehendé les Empereurs, en ce qui regardoit le Temporel, que les Turcs à l'égard du Spirituel, & que Jules ſecond avoit des raiſons particulieres de ſe défier de Maximilien premier, qui éclateroient auſſi tôt que celuy-cy ſeroit en étât de ſe faire couronner, & que l'autre n'auroit plus de prétexte pour s'en excuſer.

Mais il faut avoüer que l'amour de la Patrie, qui tran-

tranſportoit ces Auteurs, les empêchoit de conſiderer qu'il y avoit cette difference entre le gouvernement des Républiques & celuy des Monarchies, que le premier s'attachoit toûjours à ſes intereſts, & ne s'en éloignoit qu'autant qu'il y avoit d'erreur & de tromperie, dans les moyens qu'il employoit pour les avancer; au lieu que le ſecond ne s'arrêtoit pas ſi rigoureuſement à cette régle, qu'il ne s'en diſpenſât quelquefois, lors que la paſſion du Souverain ne vouloit pas ceder à la détermination de ſon Conſeil, comme il étoit arrivé dans la Ligue de Cambray, dont on pouvoit dire que tous les membres, à la reſerve de l'Eſpagne, avoient abandonné le veritable bien de leurs Etâts, pour contenter la paſſion qui les dominoit alors, & que le Pape n'avoit examiné, que l'importance des villes qui manquoient au domaine Eccleſiaſtique; l'Empereur que le recouvrement du Frioul; le Roy Trés-Chrêtien que l'ancien patrimoine des Ducs de Milan; & le Roy d'Eſpagne que les villes engagées de la Poüille. Mais quand cette maxime n'eût point été ſi univerſellement veritable, le Senat n'avoit-il pas lieu de juger, que ſur les importunitez que l'Empereur luy avoit faites de luy donner paſſage, que le deſir qu'il avoit d'aller en Italie étoit ſi grand, qu'il l'obligeoit à chercher tous les expediens propres pour y parvenir? Et quoy que le Roy de France ne fût pas tenté de la même paſſion, il en avoit conçeû deux à l'égard de la République, dont la moindre n'étoit pas moins violente; ſçavoir l'ambition & le reſſentiment du mépris qu'il prétendoit que le Senat eût fait en traittant avec l'Empereur ſans luy; que le zele immoderé dont le Pape brûloit pour rétablir l'Egliſe dans tout ce qu'elle avoit autrefois poſſedé, ne le portoit pas à de moindres extremitez, & que le ménage des Eſpagnols étoit aſſez grand, pour ne refuſer pas d'entrer dans une Societé qui leur apporteroit les fleurons de la Couronne de Naples,

ſans

ſans qu'ils travaillaſſent pour les augmenter ; que ſi l'empire de ces paſſions n'eſtoit ſuffiſant pour retenir chaque membre en particulier dans la Ligue ; il y en avoit encore un autre qui ſuffiroit pour les y faire perſeverer, & qui conſiſteroit dans la crainte que les autres ne s'uniſſent avec l'ennemy commun pour luy courir ſus, & pour le punir de ſon infidelité, ce qui ne pouvoit atriver à perſonne d'entre eux, ſans le rüiner abſolument, ou du moins ſans le traîner ſur le bord du precipice ; que la jalouſie que l'on prévoyoit devoir naître de la Confederation, ne ſeroit point aſſez forte pour dompter cette crainte, parce que tous les Souverains de l'Univers étoient diſpoſez de maniere qu'ils ne devenoient jaloux que des ſeuls objéts qui leur repréſentoient, ou le peril plus proche qu'il n'étoit en effét, ou la choſe plus digne d'eſtime qu'elle n'en méritoit ; au lieu qu'ils n'étoient pas preſque ſuſceptibles d'émotion, à la veüe, ni même dans la diſcution des motifs, qui n'agiſſoient ſur leur imagination que d'une maniere éloignée, & qui par conſequent les laiſſoient toûjours en état d'eſperer que le tems, ou la fortune, les auroit détournez avant qu'ils arrivaſſent ; que le deffaut eſſentiel qu'on obſervoit dans la Ligue de Cambray regardoit ſeulement ſa durée, & non pas ſa ſubſtance, & qu'encore que ce deffaut l'empéchat de ſubſiſter long-tems, l'intervalle de tant de forces aſſemblées ne ſeroit pas ſi court, qu'il ne ſuffît pour apporter beaucoup de dommage à ceux contre leſquels elles ſeroient employées ; outre que l'humeur des François n'étant pas d'examiner les choſes, lors qu'il s'agiſſoit de les executer, ils ne ſe donneroient ni le loiſir, ni la peine d'obſerver en quoy la Societé qu'ils avoient contractée leur étoit plus onereuſe qu'à leurs aſſociez, juſques à ce qu'ils euſſent déchargé leur premiere colere, que les Venitiens devoient redouter, particulierement en ce qu'elle décideroit peut être le different, ou le

redui-

reduiroit du moins au terme de ne pouvoir être si facilement accommodé qu'il l'étoit, lors que l'exemple de Naples n'étoit pas capable de détourner le Roy Trés-Chrétien de la Ligue, parce qu'il étoit persuadé que le desordre de ses affaires dans ce Royaume là, n'étoit procedé que des manquemens de ses Capitaines, & qu'au contraire, il étoit la principale consideration qui l'avoit obligé d'accepter le Généralat de la Ligue, dans la pensée qu'il avoit que rien ne luy resisteroit lors qu'il commanderoit luy même ses Troupes; que la difference alleguée entre l'excez de la crainte, & celuy de la confiance avoit lieu, pour ce qui regardoit les naturels violens qui s'étoient habituez par un long usage, comme disoit Aristote, à dépendre toûjours de quelque passion dominante; mais non pas à l'égard des corps politiques, qui n'étoient point sujets à de semblables emportemens, & que la République de Venise étoit d'autant plus éloignée d'agir par ce principe, que la longueur qu'elle apportoit dans ses déliberations seroit capable d'alentir l'effet, qui devoit résulter de l'une & de l'autre de ces deux causes, quand elle en seroit susceptible; Qu'enfin les vieilles contestations des Papes & des Empereurs avoient bien été suffisantes, à la verité, de faire apprehender au Pape que ces Allemands ne s'établissent dans l'Italie, mais que cette crainte avoit cessé sous le Pontificat de Jules II. par cette raison, que non seulement la France & l'Espagne y étoient interessées par la proximité de leurs Etats à défendre le St. Siege, ce qui n'étoit point auparavant; mais encore parce qu'il étoit à propos de chercher un contrepoids pour empêcher que l'une de ces deux Couronnes ne s'aggrandit au préjudice de l'autre, ce qui ne se pouvoit trouver ailleurs que dans l'Empire.

Mais comme les irrégularitez de la prudence generale ont cette particularité commune avec celle des Horloges, qu'elles n'arrivent jamais pour une

ſeule fois, & qu'il s'en eſt toûjours écoulé pluſieurs avant qu'on les apperçoive, de même le reſultat que je viens de marquer, fut ſuivi d'un autre qui pouſſa la République de Veniſe contre l'écueuil dont le premier n'avoit fait, pour ainſi dire, que la ménacer, & fut en effet la cauſe prochaine de ſa disgrace; au lieu que ſi le Senat eût ménagé la conjoncture, que la fortune luy vouloit offrir pour derniere faveur, avant que de l'abandonner; il auroit diſſipé les projets de Cambray, & retenu cette vaſte puiſſance, qui luy faiſoit tenir le premier rang entre les Souverainetez d'Italie. Le Pape avoit pris le tems d'examiner de plus prés les conſequences du Traitté de Cambray, & s'étoit repréſenté dans toute ſon étendüe le peril où le ſaint Siege ſeroit expoſé, ſi l'Empire, la France & l'Eſpagne venoient à bout de leurs pretentions. Il avoit comparé ce qu'il voyoit infailliblement avec ce qu'il avoit déja veu, & ce parallele avoit tellement adoucy l'indignation qu'il avoit conçüe contre la République, qu'il avoit mieux aimé ſe contenter d'une partie de ce qu'elle occupoit ſur le domaine Eccleſiaſtique, pourveu qu'elle conſentit de le luy reſtitüer, que de le recouvrer tout entier par la voye des armes. Il avoit fait faire la premiere ouverture à l'Ambaſſadeur de Veniſe à Rome, par *Conſtantin Cominaco* le plus habile de ſes gens, qui l'étoit venu trouver la nuit de la part de ſa Sainteté, pour luy communiquer le Traitté de Cambray, & pour luy déclarer qu'elle ne le ratifieroit point, ſi la République luy vouloit rendre les villes de *Rimini* & de *Fuenza*. Mais le Senat ayant rejetté d'abord cette propoſition, le Pape s'étoit imaginé que le biais dont elle avoit été faite, avoit attiré ce rebut pour n'être pas aſſez Authentique, & ſans autre céremonie avoit renouvellé ſa demande à l'Ambaſſadeur extraordinaire *Piſano*, que le Senat luy avoit envoyé, ſur un different ſurvenu par les Eccleſiaſtiques Venitiens. Il

l'avoit

l'avoit obligé de remontrer à la République de quelle importance il étoit pour elle, de détacher sa Sainteté de l'union de la Ligue de Cambray, sur ce qu'elle n'auroit pas plûtôt remis entre ses mains Fuenza & Rimini qu'elle suspendroit les foudres Spirituels, qui ne faisoient pas moins alors d'impression sur les esprits que les armes Temporelles des autres Princes, & donneroit au saint Siege une juste occasion de se détacher de la Confédération; parce que la qualité d'Arbitre de la Chrêtienté, ne luy permettoit plus de concourir à la ruine de ceux qui l'auroient remis dans ses anciennes possessions. Ensuite il ajoûta des termes qui pouvoient être expliquez de maniere qu'il se contenteroit de la seule ville de Fuenza, & réduisit ainsi les Venitiens à déliberer pour la derniere fois, s'ils devoient retrancher cette partie si petite de leur Etât, pour en sauver le corps, qui certainement étoit en danger de perir.

Mais les conseils violens prévalurent encore une fois aux salutaires, & le Senat jugea qu'il y avoit de l'infamie à acheter de gayeté de cœur & si cherement sa reconciliation avec le St. Siege, lequel, quand il seroit appaisé, n'affoibliroit pas notablement la Ligue de Cambray, & qui n'avoit été sollicité d'Union par les autres Confederez, que pour leur servir de prétexte; qu'aprés tout, il ne pouvoit employer contre la République, que les Armes Spirituelles ou les Temporelles, & qu'en toutes les deux il étoit également foible, puis que d'un côté le bruit des Canons ne laisseroit point entendre celuy des excommunications; outre que l'interdit fulminé contre la République par le Pape Innocent VIII. durant la guerre de Ferrare, ne l'avoit point empêché d'obtenir une paix, qui luy avoit été d'autant plus advantageuse, qu'elle étoit préjudiciable au reste de l'Italie. D'autre côté, les Places que la République tenoit sur les frontieres de l'Eglise étoient si bien munies, que leur garnison ordinaire étoit plus que

ſuffiſante de réſiſter à la milice du Pape, qui de long-temps ne pouvoit être nombreuſe, à cauſe de l'infamie dont elle avoit noircy ſa réputation dans les précedentes guerres ; qu'il n'étoit pas vray-ſemblable que Dieu eût mis, abſolument & ſans réſerve, les inſtrumens de ſa colere, à diſcretion d'un homme qui n'étoit élevé ſur la Chaire de St. Pierre, que pour y faire régner l'ambition, ni qu'il eût fait dépendre la Juſtice & le bien public, du moindre de ſes caprices ; que la République ne pouvoit contracter valablement avec le St. Siege, ni s'aſſeurer qu'aprés avoir cedé Fuenza, on ne luy redemanderoit plus les autres Places qu'elle tenoit dans la Romagne, puiſque les derniers Papes avoient rompu toutes les meſures de la ſeureté qu'on pouvoit eſperer en traittant avec eux ; que la permiſſion qu'ils avoient donnée à leurs Miniſtres de publier cette dangereuſe maxime, que l'Egliſe demeuroit toûjours libre, en ce qui regardoit l'obſervation de ſes Traittez, quelques contracts, obligations, ou promeſſes que ſes Prelats euſſent faits au contraire, & quelque avantage qu'elle eût tiré de la convention dans laquelle elle étoit entrée ; que le Senat avoit franchi le Rubicon dés le commencement des troubles d'Italie, en témoignant qu'il aſpiroit à l'accroiſſement de ſon domaine, par toutes ſortes de voyes permiſes, & qu'il ne pouvoit plus deſormais ſe départir d'une conduite qu'il avoit conſtamment ſuivie depuis un demi Siecle, à moins que de riſquer la partie de ſa réputation dont il étoit le plus jaloux ; que la reſtitution de ce qu'il avoit occupé dans les dernieres guerres, examinée avec tant de circonſpection, n'etoit pas tant un remede pour éviter l'envie publique, qu'un moyen pour l'irriter, en ce que l'eſprit des Italiens étant convaincu que les Venitiens ne quittoient jamais ce qu'ils avoient pris, on ne s'imagineroit pas qu'ils euſſent changé de méthode, ſi le deſeſpoir ne les eût contraint de le faire,

faite, & qu'alors il seroit sans comparaison plus difficile de conserver ce qui resteroit contre de moindres ennemis, aprés qu'on auroit donné des signes de la peur, ou présomptifs, ou veritables, qu'en faisant bonne mine, & résistant courageusement aux premieres attaques, & qu'enfin les Projets de la Ligue s'en iroient bien-tôt en fumée, ou parce que les intentions particulieres des membres qui la composoient, s'éloigneroient de plus en plus de la générale, ou parce que la diversité de leurs sentimens s'opposeroit à l'uniformité d'action qui leur étoit si nécessaire.

La République de Venise se disposa donc à soûtenir la guerre, avec d'autant plus de chaleur, qu'elle en avoit tesmoigné moins à la resoudre. Et j'aurois lieu de souhaitter icy la plume de Tite-Live, pour exprimer un fait dont on ne trouve point d'exemples ailleurs que dans l'Histoire Romaine; encore n'est ce que dans une conjoncture qui suivit la defaite de Cannes, si le Cardinal Bembo ne l'avoit écrit d'un style le plus approchant de l'éloquence & de la pureté des anciens, qu'on puisse lire dans les modernes. Aprés la conclusion de soûtenir la guerre on ne remarqua plus de sentimens divers parmy les Senateurs, & quoy que le nombre de ceux qui l'avoient desapprouvée eût été presque égal à celuy des autres, on n'en vit pas un seul qui ne travaillât avec autant d'ardeur pour la faire reüssir, que s'il en eût ouvert le premier avis, & qui ne preferât le salut de la République, qu'il voyoit en danger manifeste, à la fausse imagination dont les grands hommes ont coûtume de se flatter; & qui leur fait desirer que les choses ne succedent point, quand ils les ont desapprouvées. Il n'y en eût pas un seul, qui cherchât d'accroître son authorité par les reproches qu'il pouvoit faire à ses compagnons de leurs conseils violens, & qui ne perseverât à prévenir les maux qui ne provenoient que de l'imprudence d'autruy.

Mais comme l'ardeur de la fiévre ne dure pas plus

long tems, que l'inflammation des mauvaiſes humeurs qui la cauſent, & comme les eſprits qu'elle avoit agitez, demeurent apres l'accez dans une peſanteur proportionnée à la qualité même, & à la durée du mouvement qu'on leur avoit imprimé; de même le Senat, que les proſperitez paſſées avoient emporté contre ſa nature à réſoudre la guerre, ne fut pas pluſtôt engagé dans la recherche des moyens neceſſaires pour la ſoûtenir, dont le nombre & la difficulté croiſſoit de jour en jour, qu'il donna des marques ſuffiſantes à faire preſſentir que ſa vigueur étoit rallentie, & qu'il n'agiroit pas avec la même ſolidité dans la guerre, qui n'étoit pas ſon élement, que dans la négociation, dont il n'avoit jamais interrompu l'exercice. Il donna bien en apparence le commandement de ſes Armées au *Comte de Petillane*, perſonnage de la maiſon des Urſins & de grande reputation, & la Lieutenance génerale à Barthelemy de l'Alviane; mais il leur donna pour adjoints deux Provediteurs ſçavoir *Georges Cornaro* & *André Gritti*, ſans l'avis deſquels ils ne pouvoient réſoudre aucune affaire d'importance. Encore ne voulut-il pas confier à ces quatre-là tout ce qui regardoit la bonne & la mauvaiſe fortune de la guerre. Il inſéra dans leur Commiſſion une clauſe, par laquelle il entendoit d'être conſulté ſur les matieres qu'il nommoit déciſives, avant qu'il leur fut permis de paſſer outre. Cette précaution, qui certainement étoit priſe à contre temps, fut la veritable cauſe de tous les desordres que je vais décrire, en ce que le Comte de Petillane & l'Alviane, quoy que iſſus de la même famille, étant d'humeur tout à fait oppoſée, & la bile de celuy-cy ayant été trop enflammée par les ſuccez de l'année precedente, pour former un juſte temperament avec le flegme de celuy-là, l'incompatibilité de leur génie paſſa dans leurs ſentimens, dans le premier conſeil de guerre qui fut aſſemblé pour déliberer quel en devoit être le Théâtre.

Theâtre. L'Alviane toûjours prompt à suivre les occasions perilleuses, quand elles luy présentoient une plus ample moisson de gloire, jointe à l'utilité plus certaine, & quand il y avoit apparence d'arriver à cette utilité par de plus courts chemins, fût d'avis de porter la guerre dans le pays des ennemis, plûtôt que de l'attendre dans celuy de la République, & d'entrer dans le Milanois, avant que le Roy de France, qui marchoit en personne, eût passé les monts. Le Comte de Petillane au contraire, à qui la vieillesse avoit appesanti la faculté d'agir, & qui se vantoit de n'avoir appris à la guerre qu'une seule maxime qu'il jugeoit infaillible, sçavoir d'accorder le moins qu'il pourroit à la fortune, fit un long discours à dessein de persuader aux Provediteurs, que l'Armée Venitienne, au lieu de faire irruption dans le Milanois, abandonnât à la Françoise les villes situées sur la Riviere d'Adde, qui servoient de frontieres à l'Etât de Venise, & qui n'étoient d'aucune importance à la decision de la querelle, & qu'elle se retranchât dans le poste & sous le Canon de la ville d'Orcy, dont la situation, pour être un peu plus avancée dans le Pays, ne laissoit pas d'être merveilleusement opportune au dessein des Venitiens, puis quelle étoit un passage necessaire pour fournir à la subsistance des Troupes, & assez forte pour réduire les François à la même extremité qu'ils avoient éprouvé au passage du Garillan, puis qu'au lieu d'un Fleuve il y en avoit deux, dont on leur pouvoit disputer le trajet; que la victoire étoit indubitable aux Venitiens, si l'on entreprenoit de les forcer, que le succez de la derniere guerre, que la République avoit portée dans le Milanois, étoit procedé de la résolution que son General Carmignol avoit prise de s'enfermer dans ce poste, & que si les François entreprenoient quelque autre Siege, il étoit facile de les ruïner, sans coup ferir, avec la seule Cavallerie legere, en-prenant

nant leurs convois, & saisissant les passages par où il en pouvoit venir.

La contestation de ces deux Chefs obligea les Provediteurs de renvoyer la chose au Senat, qui pour eviter la jalousie, ou par un trait de prudence, qu'il s'imaginoit devoir reüssir, à la Campagne aussi bien que dans le Cabinet, rejetta l'un & l'autre des sentimens proposez. Celuy de l'Alviane, parce qu'il étoit trop hardy, & qu'il ne s'accordoit point avec les résolutions que le Senat avoit prises en secret, de conduire les affaires de maniere qu'il en demeurât toûjours le maître. Et celuy de Petillane, comme n'étant pas moins dangereux, à regarder la suite des choses, que l'autre le paroissoit d'abord, puis qu'enfin l'Armée Venitienne en s'enfermant à Orcy donnoit le loisir aux Allemans de faire leur jonction avec les François, & de la forcer alors dans ses retranchemens, par un excez de puissance; ou de ravager le plat Pays, qui se voyant abandonné, penseroit peut être à changer de party. Ensuite le Senat choisit un autre moyen, qui luy sembloit renfermer tous les avantages des deux precedens, sans être sujet à leurs inconveniens. Il envoya ses ordres à l'Armée de camper le long de la Riviere d'Adde, pour couvrir le pays qu'elle bornoit du côté de Milan, & luy deffendit d'en venir aux mains contre l'ennemy, quelque avantage qu'elle eût lieu d'esperer, sans une permission nouvelle. Mais comme la République avoit par deux fois manqué dans les déliberations qu'elle avoit faites, & que la seconde faute avoit été sans comparaison plus grande que la premiere, elle suivit aussi la même route dans l'execution, & le second deffaut qu'elle commît surpassa le précedent, en ce que le Roy de France ayant paru sur la frontiere du Milanois avec une Armée beaucoup plus leste qu'on ne croyoit, & *Monsieur de Chaumont* neveu du Cardinal d'Amboise, qui conduisoit l'avantgarde, ayant passé la Riviere d'Adde

par

par ſtratagême, & ſurpris la ville de Treni ; le Conſeil de guerre Venitien fût encore partagé ſur ce qu'on devoit faire, & le Comte de Petillane opina qu'il falloit reprendre Treni, pendant que l'Armée Françoiſe étoit diviſée, & que les Troupes qui avoient paſſé la Riviere n'étoient pas en état d'attendre les leurs. Barthelemy de l'Alviane ſoûtint au contraire qu'il falloit attaquer le gros de l'Armée Françoiſe, ſans s'arrêter à Treni ni à Monſieur de Chaumont, dont la deffaite ſeroit la deffaite de l'autre, & prouva ſon avis par une raiſon tirée de la conjoncture d'alors, qui certainement étoit ſans replique. Il diſoit que le ſentiment du Comte de Petillane étoit incompatible avec la deffence que le Senat avoit faite de rien hazarder, parceque les Venitiens ne pouvoient recouvrer Treni ſans s'approcher plus près des ennemis qu'il n'étoit neceſſaire, pour éviter la Bataille que les François leur préſenteroient infailliblement, & qu'ils ne ſe pourroient diſpenſer d'accepter, à moins que de s'expoſer à perir ſans combattre, dans la retraitte qu'ils ſeroient obligez de faire, ſoit qu'ils repriſſent Treni, ou qu'ils ne le repriſſent pas. Le Senat intervint à ſon ordinaire, mais comme il n'y avoit point de temperamment à garder dans cette rencontre, qui fut au milieu comme dans l'autre, il préféra le premier ſentiment comme plus conforme à ſa politique, & fît marcher l'Armée pour reprendre Treni, qui fût obligé de ſe rendre à diſcretion. Mais le Roy de France ne manqua pas de tirer l'avantage de ce Siege, que l'Alviane avoit prevû : il paſſa la Riviere ſans obſtacle auprés de Caſciano, ſur trois pontons qu'il y fît jetter, parceque la Cavallerie Venitiene commiſe à garder les bords, avoit été rappellée pour former le Siege. Il eſt vray que l'Alviane fut averty de ce trajet aſſez à temps pour l'empêcher, ou pour deffaire ce qu'il y avoit de François paſſez, avant qu'ils peuſſent être ſecourus de leurs compagnons.

Mais comme il luy avoit eſté impoſſible d'empêcher le pillage de Treni, il ne le luy fut pas moins de l'interrompre; & ni ſon autorité, ni ſon exemple, ni ſes prieres, ni ſes menaces mêmes ne purent calmer cette eſpece de fureur, qui poſſede les gens de guerre durant les ſaccagemens, & qui ne les abandonne jamais, tant qu'il leur reſte à ravir des biens qu'ils penſent avoir acheptez aux depens de leur vie. Il s'aviſa même d'une invention, qui quelque ſevere qu'elle fût ne luy reüſſit pas, & le feu qu'il fit mettre aux quatre coins de cette miſerable ville fit bien à la verité ſortir les Soldats, mais ne les rangea pas ſous leurs enſeignes, avant que l'Armée Françoiſe fût toute paſſée; laquelle contraignit enſuite les Chefs Venitiens de donner la Bataille, qu'ils perdirent à la Giaraddadde le quatorziéme May 1509. Comme cet échec qui porta la République de Veniſe ſur le bord du précipice, avoit été plus grand que les Confederez & l'Eſpagne particulierement ne l'oſoient eſperer, elle en reſſentit auſſi les effets plus prompts & plus certains qu'elle n'attendoit, en ce que le Senat voyant toutes ſes forces perdües ou diſſipées, l'Alviane priſonnier & bleſſé dangereuſement, cette grande multitude de peuples ramaſſez dont Veniſe eſt compoſé, diſpoſée à ſecoüer le joug de la Nobleſſe; & ce qu'il y avoit de plus important, le Senat ne ſe voyant plus en état de conſerver ce qu'il avoit acquis durant tant de Siecles, prit une réſolution, qui ne me ſemble point inferieure à celle que les Hiſtoriens attribüent au Senat Romain aprés la défaite de Cannes, & qui même a quelques circonſtances plus heroïques. Je veux dire qu'il ſe détermina d'abandonner tout ce qu'il poſſedoit en terre ferme. Je ſçay bien que les Politiques d'alors ſoupçonnerent cét acte de lâcheté, parce qu'ils ne préſumoient pas que les Venitiens fuſſent capables de conſentir à ce dépouillement, par un principe volontaire; mais je ſçay bien encore qu'ils

qu'ils ignoroient la veritable raison, à laquelle ils devoient attribüer ce fait qui leur paroissoit si extraordinaire, & qu'on doit faire le même jugement des Auteurs qui les ont suivis, & qui n'en alleguent point d'autre cause que l'extréme necessité. Il vaut mieux déferer à l'Illustre Mocenigo, qui se trouva présent à la déliberation, & qui dit que le Senat eut principalement égard à ce que, s'il abandonnoit librement la plus grande partie de son Domaine, pour conserver celui de la Mer, qui luy étoit plus considerable, il ne luy seroit pas si difficile de la recouvrer au retour de la bonne fortune, puisque les peuples n'auroient pas tant d'aversion à retourner sous leurs premiers Seigneurs, que s'ils s'en étoient éloignez par rebellion, comme il y avoit à craindre, ou par connivence, comme ils seroient obligez de faire. Quoy qu'il en soit, l'Espagne y trouva son conte, en ce qu'aprés ce resultat, la République envoya ses Commissaires à Naples, qui consignerent aux Ministres du Roy Catholique toutes les Places & les Ports qu'elle tenoit dans la Poüille, sans qu'elle exigeât aucune chose pour un présent, de cette consideration. Mais comme le Roy Catholique avoit obtenu par cet évenement, la seule fin positive qu'il s'étoit proposée dans le Traitté de Cambray, & que d'ailleurs l'état, où la Bataille de la Giaraddadde avoit réduit la République de Venise, n'étoit plus capable de luy inspirer de la jalousie, il changea de conduite, & reprenant ses vieilles maximes, qu'il n'avoit quittées que pour un temps, il regarda le progtez des Allemans & des François en Italie, de la maniére que ses interests vouloient qu'il le considerât alors. Il ne se laissa plus ébloüir aux acclamations de tous les peuples de l'Europe, qui se rejoüissoient de la disgrace des Venitiens, comme d'une punition du mépris qu'ils avoient fait dans les derniers siecles, de la justice & de la fidelité de leurs ancêtres,

pour uſurper indifferemment tout ce qui tentoit leur ambition, & pour aſpirer ouvertement à la conquête de toute l'Italie. Il diſſimula la fierté que les Ambaſſadeurs de cette République avoient témoignée quelque tems auparavant dans ſa Cour, & que les Grands d'Eſpagne n'avoient pû digerer. Il ſe repréſenta que ſi le Roy de France, qui ſeul avoit vaincu, & qui ſeul pourſuivoit la victoire, en recueillant tous les fruits qu'il en pouvoit eſperer, puis qu'il n'y avoit perſonne qui la luy conteſtât, il ôteroit tout le contrepoids que l'Eſpagne faiſoit à ſa puiſſance. Et comme ſa Majeſté Catholique étoit un eſprit plus pénetrant dans les choſes futures, que dans les préſentes, elle preſſentit auſſi que la perte du Royaume de Naples ſeroit une ſuite infaillible de celle de Veniſe, & dans cette veüe elle reſolût d'empécher celle-cy, quoy qu'elle eût promis au contraire dans la ratification du Traitté de Cambray. Mais parceque ſon honneur & ſa ſeureté particuliere ne luy permettoient pas d'aſſiſter les Venitiens à découvert, il ſe contenta de le faire par des voyes indirectes, juſques à ce que l'exemple de quelques uns des Confederez, ou le changement qu'une telle révolution cauſeroit infailliblement, autoriſât ſa défection, & luy donnât moyen de la rendre publique. En effet le Roy Catholique écrivit aux gens qu'il entretenoit à la Cour de Rome, de favoriſer autant qu'ils pourroient le Sénateur que la République envoyoit à ſa Sainteté, pour obtenir la permiſſion de ſolliciter la levée des cenſures Eccleſiaſtiques fulminées contre elle, & reçût avec joye la nouvelle, que le Pape avoit conſenty d'admettre l'Ambaſſade des ſix plus Illuſtres Senateurs, qu'il avoit nommez à cet effet. Il donna même ſujet de préſumer quelque choſe de ſon alteration, lors qu'il empêcha que ſon Ambaſſadeur ordinaire à Rome, ne ſe joignit à ceux de France & d'Allemagne,

magne, pour remontrer à ſa Sainteté, que la grace qu'elle venoit d'accorder au Venitiens, étoit une contravention expreſſe au principal Article du Traitté de Cambray, qui portoit qu'aucun des Confederez ne ſe rélâcheroit de la rigueur qu'il devoit témoigner contre la République, juſques à ce que les autres fuſſent également ſatisfaits, & que la Conféderation fût arrivée à la derniere fin, qui avoit été déſignée au commencement du Traitté, & lors qu'il répondit modeſtement aux plaintes qui luy en furent faites, qu'il n'eſtoit pas bienſéant à l'Eſpagne de reprocher au ſaint Siege l'inobſervation du Traitté, puis qu'elle avoit obtenu tout ce qu'elle pretendoit. Il fit remarquer plus diſtinctement au Senat les fautes de ſes ennemis, en ce que le Roy de France, pour s'arrêter trop ſcrupuleuſement aux termes de l'union, avoit négligé le principal fruit de la victoire, en retenant l'impetuoſité de ſes gens, aprés avoir conquis l'ancienne portion du Duché de Milan, & même en refuſant d'accepter la ville de Veronne, dont les habitans luy préſentoient les clefs, auſſi bien que toutes les autres de Terre ferme, qui dans la crainte d'eſtre pillées par les Allemans, offroient de luy prêter le ſerment que la République leur avoit remis. Enfin il luy fit comprendre, qu'encore que la reſolution qu'il avoit priſe d'abandonner tous ſes Etâts de Terre ferme, eût été conçeüe par un reſultât de prudence extraordinaire, qui luy répreſentoit cette action comme néceſſaire, dans le preſſentiment que les Confederez ne ſeroient pas moins ardens à pourſuivre leur avantage, que la fortune avoit témoigné de précipitation à le leur procurer, elle ne laiſſeroit pas néanmoins d'être en effet ruïneuſe, puis qu'aprés tout l'évenement ſi contraire à ce qu'on préſumoit, & la ſuſpenſion de la France & de l'Empire, en un temps où il ne leur reſtoit plus rien

à faire, qu'à s'avancer dans les Provinces pour les assujettir, justifioient assez qu'elles avoient esté prises sur de fausses mesures, & par consequent obligeoient les Senateurs à la remettre sur le tapis, pour en faire une seconde discussion. D'où il prit occasion d'insinüer que puis que l'Empereur ne paroissoit point, comme il l'avoit promis, pour prendre possession de tant de Places, que la victoire des François luy avoit acquises, il leur seroit facile de reprendre une partie de ce qu'ils avoient quitté; c'est ainsi qu'il donna courage aux Venitiens de donner des Troupes aux habitans de Treviſe, que l'aversion du joug Imperial leur avoit conservez, & de reprendre Vicense & Padoüe, avant que l'Armée Allemande eût paru sur leurs Terres.

DIS-

DISCOURS IV.

En combien de manieres l'Espagne favorisa la ressource des Venitiens; Quelle fût l'étendüe de la recompence qu'elle en tira; Par quelles voyes elle engagea la France, & le Cardinal d'Amboise mourant lui procura la satisfaction qu'elle n'avoit pû obtenir de l'Empereur par le Traitté de Cambrai; Et dans quelle conjoncture le Pape fût contraint d'accorder l'investiture de Naples en la forme absoluë qu'elle la demandoit.

L'Assistance que l'Espagne rendit à la République de Venise, en échange de celle qu'elle en avoit reçeüe, lors que le Grand Capitaine étoit blocque dans Barlette, fût toute renfermée dans les offices que je viens de remarquer, tant que la France & l'Empire témoignerent une égale fermeté pour l'observation du Traitté de Cambrai, & tant que le Roi Louis XII. demeura sur la Frontiere du Duché de Milan, en attendant une entreveüe, que l'Empereur lui faisoit esperer en raze compagne prés la Ville de Gardes. Mais le nœud ne commença pas plûtôt à se relâcher entre ces deux Princes, par le défaut de l'Empereur à comparoître au jour assigné; & le Roi de France, qui l'imputoit à mépris, ne fût pas plûtot retourné de delà les mons, avec ses principales forces, que le Roi Catholique apporta moins de précaution à cacher son dessein, & quoi qu'il ne voulut point être le premier, qui se départiroit de la Conféderation, & qu'il prévit qu'elle alloit être rompuë, ou par la défiance du Pape, ou par la négligence de l'Empereur, ou par le mépris du Roi Louis XII. sans que l'Espagne s'en mêlât en aucune maniére, il se contenta néanmoins d'agir dans toute l'étendüe, que lui fourniſſoient les voyes indi-

indirectes, & réſerva de ſe découvrir entierement, dans la conjoncture qu'il prevoyoit devoir arriver bientôt Ainſi dans le projet que formerent les Miniſtres de la Confédération d'aſſieger la Ville de Veniſe, ceux d'Eſpagne chicanerent tellement ſur la forme qu'on donneroit au Siege, & ſur l'évaluation des frais qui lui ſeroient rendus par celui des Confederez, à qui les autres conſentiroient qu'elle demeurat aprés ſa priſe, que l'entrepriſe fût abandonnée; quoi qu'il ne parut rien qui fût capable de la traverſer, & les flottes qui s'étoient unies pour l'executer, aprés avoir inutilement attendu les ordres de leurs Chefs, ſe diviſerent enfin & ſe retirerent chacune dans les ports de ſon Maître.

Les Venitiens délivrez de la crainte que tant de vaiſſeaux aſſemblez n'attentaſſent ſur leur Empire maritime, tournerent tous leurs ſoins du côté de terre, & voyant que l'Empereur, aprés tant de remiſes, avoit enfin concerté la ſiege de Padoüe, & que de la conſervation de cette Ville dépendoit le recouvrement d'une partie de ce qu'ils avoient perdu, ils y firent tranſporter en diligence toutes les proviſions qu'ils avoient aſſemblées dans leur ville Capitale, & recommanderent aux troupes, qu'ils avoient recüeillies du debris de leur Armée, d'entrer dedans pour la défendre. De plus comme il leur importoit de faire un dernier effort pour éviter la perte de leur liberté, & que d'ailleurs il falloit montrer que la République n'étoit pas tellement affoiblie, qu'elle ne pût jetter dans Padoüe des forces & des munitions capables de la préſerver de tous les accidens auſquels ſont ſujetes les Places inveſties par de formidables Armées. *Le Doge Loredano* perſuada à toute la Nobleſſe d'envoyer leurs enfans, avec les amis & les domeſtiques qui les accompagneroient volontairement pour ſoûtenir le ſiege, & l'on vit quelques jours aprés la fleur de la Nobleſſe Venitienne s'embarquer généreuſement, pour exercer la plus rude des

fonctions militaires, sans avoir aucune experience des armes. Il est vrai qu'il s'agissoit alors de témoigner qu'ils n'avoient point dégeneré de la vertu de leurs ancêtres; & quelque raillerie qu'on fit dans le Camp ennemi sur la qualité de ce renfort, dans l'opinion qu'une si grande multitude d'enfans étoit plus capable de traverser que d'augmenter la résistance des gens de guerre; on apperçût pourtant aprés qu'ils furent entrez dans Padoüe, que le Conseil du Doge étoit salutaire, en ce que le desir de se signaler les portoit aux lieux plus dangereux; la honte de paroître sans experience leur faisoit obeïr au moindre signe des vieux soldats; leur vigueur augmentoit la lenteur des Esclavons, dont la garnison étoit presque toute composée; & leur exemple encourageoit les habitans à défendre leurs maisons, par la consideration que ceux qui leur avoient envoyé leurs propres enfans avant le siege, ne perdroient pas les occasions de le faire lever, puis qu'ils y avoient desormais autant d'interêt qu'eux mêmes. Cependant le Senat, qui connoissoit parfaitement les consequences qui résultoient du destin de Padoüe, y fit entrer jusques à quatorze mille Fantassins, & douze cents Chevaux dans la supputation du Cardinal Bembo; & parce que les Ecrivains d'Espagne ont blâmé cette action, comme directement contraire aux Loix de la bonne guerre, sur ce que ce nombre étoit trop grand pour être renfermé, & qu'il devoit consumer en peu de tems toutes les provisions qu'on y avoit assemblées; il est necessaire de faire remarquer ici qu'il n'y a presque point de Ville en Italie, dont le circuit soit plus grand que celui de Padoüe, qu'elle est située dans un païs si fertile, qu'il pouvoit facilement entretenir un plus grand nombre d'habitans; que l'intervalle de plusieurs mois qui s'écoulerent depuis qu'elle fût ménacée du Siege jusques à ce que l'Armée Imperiale parût à la veuë de ses murailles, donna le loisir aux païsans d'y.

Dans la vie de l'Empereur Maximilien.

d'y tranſporter toutes les proviſions de la Campagne, en même tems que la Republique y faiſoit entrer celles qu'elle avoit aſſemblées pour la Ville de Veniſe; & que le Senat y avoit jugé néceſſaires par un reſultât de prévoyance, fondé ſur la conjoncture d'alors, & que j'aurois de la peine à croire, ſi je ne le trouvois couché dans tous les Hiſtoriens, que le ſort de la Ville Capitale dépendoit abſolument de celui de Padouë; & que comme elle n'avoit rien à craindre, tant que celle-ci ſubſiſteroit, elle ne pouvoit auſſi éviter de tomber par un blocus, auſſitôt qu'elle ſeroit perduë. Au lieu que ſi les Allemans échoüoient à cette attaque, qui formoit leur premiere entrepriſe, le projet de rétablir leur domination dans l'Italie s'en iroit en fumée; la République pouvoit eſperer le retour de la bonne fortune avec d'autant plus d'apparence, qu'il ne lui manquoit aucune des diſpoſitions qui pouvoient ſervir à la faciliter. Elle poſſedoit d'immenſes richeſſes, qui toutes pouvoient entrer immédiatement dans le commerce; & comme les principales familles étoient également interreſſées à conſerver la liberté publique & la particuliere, il y avoit lieu de préſumer qu'elles contribuéroient aux frais de la guerre avec une égale promptitude. Tant de pertes impreveuës & redoublées, au lieu d'aliener les eſprits, les auroient confirmez dans la derniere union, & l'inconſtance dans l'execution, qui retardoit ordinairement les projets des puiſſances particulieres, devant être bannie de celle-ci, qui ne propoſoit aucune fin à ceux qui en devoyent être les inſtrumens, qui ne fût renfermé dans la publique, rien ne la pouvoit empêcher de recouvrer en peu de tems une grande partie de ſon Domaine, puiſque les peuples qui s'étoient au commencement réjoüis de changer de Maîtres, n'ayant pas trouvé leur compte dans cette ſujection; & connoiſſant, par une experience d'autant plus ſenſible qu'elle ſe faiſoit à leurs dépens, la difference qu'il y avoit

entre

entre le gouvernement économique de Venitiens ; & les commandemens déraiſonnables qui leur étoient faits par une Nation non accoûtumée à la police Italienne, ſoûpiroient aprés leur ancienne domination, & tendoient les bras à la République, pourveu qu'elle témoignât par la défence de Padouë qu'elle avoit aſſez de vigueur pour les relever ; que ſi les efforts au contraire qu'elle feroit pour les conſerver devenoient inutiles, non ſeulement elle verroit l'étenduë de ſon Empire borné par ſes marais ; mais encore les plus Illuſtres familles Venitiennes étant privées de plus grands biens, qu'elles poſſedoient en terre ferme, & les revenus de la République étant diminuez de ſa plus notable & plus liquide portion, elle ſeroit expoſée à l'un de ces deux inconveniens, ſçavoir ou de ſuccomber aux Armes des Confederez, ſi l'envie les reprenoit de les aſſieger, ou de ne pouvoir défendre ſes Etats maritimes contre les Turcs, avec leſquels elle étoit toûjours en guerre, & n'avoit jamais eû de paix qui fût bien établie.

Voilà dans mon ſentiment les plus efficaces raiſons, qui porterent les Venitiens à la généreuſe réſolution que j'ai marquée, & qui contraignit l'Empereur de lever le ſiege de Padouë, le dixſeptiême jour aprés qu'il fût formé. Voilà le ſujet qui fît recouvrer à la République tout ce qu'elle tient encore en terre ferme, & qui rendit l'Empereur mépriſable aux Confederez. Voilà ce qui fit naitre au Pape l'occaſion d'écouter favorablement les Ambaſſadeurs de Veniſe, qui n'étoient entrez dans Rome que durant la nuit, & qui n'oſoient marcher de jour, & qui donna courage de répondre à l'Ambaſſadeur de l'Empereur qui s'en formaliſoit, que puis que les Venitiens ſe repentoient de leur faute, & demandoient l'abſolution avec tant d'humilité, la douceur que Jeſus Chriſt recommandoit particulierement au Chef de ſon Egliſe, ne lui permettoit plus d'employer contre eux les armes Spirituelles, aprés avoir re-

recouvert les Villes pour lesquelles il avoit été contraint de fulminer l'excommunication ; & qu'encore que les fruits, dont la République avoit joüi depuis tant d'années, n'eussent point été restituez, cela ne suffisoit pas pour la priver de la Communion des fidéles, puisque dans toute la rigueur du droit, ces fruits ne dévoient être considerez à l'égard des Villes restituées, que comme un accessoire à l'égard du principal ; outre que la conscience de sa Sainteté l'obligeoit d'avoüer qu'elle n'avoit inseré dans le Bref de l'Interdit la clause qui regardoit cette restitution, que pour suggerer plus de motifs exterieurs à la desobeïssance dont les Venitiens deviendroient coupables ; que le Saint Siege n'étoit plus obligé d'assister l'Empereur, jusques à ce qu'il eût recouvré les Villes stipulées par le Traité de Cambrai, puisqu'il n'avoit tenû qu'à lui, lors que les Venitiens les avoient abandonnées, & la seconde, quand ils avoient envoyé vers lui *Antoine Justinien* en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour les lui représenter sans aucune consideration.

Mais quelque dessein qu'eût le Pape de se reconcilier avec la République, & de quelque importance qu'il jugeât cette réunion au bien général de l'Italie, il ne laissoit pas toutesfois d'agir plus lentement que la véhemence de son genie ne lui sembloit permettre, ni de suspendre l'absolution, jusques à ce qu'il eût obtenu deux choses, qui ne regardoient que le temporel de l'Eglise ; l'une qu'ils ne levassent plus d'imposition sur les sujets du Saint Siege, qui trafiquoient dans leur Golfe ; Et l'autre qu'ils cedassent le droit qu'ils avoient d'exercer la justice dans Ferrare. Il est vrai qu'un des Ambassadeurs Venitiens, nommé *Jerôme Donato*, personnage non moins célebre par la négociation, que par la multitude des sciences qu'il possedoit, & des langues qu'il parloit agréablement, modera de maniere les ressentimens de sa Sainteté, qu'il lui fit accorder

l'ab-

l'absolution à sa Patrie, pourveu qu'elle rendit au Saint Siege la collation de tous les benefices, que le Senat ne s'ingerât plus de connoitre des matieres beneficiales; qu'il n'imposât point à l'avenir de charges, ni de decimes sur les biens Ecclesiastiques, sans le consentement des Evêques; qu'il n'administreroit plus la justice dans Ferrare; que les impositions sur les marchands des terres Ecclesiastiques fussent réduites à la moyenne moderation; qu'il ne se mêlât en aucune maniere des differents qui surviendroient entre les Papes & les Feudataires; & qu'il ne reçût dans ses Terres aucun banni de l'Etat Ecclesiastique. Mais on m'opposera peut-être que la narration que je viens de faire est hors de mon sujet, & que j'ai quitté la Politique d'Espagne pour m'attacher à celle de l'Eglise & de la Republique de Venise; Il me seroit facile de répondre que l'enchainement de ces matiéres avec celle que j'ai choisie, & les éclaircissemens nécessaires qu'elles contribuent à son intelligence, m'excuse d'avoir fait une digression. Je pourrois alleguer en ma faveur la maxime d'Aristote & de Quintilien, qui permettent de mêler deux recits differens, quand les actions de l'un sont intervenuës dans celles de l'autre en qualité de causes ou d'occasions, puisqu'il est constant que l'Espagne previt la ressource des Venitiens, & leur réconciliation avec le Saint Siege, qu'elle la desira efficacément, qu'elle y consentit en ne la traversant pas, comme elle auroit pû faire, &, qu'outre les fruits que je viens de marquer, elle en recüeillit d'autres infiniment plus considerables qui me restent à représenter. Mais il suffit de prier qu'on differe ma censure, jusques à ce qu'on ait examiné l'application que je vais faire, & j'espere qu'on ne me reprochera plus d'être allé plus loin, que je ne pensois, & d'avoir écrit la moindre circonstance, qui ne fût importante à découvrir la conduite des Espagnols.

Jusques ici le Roi Catholique s'étoit comporté de ma-

maniere envers le Senat de Veniſe, qu'on ne pouvoit imputer la ſuſpenſion de ſes armes qu'aux ſentimens de compaſſion ou de généroſité que la miſere de ſes voiſins, devenuë en ſi peu de tems extréme, excitoit dans ſon ame; & ceux qui ſe vantoient de la connoître plus interieurement, étoient contraint de s'arrêter aux ſimples ſoupçons qu'ils prévoyoient pour eux mêmes, & qu'ils tâchoient d'inſpirer aux autres; qu'une ſi miſterieuſe ceſſation d'hoſtilité n'étoit pas ſi pure, qu'il ne s'y mêlât quelque choſe de terreſtre, qui s'épaiſſiroit & ſe rendroit viſible dans la ſuite du tems, & qu'infailliblement l'Eſpagne avoit été moins touchée de la perte des Venitiens, que du profit que l'Empereur & la France en avoient dû tirer. Mais on aperçût bientôt que ſa connivence & ſes offices étoient non ſeulement intereſſez, mais l'étoient beaucoup plus que les Politiques ne ſe l'imaginoient, & qu'elle ne s'étoit portée à cette condeſcendance que dans la penſée d'en tirer une recompence uſuraire, parce que le retardement des armes Imperiales, la levée du Siege de Padoüe, la honte d'avoir refuſé d'accepter volontairement ce qu'on n'avoit pas recouvert par force, & la liberté que la plûpart des ſoldats Allemans avoient priſe de retourner dans leurs maiſons aprés ces inutiles tentatives, avoient mortifié l'Empereur dans un tel point, qui ne pouvoit être conçû que par le Roi Catholique, attentif à choiſir la conjoncture favorable pour en tirer une entiere ſatisfaction. L'inconſtance, qui étoit aſſez ordinaire à Maximilien dans ſes proſperitez, mais qui ne l'abandonnoit jamais dans ſes adverſitez, donna lieu de préſumer, que s'il preſſoit l'Empereur dans le deſordre où ſes affaires étoient reduites, d'accorder à l'Eſpagne le conſentement dont elle avoit beſoin, pour demeurer en paix juſques à la majorité de l'Archiduc Charles, il ſe détermineroit peut-être de l'expedier en la forme qu'elle le demandoit. Elle ſçavoit bien que la permiſſion

miſſion ſtipulée pour ce regard dans le Traitté de Cambrai, ne devoit pas durer plus long-tems que l'execution du même Traitté. Et comme elle voyoit que l'abſolution des Venitiens venoit de le rompre, il falloit auſſi recourir à des nouveaux moyens pour faire renouveller cette permiſſion, ou pour la rendre plus authentique, la conſideration du Roi Catholique n'étoit point aſſez efficace pour obtenir la choſe de l'Empereur par des voyes directes, ni ſes armes aſſez formidables pour l'y contraindre, & par conſequent il étoit neceſſaire de chercher une mediation, à laquelle l'un ou l'autre de ces deux moyens eût acquis le credit qui lui manquoit en ce point, & il n'y en avoit pas d'autre dans la conjoncture préſente que celle du Roi de France; parce que outre qu'il pourroit troubler quand il lui plairoit, l'adminiſtration de l'Empereur dans les Païs bas, il étoit vrai de dire que celui-ci ne pouvoit ni faire la paix ni continüer la guerre, que par ſon aſſiſtance. Le Roi Trés-Chrêtien lui avoit prêté de l'argent pour lever des Troupes, & tenoit la Ville de Veronne comme en dépôt, juſques à ce qu'il fût rembourcé. Cette Place étoit abſolument neceſſaire à l'Empereur, pour faire ſubſiſter ſes gens dans l'Italie, au cas qu'il voulût éprouver ſi les Campagnes prochaines lui ſeroient plus heureuſes, ou pour s'accomoder avec les Venitiens, en les obligeant de lui reſtituer en échange ce qu'ils tenoient dans le Frioul. Il n'étoit donc pas en état de négliger les offices de la France, pourveu qu'ils fuſſent pourſuivis avec chaleur. Et comme le Cardinal d'Amboiſe occupoit tout ſeul l'oreille du Roi, & que ſes infirmitez, qui l'avertiſſoient d'une mort prochaine, n'avoient point alenti l'eſperance qu'il avoit de parvenir au Pontificat, ſur les meſures que la France & l'Eſpagne en avoient priſes dans l'entreveuë de Savonne, il y avoit auſſi trés-grande apparence, qu'il ſerviroit le Roi Catholique auprés de ſon Maitre, dans une occaſion où il s'imagi-

maginoit que la France n'avoit point d'interêt, pour obliger reciproquement ce Prince à luy procurer les ſuffrages de la Faction Eſpagnolle pour le prochain Conclave. Mais ſi d'un coſté la diſpoſition du Cardinal d'Amboiſe étoit la plus favorable que l'Eſpagne auroit pû pretendre; & ſi le conſeil de Madrid jugeoit parfaitement qu'il falloit d'autant plus hâter l'affaire, que la mort de ce Cardinal y mettroit un obſtacle invincible, ſi elle arrivoit avant qu'elle fût concluë, comme portoient les avis qui venoient de France: il y avoit d'autre côté apparence que ſi le Roy Trés Chrêtien vouloit accepter cette entremiſe, la faveur du Cardinal, quelque extrême qu'elle pût être, ſembloit ou ne le devoir point entreprendre, ou ne le devoir faire qu'inutilement. Il s'agiſſoit d'engager la France dans une Négociation difficile de ſa nature, & preſque impoſſible, à conſiderer l'averſion obſtinée que l'Empereur y témoignoit, malgré ſon genie & ſes pertes; une Négociation qui certainement ne devoit point apporter aucun avantage, qui tout au contraire pouvoit beaucoup nuire. Il s'agiſſoit de former un nœud qui deviendroit indiſſoluble, auſſitôt qu'il ſubſiſteroit, & de reconcilier pour toûjours les deux plus formidables ennemis qu'elle eût alors, leſquels, comme ils ne pouvoient s'unir qu'à ſon préjudice, ne pouvoient auſſi procurer leur union que par ſon moyen; il s'agiſſoit d'employer l'autorité du Roy Trés Chrêtien, & de faire ſervir ſa Majeſté d'inſtrument, pour cauſer à la France un dommage conſiderable & irreparable, en ce que ſa mediation ne pouvoit reüſſir, à moins que d'établir le repos interieur d'Eſpagne, durant pluſieurs années; c'eſt à dire, à moins que de ſe donner à luy même, ou à ſes Succeſſeurs durant cét intervale, un continuel ſujet de deffiance, que la tranquilité, dont il feroit joüir ſes voiſins, n'alterât celle de France. Il s'agiſſoit de lever le ſeul empêchement qui tenoit

deux

deux puissans Princes éloignez & jaloux l'un de l'autre, & d'approcher deux interêts qui ne pouvoient être joints sans choquer ceux du médiateur. Il s'agissoit de déchirer le voile que l'Empereur avoit devant les yeux, & qui l'empêchoit de reconnoître combien l'amitié du Roi Catholique étoit nécessaire à l'aggrandissement de sa maison, & de lui persuader une verité, que lui seul ignoroit dans le monde, & s'etoit mis en état d'ignorer toûiours, sçavoir que de sa correspondance avec l'Espagne & du concours de ses Etats avec les siens devoit résulter une puissance, qui non seulement seroit la plus vaste de l'Europe; mais encore auroit lieu d'aspirer à la Monarchie universelle. Enfin il s'agissoit de renoncer positivement & par avance à toutes les occasions que la fortune offriroit de recouvrer le Royaume de Naples, & de renverser l'œconomie du dessein, pour lequel on avoit déclaré la guerre aux Venitiens, lors qu'il étoit tout à fait accompli, je veux dire d'exposer le Duché de Milan à l'invasion des Allemans & des Espagnols, en un tems où la Victoire de la Giaradadde sembloit lui avoir acquis une entiere seureté.

Cependant toutes ces difficultez ne rebuterent pas le Roi Catholique, & la négociation fût si opiniâtrément sollicitée par les Espagnols, que l'Empereur aprés avoir fait tous les efforts pour s'empêcher de la conclure, pressé par les instances du Roi Trés-Chrêtien, & menacé par le Cardinal d'Amboise que la France feroit son accommodement à part avec les Venitiens, fut enfin obligé de signer un Concordat, que les Ecrivains de la maison d'Autriche ont raison de nommer par Ironie, *le Traitté de Paris*, par lequel il consentoit, tant en son nom que comme tuteur de son petit fils, que le Roy Catholique eût l'entiere administration du Royaume de Castille sans aucune restriction ni réserve, jusques à ce que ce jeune Prince eût atteint l'âge de vingt-cinq ans, au cas que le Roy n'eût point d'enfans

mâles de ſon ſecond mariage ; Que le même Roy prendroit la qualité de Roy de Caſtille conjoinctément avec ſa fille, & Charles ſon petit fils, qu'il ſeroit obligé de rétablir cette Princeſſe dans tous les droits de la Souveraineté, auſſi-tôt qu'elle ſeroit parfaitement guerie ; qu'il payeroit préſentement à ſa Majeſté Imperialle la ſomme de cinquante mille Ducats, outre l'aſſiſtance qu'il luy devoit par le Traitté de Cambray, & qu'il aſſigneroit à ſon petit fils une penſion annuelle de quarante mille Ducats ſur le plus liquide revenu d'Eſpagne ; juſques à ſa Majorité.

Aprés que le Roy Catholique eut affermy ſa domination en Eſpagne, par le Traitté que je viens de marquer, il perſevera dans la réſolution qu'il avoit priſe de conniver à la reſſource des Venitiens, avec d'autant plus de fermeté que l'Empereur & le Roy de France voyant que le Pape avoit rompû la Ligue de Cambray ; formerent une Confédération particuliere, qui ne devoit point avoir d'autre terme que la volonté des contractans. Mais lors que l'Empereur ſomma le Roy Catholique de luy tenir parole ; & d'executer de bonne foy l'article du Traitté de Paris, par lequel l'Eſpagne étoit obligée de luy continüer ſes aſſiſtances promiſes par celuy de Cambray, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne eut ordre de l'aſſeurer ; qu'il y avoit quatre cents Lances au Royaume de Naples deſtinées à ſon ſervice. L'Empereur, à qui l'Allemagne ne fourniſſoit que trop de ſoldats, & qui manquoit ſeulement d'argent, pour les retenir ſous ſes enſeignes, & les empêcher de paſſer à la ſolde des Venitiens, fit tous les offres imaginables à la Cour de Madrid, pour faire convertir ce ſecours en finances, ſans en pouvoir tirer que des excuſes, fondées ſur la crainte qu'avoient les Eſpagnols de rompre avec ſa Sainteté, s'ils étendoient leur aſſiſtance contre les Venitiens au delà des bornes qui leur étoient preſcrites, en un tems où le ſaint Siege venoit

venoit de se déclarer pour la République. Ainsi le Roy Catholique demeura spectateur des armes de ces deux Princes conjurez contre la République de Venise, & n'ayant point d'autre soin à prendre, en ce qui regardoit les affaires estrangeres, qu'à mettre des obstacles indirects à l'aggrandissement des François en Italie, jusques à ce que leur inconstance ou celle de la Fortune luy fît naître l'occasion de les en chasser absolument; il considera la mort du Cardinal d'Amboise arrivée en 1510. comme le plus court acheminement qu'il pouvoit souhaitter à ce dessein; & la facilité que ce Cardinal avoit témoignée à recevoir ses impressions, ne l'empécha pas de remarquer, ni même de se rejoüir de ce qu'il manquoit à la France, en un tems où sa place ne pouvoit être dignement remplie par un autre. Et de vrai si les interests des deux Couronnes étoient déja tellement opposez, que le dommage de l'une de quelque cause qu'il procedât, devoit contribüer infailliblement à l'avantage de l'autre; & si la tranquilité, dont l'Espagne commençoit à joüir, ne pouvoit avoir de plus étrange, à la verité, mais pourtant de plus solide fondement, que l'agitation de la France; où toutes les manieres de raisonner en fait de Politique étoient également trompeuses, où l'on avoit lieu de prévoir que le Roy Trés-Chrêtien abandonneroit ses vastes desseins, aprés avoir perdu la seule personne qu'il jugeoit capable de les executer. Cette conjecture étoit appuyée, sur ce qu'encore que le Cardinal d'Amboise eut été sujet aux irregularitez que j'ay marquées, & qu'il n'eut point fait scrupule de les éviter, ou parce qu'il les estimoit de peu d'importance à l'égard de son maître, ou parce qu'il prévoyoit que la premiere année de son Pontificat, luy donneroit lieu de réparer avec usure les brêches qu'il avoit faites aux interests de la France, pour y parvenir, il ne laissoit pas de posseder le temperament & les qualitez, que la Politique

moderne encheriſſant ſur l'ancienne demandoit pour un parfait Miniſtre, & les poſſedoit même à un ſi haut degré, qu'il laiſſoit à juger à ſes propres ennemis, qui, de la nature, ou de la fortune, avoit plus de part à ſon élevation. Son eſprit étoit penetrant, ſon jugement ſoudain, ſa memoire d'autant plus fidelle, qu'il la chargeoit d'un plus grand nombre & de plus differents dépots, & la faculté du diſcernement, que les Philoſophes de nôtre ſiecle diſtinguent des trois précedentes, plus commodément pour la ſcience civile que pour les autres, ſe trouvoit en luy dans un caractere aſſez particulier, pour ſervir de preuve & même d'exemple à cette diſtinction. La vigueur de ſon corps étoit aſſez ferme, pour ne ſouffrir pas la moindre alteration par la multitude de ſes travaux, & les ſentimens que le Roy Louis XII. avoit pour luy, procedoient non ſeulement de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, mais encore de cette tendreſſe interieure qui fait ſubſiſter les inclinations, & que nous avons veu marquer au feu Roy pour le Cardinal de Richelieu. Son experience avoit été longue & ſans interruption, & ſon authorité ſi grande auprés de ſon Maître que l'Hiſtoire a de la peine à marquer quelques circonſtances, dans leſquelles ſes avis ayent été rejettez, & les choſes qu'il avoit ordonnées, ſans en communiquer au Roy, ayent été desapprouvées. Il avoit acquis, dés ſon entrée dans les affaires, une entiére créance, & le hazard qu'il avoit couru pour le ſervice de ſon Maître, lors qu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, joint à la haute opinion de zele, de candeur, de ſuffiſance & de probité que ce Prince dés lors en avoit conçeüe, ne luy permit jamais, je ne dis pas de faire éclatter, je dis même d'admettre le moindre ſoupçon de ſa fidelité. De là vint qu'il agiſſoit en l'abſence du Roy, & même du Royaume, avec la même efficacité qu'en ſa préſence, & qu'il n'apprehendoit point, non ſeulement

de

de luy parler des choses qu'il prévoyoit luy devoir être facheuses, mais encore de le contredire ouvertement & sans détour de Cabinet, ce que nous ne lisons point avoir été pratiqué d'ordinaire dans aucun autre Ministre. De là vint que toutes les disgraces qui survinrent ne luy furent point imputées, & qu'elles affermirent sa faveur au lieu de la rüiner; de là vint que le Roy Louis XII. imputa toûjours la perte de ses Conquestes & de ses Armées à l'inexecution des conseils, & qu'il n'eut point d'oreilles, bien loin d'avoir égard aux plaintes de ceux qui l'accusoient publiquement d'en être l'Auteur. En un mot le Cardinal d'Amboise auroit été le plus grand Politique de son tems, s'il n'eut point eû d'égal, & il n'en auroit point eû, si le Cardinal Ximenes n'eut été son concurent aussi bien que son adversaire.

Mais la perte que la France venoit de faire d'un personnage si necessaire, ne fut pas le seul avantage que les Espagnols en tirerent; & comme j'ay remarqué cy-dessus, en tant de rencontres, que la fortune étoit jalouse de mettre toûjours la derniere main aux felicitez qui leur arrivoient, quand elles avoient été commencées par quelqu'une des dispositions naturelles, elle fit aussi naître immediatement aprés cette mort un évenement, qui leur apporta plus d'utilité sans comparaison, qu'ils n'avoient lieu d'esperer de la suite ni du contrecoup de toutes les circonstances, je veux dire la rupture de la France avec le saint Siege. Mais avant que d'entrer dans une si délicate matiere, il est necessaire de remarquer par forme de supposition, que quelque aversion naturelle qu'eut le Pape Jules II. contre le Cardinal d'Amboise, fondée sur l'antipathie que ressentent tous les hommes, à l'égard de ceux qu'ils sçavent avoir des prétentions sur les dignitez qu'ils occupent, & dans quelque diversité d'interêt que la réconciliation du saint Siege avec la

République de Veniſe eut jetté l'un & l'autre, il eſt pourtant certain que la réputation & la puiſſance du Cardinal d'Amboiſe, avoit obligé le Pape d'agir avec plus de retenüe qu'il ne fit aprés ſa mort, que la crainte qu'il en avoit ſuſpendit les vaſtes deſſeins qu'il avoit eû tant de peine à cacher durant ſa vie; & qu'il découvrit incontinent aprés à la premiere occaſion qu'il s'en offrit, ou pluſtôt qu'il ſuſcita luy même en cette maniere.

Alphonce d'Eſte Duc de Ferrare avoit encouru l'indignation du Pape pour être trop attaché au party des François, & le Roy Louis XII. étoit obligé par toutes ſortes de conſiderations à la protection de ce Duc, qui couroit riſque d'être dépoüillé. Ainſi l'on ne pouvoit déclarer la guerre à l'un ſans attirer les armes de l'autre, & le Pape qui ſe voulût vanger à quelque prix que ce fut, cherchoit de tous côtez à ſe précautionner contre le Roy Trés-Chrêtien. Son deſſein eſtoit de luy ſuſciter tant d'ennemis, & de l'occuper tellement à ſa propre deffence, qu'il ne put ſonger à celle d'autrui. Et comme les plus téméraires de ſes entrepriſes étoient celles qui luy reüſſiſſoient avec plus d'avantage; il fut aſſez heureux pour empêcher les Suiſſes de renouveller l'ancienne Alliance, qu'ils avoient contractée avec la France, ſous le Regne de Louis XI. dont le terme expiroit préciſément alors, & pour les induire à ſubſtituer le ſaint Siege à ſa place. Enſuite il remua les intelligences qu'il avoit dans la ville de Gennes, pour la porter à la révolte, pendant qu'il prenoit ſes meſures avec les bannis, pour la faire attaquer en même tems par Mer & par Terre. Et les Venitiens luy promirent de joindre leur Armée navalle à la ſienne, & de la faire avancer juſques au val de Biſagne à demi lieüe de Gennes, où la faction des Fregoſes la viendroit joindre. Mais pour en rendre l'abord plus facile, & pour faire diverſion d'armes Françoiſes, il falloit procurer quelque irruption

dans

dans le Duché de Milan. Les Suisses reçeurent douze mille Ducats, qui leur furent envoyez pour la faire, dans la pensée que les François attaquez de tant de parts rappelleroient les Troupes qu'ils avoient envoyées au secours du Duc de Ferrare. L'Empereur fut encore sollicité de rompre avec le Roy Très-Chrêtien, & pour y proceder plus efficacément, un Legat luy fut envoyé pour ménager son accommodement avec la République de Venise. Il ne restoit plus d'autre Puissance dans l'Europe, à remüer contre les François, que celle d'Espagne, & quelque démonstration que celle-cy fît de suivre en toutes choses les interêts du saint Siege, le Pape sçavoit bien qu'elle étoit trop attachée aux siens pour se déclarer gratuitement, & quand cela n'auroit point été veritable, le different qu'elle avoit pour lors avec la Cour de Rome étoit assez grand, pour luy fournir un prétexte plausible de n'entrer point dans son party. Le Roy Catholique n'avoit point encore obtenu l'Investiture du Royaume de Naples dans la forme qu'il la prétendoit, parceque le Pape refusoit de l'accorder à d'autres conditions que celles qui avoient été acceptées de Charles VIII. Roy de France, & depuis par les Roys de France & d'Espagne, lors qu'ils partagerent cette Couronne, & le Roy Catholique vouloit au contraire qu'elle fut donnée en la maniére que les Rois de la branche d'Arragon en avoient joüy. De plus, ce Roy pretendoit que l'Investiture de tout le Royaume fut expediée en son nom, & comme luy étant dévoluë par la succession du Roy Alphonse premier son Oncle; & le Pape s'en excusoit sur ce que dans un article de la derniere paix ratifiée entre la France & l'Espagne, qui duroit encore, il étoit stipulé que l'Investiture de la moitié du Royaume de Naples, compriſe sous les noms des Provinces de Labour & de l'Abruzze, & cy-devant accordée au Roy Louis XII. aprés le partage des deux Rois, ne seroit expediée au Roy Catho-

lique que conjoinctément, & ſous le nom de Germaine de Foix ſon Epouſe. Cette affaire avoit donné de l'exercice à deux Ambaſſadeurs extraordinaires d'Eſpagne, & le Pape avoit toujours differé de la conclurre, tantôt pour ne préjudicier pas, diſoit-il, aux interets du ſaint Siege, tantôt de peur de rompre avec le Roy Trés-Chrêtien. Mais la conjoncture, que j'examine, ne fut pas pluſtôt arrivée, qu'il n'héſita plus ſur ce qu'il devoit faire, & penſa ſeulement quelle méthode il devoit garder, pour ſatisfaire ſa paſſion d'une part, & pour couvrir de l'autre la réputation de l'Egliſe, qui ſeroit intereſſée s'il accordoit tout à l'Eſpagne, ſans que l'Eſpagne relachât quelque choſe du ſien. Aprés avoir déliberé long-tems, il trouva cét expedient d'accorder l'Inveſtiture, ſemblable en toutes choſes à celle des Arragonnois; excepté que le Roy Catholique étoit obligé de plus, de tenir prêts en tout tems trois cents hommes d'armes pour ſervir l'Egliſe, au premier commandement qui leur en ſeroit fait par les Souverains Pontifes. Ainſi les quarante mille Ducats que le Pape Alexandre VI. avoit exigez, dans la derniere Inveſtiture, furent reduits à l'équivalence de cette Clauſe, & ſa Sainteté parvint à la fin qu'elle prétendoit, en ce qu'elle ne douta plus que cette aſſiſtance rendue au ſaint Siege, en un tems où la guerre de Ferrare appelloit les François à la protection de ce Duc, ne les brouillât infailliblement avec l'Eſpagne, & ne contraignit le Roy Catholique de changer la qualité d'auxiliaire en celle d'ennemy déclaré. Je ſçay bien que le Conſeil de Madrid étoit trop éclairé, pour ne preſſentir pas le ſujet permanent de rupture, qui luy étoit impoſé par cette condition. Mais outre qu'il s'agiſſoit de reçevoir un bien poſitif & preſent, en échange d'une ſimple promeſſe exigée de l'Eſpagne, & d'aſſeurer une Couronne à Charles petit fils du Roy Catholique, au cas que ſa Majeſté mourût, com-

comme il y avoit apparence, auparavant la Reine Germaine sa Femme ; il y avoit encore cette réflexion à faire, que le Roy Catholique avoit un prétexte formel d'être toûjours armé dans l'Italie ; & que si dans l'occasion, qui se présentoit à Ferrare, ou dans les autres qui pourroient arriver, sa Majesté jugeoit qu'il ne fut point avantageux à l'Espagne de rompre avec la France, elle ne manqueroit pas de déffaites pour s'excuser d'envoyer le secours stipulé dans l'Investiture ; au lieu que si dans le commencement, ou dans le progrez de la querelle, il survenoit à l'Espagne quelque occasion d'en profiter, il se trouveroit en état de la faire, & peut estre encore de travailler à l'execution du seul ouvrage qui luy restoit, je veux dire, à chasser les François d'Italie. Cependant l'entrepriſe de Gennes ayant manqué, & les Suisses ayant été contraints de se retirer, presque aussitôt qu'ils étoient entrez dans le Milanois ; le Pape s'estant avancé jusques à Boulogne, pour commancer de faire la guerre au Duc de Ferrare ; Monsieur de Chaumont, qui commandoit l'Armée Françoise dans l'Italie, ayant pousſé l'Armée Royale jusques aux portes la même ville ; sa Sainteté, qui nonobstant qu'elle eut fait expedier l'Investiture, de Naples en la forme que j'ay décrite, ne pouvoit se résoudre de la donner, y fut obligée par un trait d'addresse Espagnolle, qui merite d'estre remarqué. Les trois cens hommes d'Armes que l'Espagne avoit promis de fournir au Pape, aprés avoir marché à petites journées depuis Naples jusques à la Riviere de Trante, qui separoit leur Estât de celuy de l'Egliſe, s'arrêterent tout court, & Fabrice Colonne qui les conduisoit, répondit au Courrier que le Pape envoyoit pour hâter leur marche, qu'il avoit ordre de n'avancer pas plus outre, jusques à ce que sa Sainteté eut consigné l'Investiture qu'elle avoit promise à *Jerôme Vitré* Ambassadeur ordinaire d'Espagne auprés d'elle. Le Pape, qui se

voyoit en danger de tomber au pouvoir des François, & qui n'avoit point encore reçeu les gens de guerre, que les Venitiens, par un Traité particulier, s'étoient obligez de luy fournir pour cette expedition, fut contraint de faire ce que l'Espagne souhaitoit; mais ce qu'il y eut de plus admirable dans ce procedé consistoit, en ce que les Espagnols persuaderent au Roy Trés-Chrêtien, que le sejour de leurs Troupes sur la frontiere de Naples ne contenoit point d'autre mistere, que la crainte qu'avoit sa Majesté Catholique de rompre avec la France. Et quoy que l'évenement eut dû détromper tout le monde; on a veu depuis deux Historiens dans l'Italie, qui non seulement ont crû la chose, en la maniére que l'Espagne l'interpretoit; mais encore se sont efforcés de la persuader aux autres.

DIS-

DISCOURS V.

De quelle maniére & de quelle force étoient les raisons qu'allegua le Roy Catholique, pour excuser son accommodement particulier avec le Pape, & les autres contraventions à la Ligue de Cambray ? Pourquoy la restitution de Modene, que les Espagnols conseillerent, étoit capable de broüiller l'Empereur avec le Roy de France ? A quelle fin ils dissiperent les Sinodes Natiõnaux de Tours & d'Inspruch, & differerent la convocation d'un Concile général sur le modele de celuy de Constance ? Et d'où vient qu'ils prirent si mal leurs mesures dans la négociation de Mantoüe.

LA jonction des Espagnols & des Venitiens aux Troupes de l'Eglise rasseura le Pape; & Monsieur de Chaumont ayant laissé échapper l'occasion de surprendre Modene, & de deffaire l'Armée de l'Eglise, que Monsieur de la Palisse, qui commandoit l'avantgarde Françoise, avoit mis en desordre, les intelligences que les Bentivoles entretenoient dans Boulogne furent éventées, & les François reprirent le chemin du Milanois, sans avoir rien entrepris de memorable; parceque le Pape intimida si fort leur Général, en envoyant vers luy les Ambassadeurs de l'Empire, de l'Espagne & d'Angleterre pour luy denoncer la guerre de la part de leurs Maîtres, s'il entreprenoit de forcer une ville, où le droit des gens les tenoient attachez auprés de sa Sainteté, qu'il s'en retourna, de peur, disoit-il, de soûlever toute l'Europe contre la France.

Cette mortification empêcha le Roy Trés-Chrêtien de se plandre de la contravention des Espagnols à l'article du dernier Traité, qui portoit en termes exprés, que la Reine Germaine

ſeroit inveſtie de la moitié du Royaume de Naples. Mais comme le Concordat, qu'il venoit de faire avec l'Empereur, ne pouvoit ſubſiſter, au cas que l'Eſpagne intervint directement dans l'affaire de Ferrare, & qu'il importoit également à ces deux Princes de connoître le nombre, auſſi bien que la qualité de leurs ennemis, ils envoyerent une Ambaſſade commune au Roy Catholique, pour apprendre ſes intentions ſur la rupture, ou la continuation du Traité de Cambray, & ſur les meſures qu'on devoit prendre avec ſa Saintété, au cas qu'elle fut obſtinée à rüiner le Duc de Ferrare. Le Roy Catholique leur fit une réponce qui ne pouvoit être plus artificieuſe & moins ſatisfaiſante, & parce qu'elle n'étoit pas tant exprimée, dans les termes que la Politque authoriſe en matiere d'éclairciſſemens, qui ſont en uſage parmy les Souverains, qu'elle ſervoit d'Apologie pour les dernieres innovations que j'ay écrites; il eſt important que j'en déſigne les principales circonſtances, quand ce ne ſeroit que pour aſſembler en un même lieu tout le fard dont le plus diſſimulé Monarque de ſon Siecle avoit coûtume de revêtir celles de ſes actions, qui paroiſſoient les plus irregulieres. Il ne fit aucune mention de l'inveſtiture qu'il avoit reçüe, & parce qu'il falloit un prétexte, pour juſtifier l'envoy des trois cents hommes d'armes au ſecours du Pape, il n'en chercha point ailleurs que dans la condeſcendance qu'il avoit toüjours eüe pour l'Egliſe, avec cette modification pourtant, que les ordres qu'il avoit envoyez, diſoit-il, à Fabrice Colonne ne luy permettoient de les employer que pour le recouvrement de ce qui pouvoit appartenir legitimement au ſaint Siege, & non pas à l'oppreſſion de ſes Feudataires légitimes comme étoit le Duc de Ferrare. Il ajoûtoit que la raiſon, pour laquelle il avoit rappellé les Troupes qu'il entretenoit dans Verone, n'étoit pas fondée ſur aucun deſſein qu'il eut de rompre directement, ou de con-

contrevenir indirectement à la Ligue de Cambray ; mais sur la maxime qu'il faisoit profession de suivre durant toute sa vie, à l'exclusion de ses autres interêts, & qui l'obligeoit de quitrer toutes choses pour accourir à la deffence de la Religion Catholique, & par tout où les infidéles oseroient l'attaquer ; & qu'ainsi les nouvelles certaines étant arrivées en Espagne, que les Turcs formoient un grand dessein contre la Chrêtienté, & quelque tems aprés une partie de leur Armée Navale s'étant presentée devant les ports d'Otrente & de Tarente, il avoit été contraint de préferer le bien public à celui de la Ligue, & de rapeller des Troupes, qui n'étoient pas absolument necessaires à la conservation de Verone, pour les oppoſer aux ennemis de l'Evangile, & pour empêcher qu'ils ne se rétablissent dans le poste, d'où toute l'Italie avoit eû tant de peine à les chasser ; que son Ambassadeur ne s'étoit pas joint à ceux des autres Princes Chrêtiens dans Boulogne, ni pour intimider Monsieur de Chaumont, ni pour donner le tems au Pape d'être secouru, comme un publioit malicieusement, mais pour sauver le Chef & le plus Auguste Corps de l'Eglise, il vouloit dire le Sacré College, de la licence de soldats, à laquelle il alloit infailliblement être exposé, si la Ville eût été forcée, comme il ni avoit point de doute qu'elle ne le dût être, si l'armée Françoise l'eut attaquée dans sa premiere impetuosité ; que ces sentimens de pieté lui sembloient si raisonnables, qu'il ne croyoit pas que leurs Majestez les desapprouvassent, & qu'il ne se pouvoit imaginer non plus qu'elles le soupçonnassent de ne vouloir plus s'arrêter au Traité de Cambray ; Que s'il avoit été assez malheureux pour ne pouvoir empêcher que quelques unes de ses actions passées n'eussent donné lieu à cette conjecture si desavantageuse à sa gloire, il tâcheroit du moins de la réparer à l'avenir, par des effets contraires : &

pour y parvenir il offroit dés à preſent beaucoup plus qu'il n'étoit obligé, & de fortifier l'Armée Confederée de cinq cents Lances & de deux mille Fantaſſins; mais qu'il ne pretendoit pas de contracter aucune Societé nouvelle, tant parce que ſon âge le diſpenſoit deſormais des entrepriſes, qui pouvoient notablement alterer ſon repos, qu'à cauſe que le reſte de ſes entrepriſes étoient conſacrées à Dieu, par le vœu qu'il avoit fait de porter la guerre en Afrique, où il avoit apris que les Maures faiſoient leurs préparatifs, pour recouvrer le Royaume de Grenade, il avoit beſoin de toutes les forces d'Eſpagne pour la ſoûtenir; qu'il n'approuvoit point à la verité la guerre de Ferrare, mais qu'il ne jugeoit point auſſi que le moyen fût convenable que la France avoit choiſi, pour obliger le Pape à la moderation de ſes prétentions; que la convocation d'un Concile univerſel, & la Reformation de la diſcipline étoient à la verité deux choſes dont l'Egliſe avoit également beſoin; mais que ni l'une, ni l'autre ne pouvoit être executée, ni même entrepriſe dans la conjoncture préſente, puiſqu'elle ne renfermoit aucune circonſtance, qui eût tant ſoit peu de proportion avec un projet ſi loüable, & qu'au contraire, ſa Majeſté Trés-Chrêtienne pouvoit ſe ſouvenir qu'elle étoit demeurée d'accord dans l'entreveüe de Savonne, que le tems & la diſpoſition des eſprits y repugnoient abſolument; que les fondemens des Conciles Univerſels devoient être la paix & la concorde entre les fidéles, aux termes de Saint Luc, & ſuivant la détermination du premier de tous, qui fût aſſemblé par les Apôtres dans Jeruſalem, & que l'experience avoit toûjours montré, qu'il étoit impoſſible de faire aucun établiſſement dans la ſocieté Civile, en ce qui regardoit les meurs, ſans avoir auparavant uni les volontez; que ſi leurs Majeſtez aſſembloient un Concile préſentement, tout le Monde eſtimeroit que l'affaire de Ferrare,

ou

ou l'absolution des Venitiens en seroient les deux seules causes, & l'on ne trouveroit personne qui voulût acquiescer aux décrets d'une Assemblée, qu'on présumeroit agir par les motifs de dépit & de vangeance, plûtôt que par ceux de la gloire de Dieu, & du salut de la République Chrêtienne.

Cette reponce du Roi Catholique n'empêcha pas l'Empereur ni le Roi de France de conclure une nouvelle confederation à Tours; mais elle les fit seulement agir avec plus de précaution, en ce qu'il fût arrêté, que le Pape seroit encore une fois recherché d'accomodement avec le Duc de Ferrare, & que toutes les propositions que sa Sainteté feroit à ce Duc seroient acceptées, pourveu qu'elles fussent raisonnables; Que si nonobstant elle persistoit dans son obstination, on procederoit à la convocation d'un Concile, où l'Empereur & le Roi Trés-Chrêtien obligeroient de venir tous les Prelats de France & d'Allemagne. Cependant comme on ne vouloit point choquer l'Espagne, & qu'on estimoit dangereux de lui donner prétexte d'appuyer le parti contraire; on lui réserva la faculté de se faire comprendre dans le Traitté, quand il lui plairoit. Mais le Roi Catholique n'en fût pas plûtôt averti, qu'au-lieu d'entrer dans la nouvelle Conféderation, & d'envoyer le secours qu'il venoit de promettre, en execution de celle de Cambray; il renoüa plus étroittement que jamais sa correspondance avec le Pape, & lui découvrit le moyen infaillible de desunir l'Empire d'avec la France, qu'il avoit tant de fois & toûjours inutilement tenté. Sa Sainteté s'étoit emparée de la Ville de Modene, que les Ducs de Ferrare possedoient en qualité de Fief Imperial; & n'avoient point voulu consentir qu'elle fût remise à l'Empereur, tant qu'elle avoit esperé de prendre Ferrare. Elle fondoit son refus sur les anciennes prétentions de l'Eglise au Domaine direct de cette Ville, & sur

les

les proteſtations renouvellées de tems en tems par les Souverains Pontifes, contre le droit que les Empereurs avoient uſurpé, d'en accorder l'Inveſtiture aux Ducs de Ferrare: mais l'armée Françoiſe s'étant avancée pour dégager Ferrare, & le Pape ayant des eſperé de s'en rendre maître par un blocus; la Ville de Modene étant de difficile garde, & le Saint Siege ne pouvant ſubvenir longtemps aux frais de la garniſon; le Roi Catholique prît l'occaſion de faire obſerver à ſa Sainteté que le plus ſeur moyen pour éviter les frais qu'elle apprehendoit, en empêchant que cette ville ne revint au pouvoir du Duc de Ferrare, étoit de la conſigner aux Commiſſaires Imperiaux, parce que cette remiſe adouciroit infailliblement l'eſprit de l'Empereur, & le rendroit plus ſuſceptible des propoſitions qu'elle avoit deſſein de lui faire, pour moyenner ſa reconciliation avec les Venitiens. Que Modene deviendroit alors non ſeulement imprenable aux armes des François; mais encore ſerviroit comme de Pomme de diſcorde, pour ſeparer l'Empereur des interêts de la France: en ce que cette reſtitution obligeroit le Roi Trés-Chrêtien d'en faire une ſemblable, à l'égard de la Ville de Regge qu'il occupoit, & ſur laquelle l'Empereur n'avoit pas moins de droit que ſur Modene; ou du moins formeroit à celui-ci un prétexte plauſible de la redemander, de maniere que le cours de la guerre préſente, & l'incertitude du ſuccez, ne permettant point aux François de s'en deſſaiſir, & les importunitez de l'Empereur étant toûjours exceſſives, quand il penſoit avoir droit de les faire, ou de les redoubler, elles cauſeroient infailliblement une telle alteration entre ces deux Princes, qu'elle dégenereroit enfin dans une rupture formée. Que le Pape aprés être arrivé par ce détour à ſa principale fin, ne ſeroit pas moins en êtât de prendre Modene; puis qu'il n'y avoit rien pour lors de ſi facile, que de la retirer des mains de l'Empereur, pour une petite ſomme

me d'argent, dont il manqueroit, aussi tôt qu'il se seroit lui même privé des subventions qu'il avoit accoûtumé de recevoir du Roi Trés-Chrêtien.

Le Pape écoute favorablement ces avis, & se mit en devoir de les suivre; mais une difficulté, que l'Espagne n'avoit pas prévenë, en suspendit l'execution, parce que l'Empereur, qui ne s'étoit point corrigé de la faute qu'il avoit autrefois commise en pareil cas à l'égard des Venitiens, & qui n'apportoit jamais de scrupule à reprendre le sien, que quand il ne s'agissoit que de tendre la main pour le recevoir, refusa positivement d'accepter Modene, si les Commissaires du Pape ne présentoient aux siens les Clefs de cette Ville, & une déclaration authentique, par laquelle le Saint Siege reconnoissoit en termes formels, qu'elle relevoit de l'Empire.. Le Pape alleguoit pour s'en excuser que cette clause seroit non seulement honteuse à sa Sainteté; mais encore inutile à l'Empereur, parce que ses Successeurs ne manqueroient point de s'en faire relever, aussi bien que de la reconciliation implicite qu'elle contenoit, comme trop inique à l'Eglise Romaine. Mais enfin Monsieur de Chaumont ayant pris sa marche du côté de Modene, & le bruit des intelligences que le Cardinal d'Este y avoit, faisant apprehender qu'elle ne fût surprise, le Pape accorda la déclaration dans la forme que l'Empereur avoit soûhaittée, & mît la Place entre les mains de *Uitfruſt* son Ambassadeur ordinaire à la Cour de Rome, qui sans autre formalité licentia la garnison, aprés avoir fait signifier à Monsieur de Chaumont que Modene avoit changé de maître, & arbora sur les murailles les étendars de l'Empire. Monsieur de Chaumont n'eût aucun égard à cette dénonciation, & soit qu'il crût en effet qu'une si soudaine résolution que le Pape avoit prise, n'étoit que pour empêcher le recouvrement de Modene, soit que le Cardinal d'Este le

preſſât de donner chaleur au ſoûlevement, qui n'attendoit que ſa préſence pour éclatter, il ne laiſſa pas de faire avancer l'armée. Mais la conſpiration ayant été deſcouverte, & l'Ambaſſadeur de l'Empire ayant eû le tems d'y faire entrer des Troupes du Pape pour la raſſeurer; Monſieur de Chaumont fût obligé de conclure avec lui une eſpece de Compromis, par lequel Modene joüiroit de tous les Privileges de la Neutralité, durant la guerre, & qu'au cas qu'il ſurvint une rupture entre le Pape & le Roi Trés-Chrêtien, elle n'aſſiſteroit directement, ni indirectement aucun des deux partis. Néanmoins comme cet accomodement fût terminé, ſans que l'Ambaſſadeur de l'Empereur fît aucune mention de Regge; le Roi Catholique & le Pape furent obligez de recourir à d'autres expediens, pour déconcerter l'union de l'Empereur avec la France. Il eſt vray qu'ils s'y porterent par des voyes differentes, & que comme l'interêt du Pape étoit plus preſſant, il proceda d'abord publiquement par les Cenſures Eccleſiaſtiques contre les cinq Cardinaux mécontents, qui s'étoient retirez en France, attendant l'ouverture du Concile. Mais le Roi Catholique, qui ſans être engagé dans la querelle conſideroit, avec toute la froideur de jugement requiſe, combien la puiſſance des François deviendroit formidable, quand elle ſeroit ſecondée par le fer d'Allemagne, & quand, aprés avoir enlevé ce qui reſtoit à la République de Veniſe en terre ferme, l'Empereur & le Roi Trés-Chrêtien feroient dépoſer le Pape en un Concile, que les Prélats d'Allemagne ne ſoûhaittoient pas avec moins d'impatience que ceux de France. Le Roi Catholique n'eſtima pas que le tems d'exprimer la jalouſie, qu'il en avoit conçuë, fût encore arrivé, & reſolût de continüer dans la pratique des moyens, qui pouvoient empêcher ou prévenir les progrez des Lys & des Aigles. Il fît remontrer à l'Empereur, que la négociation lui ſeroit ſans comparaiſon plus utile,

que

que tous les préparatifs qu'il faisoit pour la Campagne prochaine, en ce que comme il n'avoit point d'autre but que de recouvrer ce que les Venitiens tenoient de l'Empire, ou de son patrimoine, il étoit bien plus seur & même plus sortable à la dignité de l'Empire, de se les faire restituer par la seule terreur de ses armes, que de s'exposer une seconde fois à recevoir un affront, semblable à celuy qu'une si foible République lui avoit fait devant Padoüe; qu'il luy devoit suffire que ses ennemis, nonobstant les avantages qu'ils avoient remportez, paroissoient en posture de personnes qui demandoient la paix, & que le Pape, quelque aversion que les François témoignassent qu'il eût pour elle, offroit d'envoyer ses Députez, & de faire intervenir ceux des Venitiens à Mantoüe, & qu'il le falloit prendre au mot, afin que toute l'Europe fût éclaircie de son procedé; Que si sa Majesté Imperialle & le Roi Trés-Chrêtien, vouloient accepter son entremise avec la même sincerité que le Pape & le Senat l'avoient demandée, il se promettoit de rétablir dans toute la Chrêtienté le repos universel, & d'obtenir dans sa vieillesse un honneur qu'il avoit inutillement cherché dans les autres états de sa vie; Que le Pape seroit obligé de se relâcher, quelque pressentiment qu'on eût du contraire, quand il verroit que son procedé contre le Duc de Ferrare n'étoit approuvé de personne, & que les Venitiens suivroient infailliblement son exemple, de crainte de rester seuls dans la querelle; que le mélange des interêts divers, & la disposition des esprits feroient alors naître une conjoncture plus favorable à sa Majesté Imperialle, qu'elle n'en pouvoit esperer du gain de plusieurs batailles, puis qu'enfin elle recouvreroit sans péine, sans pertes d'hommes ni de finances, & sans accroitre la puissance ni la réputation des François, ses droits & ses Etâts, dans lesquels autrement elle ne pouvoit rentrer, que par l'un de ces moyens violens, & peut-être par tous

tous enſemble, qui ne lui aporteroient pas tant de gloire, quand même ils reuſſiroient au delà de ſes eſperances.

Ce diſcours prononcé par le Secretaire *Verdugo* fit impreſſion ſur l'Empereur; & ſoit qu'en effet ce Prince eût été convaincu par les raiſons qu'il contenoit, ſoit qu'il eût deſſein d'inſpirer de la jaloûſie au Roi Trés-Chrêtien, afin de ſe rendre plus conſiderable auprés de lui, ou de faire augmenter la ſomme d'argent qu'il lui avoit promiſe, il rompit le Sinode qu'il avoit convoqué de touts les Etâts hereditaires, pour ſçavoir ou l'on pourroit plus commodément aſſigner le Concile futur; & ſans examiner ni les conſequences qui réſultoient de cette diſſolution, ni les reproches du manquement de foi, que la France lui pouvoit faire, il écrivit au Pape qu'il avoit réſolu d'envoyer une Ambaſſade extraordinaire en Italie, parce qu'il lui appartenoit, en qualité de Chef de la République Chrêtienne, de rétablir la tranquilité de l'Europe, & en qualité de Protecteur du Saint Siege d'en conſerver les prérogatives; qu'il ne doutoit point que ſa Sainteté ne ſecondât ſes bonnes intentions, & qu'elle n'aimât mieux agir préſentement en Vicaire de Jeſus Chriſt, que ſuivre des maximes tout à fait éloignées de la moderation de ſon Evangile; que c'étoit en ce ſens qu'on deſapprouvoit l'obſtination qu'elle avoit témoigné à vouloir priver de la pourpre les Cardinaux abſens de Rome. Car outre que leur abſence ne méritoit point une telle privation, il n'y avoit point d'exemple dans les Siecles paſſez que les Papes euſſent entrepris de telles dégradations par leur autorité toute ſeule, & ſans y faire intervenir celle des Conciles & des Empereurs ſes prédeceſſeurs; que l'on s'y formaliſoit auſſi par conſequent du deſſein qu'elle avoit découvert à quelques Prélats de les ſubſtituër à leur place, puis qu'il étoit contraire au ſerment que ſa Sainteté avoit fait, avant que de monter

ſur

ſur le Trône de Saint Pierre, d'où il prenoit occaſion de l'inviter à ſuſpendre un interdit, que tout le monde prévoyoit devoir être ſi dangereux, juſques à ce que l'obeïſſance de la part des abſens lui eut inſpiré de plus douces penſées, ou que du moins elle eut choiſi des perſonnes, dont la doctrine & l'integrité rempliroit dignement le Sacré College.

Cette invitation toute altiére qu'elle eſtoit ne fut point desagréable au Pape, parceque d'un côté elle ne touchoit point à la guerre de Ferrare, & de l'autre elle montroit une ouverture, par laquelle on pouvoit travailler à détacher l'Empereur de la France : En effet il répondit avec des termes aſſez civils & aſſez expreſſifs pour faire préſumer à l'Empereur qu'il déferoit à ſes avis ; & comme ce Prince n'apporta pas moins de chaleur dans le commencement de ſes entrepriſes, qu'il ſe relâchoit dans la ſuite, il crût qu'il étoit tems de faire ſçavoir, & même agréer ſon inconſtance au Roi Trés-Chrêtien : & dans ce ſentiment il lui écrivit qu'encore qu'il ne doutât point que ſa Majeſté Trés-Chrêtienne ne fut ſurpriſe, tant de la diſſolution qu'il avoit faite de l'aſſemblée préliminaire au Concile, que de la propoſition que ſon Ambaſſadeur avoit ordre de lui faire, il ne laiſſoit pas néanmoins de ſe perſuader, que l'une & l'autre de ces deux actions ſeroient favorablement expliquées, puis qu'elles n'aboutiſſoient qu'à la concluſion d'une paix, qu'il ſçavoit bien que la France ne ſoûhaitoit pas moins que tout le reſte de l'Europe ; que c'eſtoit ſur ce fondement qu'il avoit crû dévoir écouter les ouvertures que le Roi d'Eſpagne lui avoit faites, pour l'achemine-ment d'une ſi ſainte œuvre, & que les ennemis communs n'ayant pas témoigné moins d'empreſſement que lui, pour y parvenir ; la ville de Mantoüe avoit été choiſie pour la négociation, où il eſperoit que ſa Majeſté ne manqueroit pas d'envoyer

voyer ſes Ambaſſadeurs ; qu'il avoit une promeſſe par écrit ſignée de la main du Pape, par laquelle il s'obligeoit d'entrer dans le Traité ; & de ſoûcrire aux conditions qui ſeroient jugées univerſellement équitables, & que s'il refuſoit de le faire, il y pourroit eſtre contraint avec dautant plus de facilité, que l'Eſpagne & les autres Puiſſances de la Chrêtienté, offroient en ce cas d'envoyer leurs Evêques au Concile qui ſera convoqué ; qu'au reſte, ſa Majeſté Très-Chrêtienne devoit s'aſſeurer que ce nouveau procedé ne préjudicieroit en aucune maniere aux Traitez de Confederation qu'ils avoient faits, puis que, quoy qu'il put arriver dans cette négociation, il étoit réſolu de ne rien conclurre avec les Venitiens, que la France n'en fut demeurée d'accord avec le ſaint Siege, ſur tous les articles qui donnoient lieu à la conteſtation, & ſur tout, ſur ce qui regardoit l'affaire de Ferrare. Le Roi Très-Chrêtien, qui avoit aſſemblé tous les Prelats de ſon Royaume dans la ville de Tours, fut d'autant plus ſurpris du changement de l'Empereur, qu'il preſſentit d'abord qu'elle en avoit été l'origine, & jugea que la négociation de Mantoüe n'étoit qu'un amuſement inventé par le Pape, ou par le Roi Catholique, pour déconcerter l'union de l'Empire avec la France. Il prévit que comme les grands concours n'étoient jamais indifferens en fait de négociation, non plus que dans les executions militaires, & qu'ils apportoient infailliblement des maux qu'on n'attendoit pas, quand ils manquoient à produire les biens qu'ils faiſoient eſperer ; auſſi le moindre inconvenient qui réſulteroit à ſon égard de l'aſſemblée de Mantoüe, ſeroit la perte du tems & la ſuſpenſion du Concile, qui ſeul étoit capable de moderer la fierté du Pape, & de faire ceſſer l'obſtination des Venitiens. Il appreſendoit de plus, que l'Empereur qui s'étoit montré ſi foible à la premiere ſuggeſtion, ne fut attaqué par la plus ſenſible de ſes inclinations, qui le portoit

toit continuellement vers la possession du Duché de Milan, & qui n'avoit été divertie que par les pertes qu'il avoit faites dans le Frioul, & qu'il ne tombât dans les pieges que le Pape lui tendoit depuis si long-tems, & ne s'accordât avec les Venitiens, à des conditions, qui toutes honteuses qu'elles seroient, ne laisseroient pas d'obliger la France à suivre son exemple, de peur de rester seule dans la partie. Enfin il se scandalisa de ce que le Roi Catholique avoit accepté la mediation de la paix, sans avoir pressenti si la France l'agréeroit, ou du moins sans l'en avoir adverti. Et comme la Morale ne connoît point de mal qui fasse tant de progrez en si peu de tems que la jalousie, le dernier procedé lui fit concevoir de l'ombrage de tous les autres que j'ai representez dans les Discours précedents, quoi que l'Espagne ne fut intervenüe qu'indirectement, il la soupçonna d'avoir procuré l'Alliance des Suisses, premierement avec le Pape, & depuis avec l'Empereur; d'avoir excité le Pape à demeurer dans Boulogne, lors qu'il étoit menacé de Monsieur de Chaumont, d'avoir rallumé l'indignation de sa Sainteté contre le Duc de Ferrare, & de s'être opposé, quoi que sous prétexte de bien seance, à la convocation du Concile. Les motifs de deffiance furent confirmez par les avis que venoient de toutes parts, que les côtes d'Espagne retentissoient, & ses ports étoient occupez par les bâtimens, ou préparatifs d'une superbe flotte, & quoi que le Roi Catholique se fut assez expliqué, sur le dessein qu'il avoit formé de porter la guerre en Afrique, les soins qu'il avoit pris de faire publier la même chose dans toutes les Cours de l'Europe, la rendoient moins croyable, par la maxime de l'art militaire, qui veut que les grandes expeditions soient, autant qu'il se pourra faire, cachées. On se souvenoit que son Predecesseur Pierre d'Arragon avoit pris la Sicile par un semblable artifice; & que la credulité de *saint Louis*

avoit

avoit été trop funeſte à ſon frere *Charles Duc* d'*Anjou* pour trouver des imitateurs, dans un Siécle plus corrompu ſans comparaiſon que n'étoit celui qui fut diffamé par les Vêpres Siciliennes.

Mais toutes ces circonſtances n'irriterent point le Roi Trés-Chrêtien, à l'égard du compliment que le Roi Catholique lui fit faire quelque tems aprés, par ſon Ambaſſadeur, parce que affectant une familiarité qui ne lui étoit point ordinaire, & qui étoit hors de ſaiſon, il le convioit fraternellement de conclure, à quelque prix que ce fût, la paix avec le Pape. Quand même il s'agiroit de ſe relâcher, diſoit il, en ce qui regardoit les interêts de la France, ou ceux de Ferrare, pour marcher ſur les traces de ſes Prédeceſſeurs, qui bien loin de perſecuter le Saint Siege, avoient contribué les premiers à ſa grandeur temporelle. Il ajoûtoit que la guerre que l'Eſpagne alloit commencer contre les Infidéles d'Afrique recevroit de notables traverſes, par la continuation de celle qui ſe feroit à même tems dans l'Italie, & que les Chrétiens diviſez ne ſeroient pas à beaucoup prés ſi conſiderables que s'ils étoient unis; outre que les maximes d'Etât & de conſcience qui l'obligeroient de demeurer armé ſur la Frontiére de Naples, l'empêcheroient de faire une irruption auſſi vigoureuſe ſur les Etâts de Barbarie, que ſeroit celle ou toutes les forces agiroient de concert; & le concours des ſoldats que la pieté appelleroit ſous ſes enſeignes, ne ſeroit pas ſi grand, que ſi l'Europe étoit de toutes parts tranquille. J'avoüe que ce diſcours étoit capable d'embarraſſer un eſprit moins accoûtumé que n'étoit celui du Roi Trés-Chrêtien aux ſoupleſſes d'Eſpagne; mais il eſt certain qu'il fût alors interpreté dans le même ſens qu'il avoit été conçû, & que le Conſeil de France leut diſtinctement au travers des termes de ſoye dont il étoit compoſé, les menaces & les ſecrettes proteſtations que le Roi Catholique y faiſoit de ſe déclarer pour le Pape, au

cas

cas que la guerre de Ferrare continuât. De plus comme la politique est sujette à cet inconvenient de pancher toûjours du côté de l'excés, quand il s'agit d'assigner la mesure ou le terme des grandes affaires, le Roi Trés-Chrêtien passa de cette pensée dans une autre, qui renouvella ses inquiétudes en lui faisant observer que l'Espagne, dont la conduite étoit auparavant si cachée, n'auroit jamais fait une si nette déclaration sans être asseurée des forces de l'Empire; parce qu'autrement il auroit été vrai de dire qu'elle s'engageroit volontairement dans une guerre, qui ne lui proposoit aucun avantage qui flattât ses esperances, & qui nonobstant mettoit en compromis le Royaume de Naples. Cependant comme les interêts de la France ne lui permettoient pas de donner le moindre pretexte de mécontentement à l'Empereur, elle envoya *l'Evêque de Paris*, personnage de grande réputation pour la sublimité de sa doctrine, & pour l'integrité de ses mœurs en qualité de Plénipotentiaire à Mantoüe, avec plein pouvoir de traitter la paix. Mais *l'Evêque de Garges* Plenipotentiaire de l'Empereur ne fût pas plûtôt arrivé, que *Dom Pedro d'Urse* & *Hierôme de Vibe* auſquels l'Espagne avoit confié cette artificieuse negociation, lui voulurent persuader de faire un voyage à Rome, pour conferer avec sa Sainteté pendant qu'on ajusteroit les articles préliminaires du Traitté. Cét Evêque surpris d'entendre une si extravagante proposition, répondit d'un ton Allemand, qu'il ne refuseroit point de faire le voyage de Rome, quand ce ne seroit que pour avoir l'honneur de baiser les pieds à sa Sainteté; mais qu'il ne s'agissoit pas de cela, & qu'il falloit avant toutes choses executer les ordres qu'il avoit reçeûs de son maître pour Mantoüe; que les articles préliminaires ne demandoient pas beaucoup de tems pour être résolus, puis qu'ils dévoient être presque semblables à ceux de Cambray; que la commodité seroit bien plus grande & la bienséance mieux gar-

dée, ſi l'on réduiſoit les choſes en état d'être ſignées avant que d'aller à Rome; que ſi l'on differoit l'aſſemblée en un tems ou perſonne de ceux qui la devoient compoſer ne manquoit, & qu'il ne pouvoit en aucune maniére abandonner tout ſeul l'Evêque de Paris, qui n'étoit venu qu'à la priere de l'Empereur, ſans lui donner ſujet de concevoir des ſoupçons indignes de la Majeſté de l'Empire, & de la fidélité de ſon maître. Que ſon inſtruction portoit en termes formels de ne rien conclurre ſans la participation de la France; & que la ſincerité dont les Allemans faiſoient une ſi haute profeſſion vouloit qu'il executât cet ordre dans toute ſon étendüe, & par conſequent qu'il n'entreprit le voyage de Rome, ſi ce n'étoit en la compagnie de ce Prelat, mais qu'il ne croyoit pas, qu'il y eût de néceſſité civile qui pût contraindre les Plenipotentiaires d'Allemagne & de France d'aller trouver leurs ennemis dans leur propre maiſon, avant que d'avoir en effet, ou pour le moins été ſur le point de terminer la guerre.

Les Miniſtres d'Eſpagne, auſquels cette réponce faiſoit apprehender, que les intentions du Roi Catholique n'euſſent été découvertes, repliquerent qu'ils n'avoient propoſé l'expedient, dont il s'agiſſoit, que parce qu'ils l'avoient trouvé non ſeulement propre, mais encore preſque néceſſaire à la concluſion de la paix, en ce que la principale difficulté qui la retardoit conſiſtoit dans l'affaire de Ferrare; & que cette affaire ne pouvant être ni plûtôt, ni plus ſeurement accommodée que dans une Conference particuliere avec le Pape, il étoit évident qu'un voyage de Rome étoit la meilleure diſpoſition qu'on pût apporter à une négociation. Que les interêts des Venitiens ne devoient être conſiderez que comme des acceſſoires à l'égard de ceux de ſa Sainteté, & que par conſequent ils ſeroient obligez de ſuivre le mouvement de Rome, & d'accepter les conditions qui leurs

leurs seroient offertes de la part de l'Empire, dés que le Saint Siege cesseroit de les proteger : qu'il étoit d'ailleurs plus convenable que le Vassal fit les premieres démarches pour demander pardon à son Seigneur irrité. Enfin ils insisterent avec tant de chaleur sur la dignité du Saint Siege, & sur le scrupule que les Princes Chrêtiens devoient apporter, lors qu'il étoit question de toucher à sa réputation, que l'Evêque se laissât persuader & partit de Mantoüe, aprés avoir prié le Plenipotentiaire de France de l'attendre à Parme. Le Pape n'en fût pas plûtôt adverti qu'il résolut de le gagner, par toutes les voyes imaginables ; & pour le faire plus commodément il voulût aller au devant de lui jusques à Boulogne. Cette cérémonie, qui n'avoit point d'exemple, fut accompagnée de la même reception que les Pontifes avoient accoûtumez de faire aux Rois ; mais comme les hommes, dans le sentiment d'Aristote, qui n'ont aucune proportion avec ceux qu'ils reçoivent, d'un côté ne les obligent pas, & de l'autre augmentent leur fierté, parce que les esprits bas ayant contracté l'habitude de prendre la mesure de leur propre mérite sur l'estime exterieure que les autres en font, & la présomption leur ayant apris à s'élever d'autant plus que l'experience leur fait connoître que cette estime ne leur est pas à beaucoup prés si favorable qu'ils prétendent : ils regardent les déferences extraordinaires qu'on leur rend, par la même disposition que le mépris qu'on avoit fait à leurs personnes, en se mettant au dessus des honneurs qu'on leur rend avec le même excez dont ils avoient usé, lors qu'on ne faisoit aucun état de leurs personnes. De même le Plenipotentiaire de l'Empereur se voyant accueilly, de la maniere que j'ay representée, devint insupportable à ceux même qui l'honnoroient, en ce qu'il se formalisa que l'Ambassadeur de Venise eût la hardiesse de se présenter devant lui. Il ne fit point d'autre compliment au Consistoire,

ſtoire, ſi non que ſon Maître l'avoit envoye dans l'Italie, parcequ'il s'eſtoit enfin réſolu de reçevoir pluſtôt ce qu'il luy appartenoit par un Traitté de paix, que de le prendre par la voye des armes. Il voulut traitter d'égal avec le Pape, & refuſa de de Negocier avec trois Cardinaux qu'on lui avoit envoyez; comme ſi ſon caractere eut eſté ravallé, s'il le mettoit en comptomis avec d'autres qu'avec ſa Sainteté même. Cependant le deſir qu'avoit le Pape de détacher l'Empereur du party de France luy fit digerer tous ces opprobres, & le fit entrer en perſonne dans une Conference, où il eut beſoin de toute ſa diſſimulation, pour s'empécher de la rompre à chaque article nouveau, que le Plenipotentiaire mettoit ſur le tapis. En effet celui-cy ne lui propoſa rien d'abord qu'une entiere ceſſion que les Venitiens euſſent à faire préſentement de tout ce que ſon maître prétendoit ſur eux, & ne conſentit qu'aprés de longues conteſtations, & qu'en conſideration, diſoit il, de ſa Sainteté que les Villes de Padoüe & de Treviſe leur demeuraſſent. Encore ajoûta-t-il ces deux conditions, qu'ils en demanderoient l'Inveſtiture à l'Empereur, comme de deux fiefs relevants de l'Empire, qu'ils payeroient tous les ans cinquante mille écus à Titre de redevance, outre la ſomme de deux cents mille qu'ils fourniroient lors de la ſignature du Traité pour les frais de la guerre. Il faut avoüer que le Pape employa tous ſes artifices pour l'obliger à ſe relacher; mais n'en pouvant rien obtenir, il eut encore le déplaiſir d'entendre que le Senat de Veniſe n'étoit pas moins inflexible, de maniere que l'on fut contraint de part & d'autre de chercher un temperament, qui fut ainſi propoſé par les Miniſtres d'Eſpagne, qui faiſoient l'office de Médiateurs, qu'il ne ſe parleroit que d'argent & non plus d'inveſtiture. L'Evêque de Garges, qui ne ſe mettoit point autrement en peine de l'avenir, pourveu qu'il eut preſentement ſon

compte,

compte, témoigna qu'il ne tenoit plus à son maître que l'accommodement ne se fit, & commença de mettre sur le tapis l'affaire de Ferrare; qu'il avoit ordre, disoit-il, de conclurre, avant que de signer le Traité. Mais le Pape au lieu de répondre directement, léva le masque, & changeant de discours tâcha de lui persuader qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour l'Empire, que de signer un Traité particulier avec les Venitiens, parcequ'il donneroit occasion à l'Empeur de se vanger avec ses forces & l'argent d'autruy, de tant d'injures qu'il avoit reçeu de la France. Mais l'Evêque, ne pouvant souffrir la tentation d'une si lâche perfidie, rompit incontinent la conversation, & partit dés le lendemain de Bologne, pour s'en retourner par le Milanois.

DISCOURS VI.

Qu'il y a des conjonctures dans la Politique, où l'on court risque de tout pendre, pour avoir négligé de tout conquêter : Que celles des François étoit de ce nombre, aprés qu'ils eurent pris Boulogne, dégagé Ferrare, & dissipé les Armées du Pape & des Venitiens : Que le refus qu'ils firent de passer outre donna le tems au Roy Catholique de former une Ligue pour les chasser d'Italie, & que les Ecrivains d'Espagne ont tort d'accuser le Conseil de Madrid d'avoir mal concerté les articles de cette union.

LA Rupture de la negociation de Montoüe fut suivie de l'irruption de l'Armée Françoise dans l'Etât Ecclesiastique, & quelque tems aprés de la perte de Boulogne, qui ravit au Pape la réputation qu'il avoit acquise ; lors qu'il en avoit chassé les Bentivoles, & le contraignit d'avoir recours à ses artifices ordinaires, & de les reprendre pour parler de paix. Mais le départ de l'Evêque de Garges avoit été suivy de la protestation de l'Empereur contre le Pape, & de l'Indiction du Concile à Pize, pour le premier jour de Septembre de l'Année 1511. Les François sous la conduite du Maréchal Trivulce poursuivirent leur pointe contre leurs ennemis, quoi qu'ils fussent avertis que l'armée des Venitiens s'étoit jointe à celle du Pape, camperent à leurs trousses, prirent l'avantage des lieux, & les incommoderent dans leur logemens, de maniere qu'ils les deffirent sans combattre. Jamais victoire ne fut plus universelle ni moins cherement achettée, & je ne sçay si l'Antiquité peut fournir un succez qui lui soit comparable. Elle fut remportée à la veüe de Boulogne, &

& la cavallerie Venetiene & Papale lâcha le pied, dés qu'elle aperçût l'avantgarde Françoise; & l'Infanterie, le bagage, les drappeaux & seize pieces de Canon resterent à la discretion des Vainqueurs: & pour comble de gloire les vaincus furent réduits au desespoir, & des deux Chefs qui les commandoient l'un poignarda l'autre à la veuë du Pape. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable, puis que tous les obstacles qui s'opposoient à la grandeur Françoise, & toutes les forces qu'il y avoit alors en Italie, avoient été ou rüinées ou pleinement dissipées. Le Pape ne pensoit plus qu'à la deffence de Rome, où il s'attendoit tous les jours d'être assiegé, & les Villes de la Romagne qui avoient envoye leurs Clefs à Trivulce laissoient le passage libre au François pour le récouvrement de Naples. Le Royaume étoit sans deffence, depuis que les Espagnols en avoient tiré leurs Troupes pour les envoyer en Afrique, & les factions d'Arragon & d'Anjou que j'ay representées cy-dessus, égallement maltraittées, invitoient les vainqueurs à profiter de l'occasion, qui étoit sans comparaison plus belle, que celle qui s'étoit offerte à Charles VIII. La cause n'en pouvoit être plus legitime, je dis même à raisonner dans toutes les rigueurs de la plus scrupuleuse Politique; puisque entre les contraventions indirectes que je viens de marquer, le Roy Catholique avoit directement & formellement rompu le Traité de paix entre la France & l'Espagne, en violant le principal & le plus important de ses articles, parceque sans avoir égard à la clause, qui ne lui cedoit la possession de la moitié du Royaume de Naples que conjointément avec la Reine Germaine sa Femme; il n'étoit pas plustôt arrivé dans la ville Capitale de ce Royaume là, qu'il avoit obligé les peuples à lui prester serment de fidelité en son nom seulement, quoi que cette Princesse fut presente; & depuis avoit reçu l'Investiture du Pape,

en la méme forme, nonobſtant qu'il ſe fut obligé à ne l'accepter que ſous les conditions ſtipulées par le Traité de paix. Ainſi le Roi Trés-Chrétien, étant devenu libre en un tems, où ſes armes n'étoient pas moins provoquées par la commodité de recouvrer une Couronne, que par la mauvaiſe foi des Eſpagnols; il y avoit apparence ou qu'il emploiroit le bras ſéculier pour commencer, comme il diſoit, la réformation de l'Egliſe, par celle de ſon Chef, qu'il feroit valoir le reglement du Concile de Conſtance, qui obligeoit les Papes à la convocation d'un Concile de dix ans en dix ans; ou que ſa Majeſté ſuivroit la fortune qui l'appelloit à la priſe de poſſeſſion d'un Royaume qui lui appartenoit legitimement, & qui d'ailleurs ne lui eſtoit conteſtée de perſonne.

Cependant le Roi Trés-Chrêtien ne fit ni l'un ni l'autre, & par une moderation, que j'avoüe ingenüement ne pouvoir être excuſée, refuſa d'être le reſtaurateur de l'Egliſe, & le Monarque des deux tiers de l'Italie. Il empêcha qu'on fit dans ſon Royaume aucune rejoüiſſance pour une Victoire ſi ſignalée, il ſe mit en peine d'excuſer le ſuccez de ſes armes, comme ſi l'action de Trivulce eut été criminelle; il déclara de ſa propre bouche aux Ambaſſadeurs des Princes Chrêtiens prés de ſa Majeſté, qu'il étoit prêt de s'humilier & demander pardon au Pape, par la réverence qu'il portoit au ſaint Siege, quoi qu'il n'eut rien entrepris ſans y étre contraint. Et pour joindre les effets aux apparences, il envoya ſes ordres à Trivulce de laiſſer Boulogne ſous la Domination des Bentivoles, d'abandonner tout ce qu'il avoit pris ſur le territoire de l'Egliſe, de ramener l'armée dans le Milanois, & de licentier les Troupes, qui ne ſeroient pas abſolument neceſſaires à la deffence de ce Duché. Ce renversement de conduite donna le tems de reſpirer aux averſaires de la France. Et comme le Roy Catholique

lique étoit celui qui y avoit le plus d'interêt il en sceut aussi tirer un plus grand avantage que les autres. Il pourveut à la conservation de Naples, avec une diligence qui quelque extreme qu'elle fut, n'auroit point été suffisante, sans la négligence des François. Il fit prendre la route de l'Italie à son armée navale, qu'il avoit déja fait mettre à la voile pour aller en Afrique; il couvrit le Royaume de Naples de Soldats; il fit avancer le généreux Navarre sur la frontiere de l'Eglise avec trois mille Espagnols choisis; il renouvella ses intelligences avec le Pape; il lui promit d'employer à son service le bien & le sang de tous ses sujets; & dissipa si pleinement la terreur, où la déroute de son Armée l'avoit reduit, que ce Pontife au lieu d'envoyer demander la paix, comme on se promettoit à la Cour de France, fit les mêmes propositions au Roi, que s'il eut esté vainqueur. Il excommunia tous les Prelats assemblez à Pize; il dégrada les Cardinaux qui s'y rencontrerent, & convoqua le Concile à Saint Jean de Latran pour le mois de Septembre prochain. Mais l'Espagne consideroit trop exactement les facultez de ses ennemis, pour endemeurer aux termes que je viens de marquer, & le Cardinal Ximenes, son principal Ministre, faisoit trop souvent la comparaison des corps Politiques avec les naturels, pour n'avoir point observé, que comme ceux cy ne sont jamais si foibles, que dans l'instant qui suit immediatement aprés leur mouvement extraordinaire, quand l'effort qu'ils ont fait a manqué le sujet dans lequel il peut estre receu; aussi la France ne pouvoit souffrir de plus dangereuses secousses, que dans le tems qu'elle demeuroit comme suspenduë, aprés le branle qu'elle avoit donné à ses armes, & qu'elle paroissoit étonnée d'avoir porté un plus rude coup qu'elle ne pensoit. Le Roi Catholique ne s'étoit pas vû plustôt établi en Italie, qu'il avoit fait dessein d'en chasser les Fran-

çois, & quoi que la bonne intelligence qu'il ſembloit avoir conſervée avec eux depuis quelques années, eut fait croire qu'il avoit pris d'autres meſures; il étoit pourtant veritable qu'il n'avoit point changé de ſentimens & qu'aprés avoir apporté toutes les diſpoſitions que l'Eſpagne pouvoit alors contribüer à l'entrepriſe, il avoit tranſporté la guerre en Afrique, pour occuper ſes Troupes, en attendant que la Fortune ou les autres puiſſances de l'Europe, intereſſées à l'abaiſſement des François, accompliſſent le reſte. Il avoit préveu que le Saint Siege devoit neceſſairement ſervir de premier mobile à cette expulſion, & avoit eu ſoin de le faire remplir par une perſonne dont l'humeur ambitieuſe & remuante faiſoit eſperer qu'elle ſe porteroit d'elle même à cette expedition. Il n'avoit point oublié d'office ni de civilité, qu'il jugeat capable de gagner le Pape, aprés avoir procuré ſon élection; & s'il les avoit quelquefois allenties, ou interrompuës, ce n'étoit que pour obtenir l'Inveſtiture de Naples en la forme que j'ai repreſentée. Il avoit conſideré le different de Ferrare, dés ſon origine, comme une occaſion de rupture infaillible entre le Saint Siege & la France, & il l'avoit fomentée, par une médiation d'autant plus dangereuſe qu'il ſembloit eſtre accouru, pour l'éteindre. Il avoit retardé l'accommodement particulier des Venitiens, parcequ'il devoit être le prélude de celui cy, & pour confirmer le Pape dans ſon obſtination, par la confiance qu'il avoit d'être ſecouru, quoi qu'il en arrivât, il avoit trouvé l'expedient de pouvoir demeurer armé, ſans inſpirer de jalouſie, en feignant de porter ſes armes dans une autre partie du monde, qui n'étoit pourtant pas ſi éloignée de ſes autres états, qu'elle ne lui ſervit de Magaſin en cas de beſoin. Il avoit fait courre le bruit qu'il paſſeroit la Mer en perſonne pour combattre les Maures, & la nouvelle qu'il avoit reçeüe dans cet entretems de la victoire de Bou-

Boulogne, avoit bien mis à la verité quelque desordre dans son idée ; mais outre que ce desordre n'avoit pas duré plus long-tems que les agitations de la peur qui les causoient ; il avoit été suivy d'un effet si contraire, par le mauvais usage que les François avoient fait de leur prosperité, que le mépris succedant immédiatement à la crainte, & son Imagination lui representant cette faute d'une maniére d'autant plus diffamante qu'il étoit moins capable d'en commettre une semblable ; il avoit jugé ceux-là indignes de posseder un seul pied de Terre dans l'Italie, qui ne l'avoient pas voulu subjuger toute entiere ; & par un concours de passions bizarres, mais pourtant efficaces, il avoit desapprouvé dans autrui des sentimens conformes aux siens, par une maxime qu'il pensoit néanmoins leur devoir estre commune avec lui, je veux dire par la premiere voye de l'ambition, qui consiste à ne se jamais prescrire de limites. Enfin il avoit crû que comme les grands changemens n'estoient jamais oisifs en Politique, celui-cy pourroit rendre le Pape irréconciliable avec les François, & sur cette présupposition il avoit excité sa Sainteté, nonobstant sa deffaite à déclarer à l'Ambassadeur du Roi Trés-Chrêtien qu'il vouloit comprendre les Venitiens dans son Traité, & qu'il n'entendoit point de reconcilier le Duc de Ferrare avec l'Eglise, qu'il ne se soûmit à toutes les réparations qu'il lui avoit imposées, & de plus qu'il ne lui payât tous les frais de la guerre, jusques au jour de l'accomodement. Une ouverture si peu convenable à la mauvaise Fortune de celui qui la faisoit ; avoit été rebuttée à Ferrare, & traitée de raillerie à la Cour de France, & le Pape, qui malgré la plus universelle inclination de la nature humaine, se laissoit d'autant plus flatter à l'espe rance, qu'il se roidissoit contre l'adversité, s'étoit porté lui même dans l'extrémité où l'Espagne avoit resolu de le jetter ; je veux dire, qu'il étoit passé

dans une entiere averſion de la paix, dés le moment qu'il avoit aperçu Navarre en état de recueillir le débris de ſes Troupes.

Il ne reſtoit donc plus, pour former une conjoncture fatale aux François, qu'à détacher l'Empereur de leur Alliance, & la choſe n'eſtoit pas alors ſi difficile que les Ambaſſadeurs du Roi Catholique l'avoient éprouvé dans la derniere tentative; parceque d'un coſté la diette d'Inſpruch ne lui avoit pas fourny toutes les ſubventions, ni les forces dont il avoit beſoin, pour remettre le Siege devant Padoüe, & cependant il ne pouvoit faire aucun progrez conſiderable contre les Venitiens ſans la priſe de cette place. D'autre côté tant de vaines promeſſes dont il avoit joüé le Roi Trés-Chrêtien l'avoient rendu ſi mépriſable dans le Cabinet & même parmi les gens de guerre, qu'on ſe laſſoit de continüer à lui fournir l'argent, qu'il avoit tant de fois conſumé ſans effet, & Trivulce avoit refuſé de lui conduire les Troupes ſtipulées par le dernier Traité, ſur ce qu'il appreheudoit, diſoit-il, de perdre avec les Allemans la réputation qu'il avoit acquiſe avec les François. Il eſt vrai que ces deux motifs n'étoient pas ſuffiſans, pour introduire la diviſion entre ces deux Princes, s'ils n'euſſent été favoriſez par l'inconſtance de l'Empereur & par les ſollicitations continuelles de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui commançoit à lui perſuader, qu'il ne devoit plus avoir d'interêts qui fuſſent ſéparez de ceux de ſon maître, depuis que le Roi Catholique avoit perdu l'Eſperance d'avoir des enfans de ſon ſecond mariage. Mais cette derniere raiſon ayant fait impreſſion ſur ſon eſprit, en un temps où le mauvais ſuccez, & la troiſiéme expedition qu'il avoit entrepriſe en perſonne contre les Venitiens, l'avoit obligé de ſe retirer à Trente, avec un chagrin qui n'étoit pas imaginable; & les François ayant mal pris leur tems pour le ménacer de rompre leurs ſubventions, s'il

s'il ne vouloit agir avec plus de chaleur, il donna le premier signe de son mécontentement, en differant le voyage des Evêques Allemans au Concile de Pise, & par l'instance qu'il fit au Roi Trés-Chrêtien qu'il fut transferé à Mantoüe, à Veronne, ou à Trente. Il tâcha pourtant à couvrir cette derniere proposition d'un prétexte, qui consistoit dans le desir qu'il témoignoit d'y venir lui même, & d'autoriser par sa presence toutes ses décisions, pourveu qu'il se tint en un lieu, qui non seulement ne luy fut point suspect, mais encore bien séant à la Majesté de l'Empire, qui résidoit en sa personne.

Le Roi Trés-Chrêtien surpris de cette innovation lui envoya *Gallois de Saint Severin*, pour lui représenter qu'il étoit important de faire l'ouverture du Concile dans la Ville de Pise, où il avoit été premiérement convoqué, avant que de le transferer ailleurs, pour plusieurs raisons qu'il alleguoit, & pour l'asseurer que la France consentiroit à la translation non seulement dans une de ces trois villes qu'il avoit designez, mais encore par tout où il lui plairoit, pourveu qu'il y eût quelques séances à Pise. L'Empereur soit qu'il jugeat raisonnable ce qu'on lui demandoit, soit qu'il attendit un prétexte qui fut plus specieux, pour rompre avec les François, promit de faire partir les Evêques Allemans, pour assister à l'ouverture du Concile, & réduisit l'Espagne à changer de conduitte, & à tenter la desunion, non plus du côté de l'Allemagne, mais de celui de la France. Elle prit la médiation qu'elle avoit discontinüée, & fit proposer au Roi Trés-Chrêtien qu'elle se promettoit de conclurre la paix, au cas que sa Majesté restituat Boulogne au Saint Siege, & commandat aux Prelats de son Royaume d'abandonner le Concile de Pise, & d'intervenir dans celuy de Latran. Le Roi Trés Chrêtien répondit que Boulogne n'étoit plus en son pouvoir, non plus que la dissolution du Concile, & qu'il n'empêchoit

pas que les Prélats, de ſon Royaume n'allaſſent par tout, où ils ſeroient légitimement appellez, pourveu que l'Empereur eût terminé l'aſſemblée de Piſe, en vertu de l'autorité par laquelle il l'avoit convoquée. Cette deffaite ayant déconcerté le projet des Eſpagnols, ils en ſubſtituerent un autre, qui conſiſtoit à former une Ligue entre le Pape & le Roi Catholique & la République de Veniſe, contre ceux qui ne voudroient point accepter la paix. Et parce qu'il n'eſt pas difficile de repréſenter d'abord quel étoit le motif qui les obligeoit à pourſuivre une choſe, apparemment ſi contraire à leur pratique ordinaire, il eſt à propos de remarquer que la diſpoſition des affaires, que je viens de repréſenter, ne leur permettant plus de demeurer neutres, il étoit queſtion de ſe déclarer. Mais il le falloit faire d'une maniére, qui les rendit maîtres de la Societé qu'ils alloient contracter, & qui leur acquit par la force, ce qu'ils n'avoient pû obtenir par la negociation. Il falloit renouveller une plus étroitte confédération avec le Pape, & les Venitiens en un tems que leur foibleſſe & l'adverſité les aſſujettiroient à recevoir les ordres du Conſeil de Madrid, & leur faire conſentir à remettre leurs interêts à la déciſion du Roi Catholique, en quelque maniére que ce pût être, puiſqu'ils avoient refuſé de le faire directement. Il falloit engager l'Italie contre la France, & même contre l'Allemagne, puiſque ces deux puiſſances perſeveroient dans le deſſein de l'attaquer à forces unies, & pour y parvenir il falloit employer les deux plus efficaces mouvemens de la ſocieté civile, qui ſont l'eſperance & la crainte. Il falloit montrer aux Venitiens un expedient capable de leur faire recouvrer une partie de leurs pertes, & flatter le Pape de la penſée de voir le Duc de Ferrare humilié à ſes pieds. Il falloit encore ménacer de ſe joindre avec la France & l'Empire, en cas qu'on n'acceptât pas la Confédération,

ration, & pour augmenter les soupçons, il étoit à propos de faire avancer la Flotte nouvellement arrivée d'Espagne, vers le Golfe de Venise. Que si tous ces articles étoient inutiles, il falloit témoigner en dernier lieu, que le Conseil de Madrid avoit repris le projet de faire la guerre aux infidéles.

C'est ce qui fut executé ponctuellement par les Ministres du Roi d'Espagne, & qui leur reüssit, de maniére que le Pape & les Venitiens consentirent à former une Ligue avec leur maître & le Roi d'Angleterre, qui pour les raisons que je rapporteray plus commodément cy-aprés y voulut être compris. Mais comme elle avoit été résoluë sur le plan que les Espagnols en avoient tracé; les articles, furent exprimez dans les propres termes qu'ils fournirent; & parce que les curieux y peuvent observer un caractere particulier de Politique, il est necessaire d'en inserer icy les principaux Chefs, dans le même style qu'ils furent présentez au Consistoire des Cardinaux à Rome, le 5 Octobre 1511. Ils portoient que l'intention des Princes & Commnnautez associées n'étoient autres, que de conserver l'union des fidéles avec leur Chef, & de s'opposer au Schisme dont l'Eglise Catholique étoit menacée par le Conciliabule de Pise, & que pour y parvenir il falloit rétablir le Saint Siege dans toutes les Seigneuries qui lui avoient directement ou indirectement appartenües. Que si par malheur il y avoit quelque puissance dans l'Europe, ou ailleurs; qui fut assez injuste pour traverser un si legitime dessein, elle seroit attaquée en même tems & de tous côtez par les Confederez, jusques à ce qu'elle fut non seulement chassée des lieux, d'où elle pouvoit à l'avenir faire de la peine au Pape; mais encore de ceux d'où elle pouvoit leur donner de l'ombrage, & que pour avoir sur pied des forces capables de reprimer & même de prévenir ces attentâts, les Confederez

féderez leveroient présentement une puissante armée chacun à proportion de ses facultez: Sçavoir le Pape quatre cents hommes d'armes, cinq cents Chevaux legers, & six mille Fantassins: la République de Venise huit cents Lances, & huit mille Pietons: le Roi Catholique douze cents hommes d'armes, mille Chevaux, & dix mille hommes de pied; & le Roi d'Angleterre un nombre égal à celui des Venitiens; que le rendez vous des armées seroit assigné par le Pape; & qu'elles y seroient toutes arrivées, deux mois aprés que le traitté auroit été publié; que le Pape & les Venitiens fourniroient, à deniers communs, aux deux autres Confédetez la somme de quarante mille Ducats par mois, durant tout le cours de la guerre, pour suppléer au plus grand nombre de gens qu'ils étoient obligez d'entretenir; que pour rendre la Ligue aussi formidable, sur la mer, que sur la terre, les Confédetez armeroient des vaisseaux à proportion des forces terrestres, qu'ils devoient entretenir; que *Raymond de Cardone* Vice Roy de Naples commanderoit les Troupes de la Ligue sur terre, & que les maritimes obeïroient à celui que sa Saintetè ordonneroit. Voilà les termes de l'union qui ne pouvoient être plus simples en apparence, mais en voicy le sens.

J'ay montré cy-dessus que l'Espagne avoit résolu de contribüer en toutes manieres à chasser les François d'Italie, & que néantmoins elle vouloit tenter les voyes de tourner cette expulsion à son avantage, avant que de s'appliquer à celle qui lui pouvoit être ruïneuse, & dont le contrecoup auroit rejally sur le Royaume de Naples. La premiere & la plus commode qui s'étoit offerte, étoit celle de former une Ligue: mais on avoit observé que toutes celles qui s'étoient faites en Italie, depuis plusieurs Siecles, n'avoient point reüssi, & la derniere de Cambray suffisoit pour renouveller la memoire des autres. Il s'agis-

s'agissoit donc ou de rejetter cet expedient comme tout à fait inutile, ou de le purger des inconveniens, qui, quoi qu'ils fussent tous arrivez par hazard, n'avoient pas pourtant laissé d'empêcher son operation avec autant de malignité, que s'ils eussent entré dans le fond de sa composition. Les inconveniens se réduisoient en trois principaux. Le premier regardoit l'élection de Chefs; le second la subordination des membres; & le troisiéme limitoit la fin.

Pour le premier il étoit constant que la Ligue de Cambray n'avoit point eû d'effet convenable à la dignité des Couronnes qui la soûtenoient, pour avoir manqué de Chef veritable; car cet article pour lequel il étoit exposé que le Roi de France attaqueroit la République par le Duché de Milan, ne donnoit à ce Royaume autorité directe sur les Troupes de ses Confederez. D'où vint qu'il lui fut impossible de les faire agir avant la Bataille de la Giaraddadde, ni de regler les deffauts qu'elles firent aprés.

Pour le second le loisir que les Venitiens avoient eû de respirer, & de rétablir leur armée, étoit procedé de ce que l'armée Imperiale avoit toûjours inutilement prétendu la déference dans les expeditions, quoi que bien souvent elle n'eût point été assez nombreuse pour se faire respecter, & que les troupes du Pape quelques foibles qu'elles fussent en comparaison des autres, avoient toûjours voulu marcher en corps séparé, & constamment refusé d'obeïr aux ordres, qui ne venoient point immédiatement de sa Sainteté.

Pour le troisiéme, le siege de Padoüe & les autres disgraces que les Allemans avoient soûfertes, devoient être imputées aux fins differentes & mêmes par fois opposées, qu'avoient eû les confederez, en ce que le Pape soûhaittoit que la guerre se fit sur la Frontiére de la Romagne; l'Empereur dans le Frioul;

Frioul ; le Roi d'Eſpagne ſur la mer Adriatique ; & le Roi de France inſiſtant avec plus de raiſon que les autres, qu'elle fut continuée au même lieu, où il avoit défait toutes les forces de la République ; une ſi bizarre conteſtation avoit empêché qu'aucun lieu ne fut deſigné en particulier pour être l'objet de l'attaque generale, & les efforts des Princes liguez avoient été ſi mal concertez, que les Venitiens avoient eû le tems de ſe preparer à les ſoûtenir.

Il falloit donc, pour réparer ces manquemens, élire un Chef, qui diſpoſat entierement des Troupes de la Ligue ; & comme il étoit important au Roy Catholique que ce fut un de ſes ſujets, il ne pouvoit auſſi procurer cette dignité qu'à la même perſonne, à laquelle il avoit confié l'adminiſtration du Royaume de Naples ; car outre que les Confederez auroient en elle une grande confiance, ils agiroient plus fortement ſous ſa direction, lors qu'ils auroient lieu d'eſperer qu'elle employeroit pour le bien commun le fond & les Treſors du Royaume de Naples. Il falloit établir une dépendance non ſeulement dans les coups d'eſſay, mais encore dans les progrez de l'union, & parce que la diſtance des membres empêchoit qu'elle fut aſſez grande, il falloit prendre cette ſubordination ſur d'autres meſures, que celles de Cambrai. Il falloit permettre au Roi d'Angleterre d'agir en la maniére qu'il lui plairoit, pourveu qu'il tournât ſes armes contre la France, & ne le conſiderer, à l'égard de la fin principale, qui regardoit l'expulſion des François en Italie, qu'entant qu'il y pouvoit contribüer indirectement en faiſant diverſion. Mais il falloit réſerrer les autres membres, à proportion qu'on ſe rélâcheroit du côté d'Angleterre, & comme la meilleure & peut être l'unique chaine, qui pouvoit ſervir en matiere de Ligue, conſiſtoit dans l'interêt, il en falloit uſer pour attacher indiſpenſablement les Venitiens au Pape, & pour

pour engager ensuitte le Saint Siege dans la même correspondance avec le Roi Catholique. Le premier de ces chaînons ne devoit subsister, qu'autant que la République auroit besoin de l'autorité du Saint Siege pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu, & par consequent il falloit qu'elle en eût l'obligation à sa Sainteté, & c'est ce qu'on fit par un article secret, qui portoit que les conquêtes, qui se feroient en Lombardie, seroient adjugées à celui des Confederez, qui seroit nommé par le Pape. Et de peur que les Venitiens ne se formalisassent de cette procedure, on fit que sa Sainteté les asseura positivement & par écrit qu'on leur restitueroit leur Domaine à mesure qu'il seroit repris. Le deuxiéme Chainon étoit un peu plus délicat à forger, & voicy par où l'Espagne en vint à bout. Elle sçavoit que la passion dominante du Pape étoit de chasser le Duc de Ferrare de ses Etâts, & que comme il s'étoit expliqué lui-même à l'Ambassadeur du Roi Catholique, il employeroit tous les moyens du ciel & de la terre, pour envoyer ce Prince au de là des monts; d'où elle avoit conclu, que pour disposer absolument du Saint Siege durant tout le cours de la guerre, & pour le faire non seulement subsister dans la Ligue, mais encore y contenir les autres par son autorité, il ne falloit pas lui donner d'abord toute la satisfaction qu'il prétendoit, ni s'en éloigner aussi dés le commencement, de peur que le Pape, qui certainement étoit le plus capricieux de tous les esprits, ne se rebuttât. Le milieu donc qu'elle avoit à tenir consistoit à partager la dépoüille de Ferrare avec tant d'art, que l'armée des Confederez s'attachât d'abord à la moindre partie qu'il étoit facile d'emporter, pourveu que l'on forçât Boulogne qui la couvroit, & reservât l'autre partie jusques à ce que le Milanois auroit été conquis, sous prétexte de se rendre sans attendre d'être forcé, lors qu'elle auroit perdu l'esperance d'être secourüe du côté de France.

Mais

Mais comme le Conſeil de Madrid avoit travaillé principalement à rendre la fin, qu'il s'étoit deſtinée en particulier, commune à tous les autres membres, on peut dire que le ſuccez avoit ſecondé ſes prévoyances, & que la France ne pouvoit être choquée plus dangereuſement, qu'en cette conjoncture: J'ay déja remarqué qu'elle étoit desarmée, & que le ſens commun jugeoit que lors qu'elle ſeroit priſe au depourveu, elle accourroit plûtôt à la deffence de ſes parties nobles, qu'à la conſervation de ſes conquêtes, & dans cette penſée l'irruption du Roi d'Angleterre dans la Picardie étoit de telle conſequence, qu'elle devoit préceder les autres, au lieu de les ſuivre, & ne leur laiſſer que la moindre partie des forces Françoiſes à ſoûtenir. Enſuite on devoit inveſtir Boulogne, où les Bentivolès n'étoient pas ſi bien rétablis, que les plus riches bourgeois ne ſoûhaittaſſent de retourner ſous la domination du Pape, outre que quand les intelligences que ſa Sainteté ſe vantoit d'avoir avec les plus conſiderables Citoyens viendroit a manquer, il étoit indubitable que la Ville ſeroit priſe avant que le Roi Trés-Chrêtien eût fait paſſer les monts aux Troupes néceſſaires, pour faire lever le Siege. La conquête de cette place devoit ſervir de ſommation aux Villes du Milanois, & l'affection que les peuples de ce Duché conſervoient pour leur ancien maître, ne pouvoit être ſollicitée dans une plus favorable conjoncture que celle qui lui feroit eſperer le rétabliſſement des *Sforces*. Enfin les Gennois devoient mettre la derniere main à cette entrepriſe en s'afranchiſſant d'eux mêmes du joug des François, & renvoyer pour la troiſiéme fois cette nation au delà des monts, qui ſeule étoit capable de s'oppoſer au deſſein que le Roy Catholique ou ſes ſucceſſeurs formeroient deſormais ſur le reſte de l'Italie.

Mais de quelque étenduë que fuſſent les fins, que je viens de marquer, & de quelque difficulté qu'el-

qu'elles deuſſent être environnées quand on en viendroit à l'execution, il eſt certain qu'elles ne furent ni les ſeules, ni les principales, qui firent réſoudre le Conſeil de Madrid à la formation de la Ligue dont j'examine les circonſtances, & le choix des moyens qu'il employa pour y parvenir, juſtifia que ſa prévoyance avoit été plus profonde. Il s'agiſſoit d'obliger le Pape à franchir des limites, qui de tout tems avoient été inviolables à ſes Predeceſſeurs, en le faiſant entrer dans une Ligue, qui même en apparence n'avoit point de motif qui ne fut temporel; ce qui ne ſe pouvoit faire à moins que de lui perſuader par des Emiſſaires, qui ne fuſſent point ſuſpects, que ſa Sainteté ne pouvoit rien entreprendre de plus conforme à la réputation de prudence qu'elle avoit acquiſe, en remettant l'Egliſe dans la poſſeſſion de tant de Seigneuries qui avoient été uſurpées; qu'en faiſant reſſentir à toute l'Italie la participation du même bien qu'elle venoit de procurer à l'Etât Eccleſiaſtique, en la délivrant auſſi de la ſervitude étrangere, que ce projet étoit d'autant plus digne de ſa Sainteté, qu'il étoit plus ſublime; & qu'encore qu'il parût impoſſible à quiconque préſumeroit de l'executer tout d'un coup, il ne l'étoit pas en effet, au cas que l'on eût l'adreſſe de partager un ſi long ouvrage, & la perſeverance d'y travailler ſans interruption, que les forces de toute l'Italie en quelque maniére qu'on les conſiderât n'étoient capables de chaſſer ni les Eſpagnols du Royaume de Naples, ni les François du Duché de Milan; bien loin de ſuffire en même tems à ces deux entrepriſes, mais qu'elles pouvoient les executer l'un aprés l'autre; pourveu qu'elles uſaſſent du même expedient que Ceſar avoit inventé pour aſſujettir les Gaules, c'eſt à dire, en commettant ces deux nations étrangeres l'une contre l'autre, & en ſecondant les efforts de la plus foible, pour ruiner la plus puiſſante; que quelque égalité que la conquête de Naples ſemblât

avoir

avoir miſe entre les forces de France & d'Eſpagne, à les examiner en elles mêmes, il étoit pourtant vrai qu'elles n'étoient point égales à l'égard de l'Italie, & que la contiguité de la France faiſoit pancher manifeſtement la balance de ſon côté; qu'il ne falloit donc plus heſiter à ſe joindre avec l'Eſpagne, & qu'ainſi non ſeulement on épargneroit le ſang des Italiens, qu'on ſeroit obligé de rependre avec une Nation ſi prodigue du ſien qu'étoit la Françoiſe; mais encore on les aguerriroit, de maniére qu'ils pourroient enſuite, quand il leur plairoit, renvoyer les Eſpagnols à leur tour delà la mer, ſoit en les prenant par leur foible, où ils ſeroient immediatement aprés la deffaite des François, par les pertes qu'ils y auroient faites, ſoit en attendant que les Ducs de Milan rétablis fuſſent en état d'executer plus ſeurement la ſeule expedition qui reſteroit à faire pour le ſoulagement de l'Italie. Ce raiſonnement étoit ſi ſpecieux, & fut propoſé avec tant d'éloquence, que je ne m'étonne point qu'il ait été ſuivi; mais ce qu'il y a de plus merveilleux eſt qu'il y ait eû des Politiques Italiens ſi peu intelligens dans la matiére que je traitte, qu'ils ont tourné ce même raiſonnement contre les Eſpagnols, & l'ont employé pour montrer qu'ils n'avoient pas aſſez bien pris leurs meſures dans cette Ligue. Les Ecrivains d'Eſpagne au contraire, pour exaggerer la vertu de leur Roi, par la difficulté qu'il y avoit de reüſſir dans une ſi haute entrepriſe, ont fortifié cette objection, au lieu de la réſoudre en ſoûtenant, que le dernier degré où la généroſité du Roi Ferdinand pouvoit arriver conſiſtoit dans le mépris qu'il avoit fait de cet inconvenient, & dans la fermeté qu'il avoit témoignée, ne ſe rebutant pas, quoiqu'il eut preſque également à craindre pour ce qu'il poſſedoit en Italie, ſoit que les François fuſſent chaſſez de Milan, ou qu'ils ne le fuſſent pas. Mais ni les uns ni les autres n'ont aſſez pénétré dans la Politique d'Eſpagne,

gne, pour observer qu'il falloit bien que ses Ministres eussent développé cette difficulté, puis qu'ils la faisoient proposer aux autres, & qu'ils ne la jugeassent point assez importante pour retarder leur dessein, puis qu'ils ne laissoient pas de le poursuivre, aprés l'avoir preveuë. En effet il ne leur étoit pas difficile de pressentir, dans l'exacte connoissance qu'ils avoient des affaires d'alors, que si la fortune concouroit avec eux, pour chasser les François d'Italie, conformément au plan qu'ils en avoient dressé, l'Espagne recuëilliroit le principal fruit de la victoire, & par consequent se mettroit au terme de ne plus rien aprehender à l'avenir du côté d'Italie; qu'il n'y avoit point d'apparence que les Italiens deussent attaquer immédiatement aprés, ou pour mieux dire au jour de leur triomphe, & que s'ils le faisoient ce ne pourroit être qu'à leurs dépens, puis qu'ils n'auroient ni experience ni discipline; que ces deux manquemens étoient accompagnez de deux autres, que la Politique nommoit invincibles; dont le premier consistoit en ce que les Princes d'Italie étoient si divisez qu'ils ne pouvoient former d'union qui ne fut incontinent rompuë, si elle n'étoit point cimentée par la Confederation de quelque Souverain étranger, dont la puissance fut plus grande qu'aucune des leurs en particulier. Et le second supposoit qu'encore que cette Ligue fut établie, elle seroit contrainte de languir & de demeurer sans action par le deffaut d'un Chef capable de la commander, qui ne se trouvoit point alors dans toute l'Italie; que si nonobstant elle ne laissoit pas de se former, ni d'agir, il restoit à l'Espagne deux autres ressources qui n'étoient pas moins infaillibles. L'une en ce que la France aprés avoir perdu le Duché de Milan, ne demanderoit pas mieux que de le recouvrer, en écoûtant les propositions qu'on lui feroit d'entrer en Italie, par la porte qui lui seroit ouverte

par

par la diviſion des Eſpagnols avec les Italiens. Et l'autre, que ſi les François refuſoient ces offres, il y auroit aſſez d'autres Nations dans l'Europe, & l'Italie étoit aſſez riche pour tenter l'ambition ou l'avarice de ceux que l'Eſpagne appelleroit en partage de ſa Conqueſte.

C'eſt ce qui m'oblige à conclurre qu'on ne pouvoit rien ajoûter au rafinement, dont le Conſeil de Madrid uſa dans cette rencontre; mais parceque le coup de partie & l'achevement de ſes intrigues conſiſtoit à tromper en même tems, quoi que diverſement le Pape & le Roi de France; voici les deux ſupercheries dont il commença ſon ouvrage, & les derniers caracteres, à la faveur desquels il ſemble qu'on peut obſerver ſa conduite. Il eſt conſtant que ſa Sainteté fut abuſée dés le commencement de la négociation, & que le voile que les Eſpagnols lui mirent devant les yeux, l'aveugla de telle maniere qu'elle erra, pour ainſi dire, dans le principe & fit juſtement le contraire de ce qu'elle prétendoit, parceque ſon intention, comme j'ai montré cy deſſus, étoit d'affranchir l'Italie de la domination étrangere, & cependant elle choiſit l'expedient qui ſeul entre tous les autres pouvoit empêcher cette liberté, & rendre l'eſclavage de ſa patrie nonſeulement éternel, mais encore néceſſaire, & ce qu'il eut été plus avantageux à l'Italie que la diſcorde & le pernicieux conſeil de quelques uns de ſes Princes ne l'eut point expoſée à l'invaſion des François & des Eſpagnols. Néanmoins puis que le ſort en étoit jetté, & que ces deux Nations étoient en poſſeſſion l'une du centre, & l'autre du tiers du païs, il étoit important à la conſervation de ce qui reſtoit libre, que les choſes demeuraſſent au même terme qu'elles étoient, juſques à ce que la Providence en eut diſpoſé d'une autre maniere, parceque le contrepoids que ces deux puiſſances ſe faiſoient l'une à l'autre étant devenu la ſeureté des Provinces qui ne leur eſtoient

point

point sujettes, par la maxime que leur interêt ne consistoit point à souffrir qu'elles s'aggrandissent, & que d'ailleurs le mauvais succez du partage qu'elles avoient fait au Royaume de Naples, les empêcheroit desormais d'en faire de semblables; il étoit indubitable que la tranquilité d'Italie dureroit autant que cet équilibre, & que non seulement l'Espagne en particulier, ni la France, n'entreprendroient point de la troubler; mais encore qu'elles s'opposeroient de concert à la moindre alteration que les autres Princes naturels, ou même étrangers y voudroient introduire; au lieu que si les Princes d'Italie travailloient à faire pancher la Balance en faveur de l'un ou de l'autre des deux parties, outre qu'ils attireroient toute l'incommodité de la guerre sur leur patrie, ils l'exposeroient encore au danger inévitable de devenir toute entiere la proye de celui qui seroit victorieux, & de languir sous un joug d'autant plus rude, qu'il seroit desormais impossible de le secoüer. Enfin le Conseil de Madrid ne pouvoit apporter plus de précautions dans les articles de cette Ligue, qu'en se contentant d'exprimer en termes généraux celui qu'il lui destinoit pour adversaire; parceque cét expedient lui servit à donner le change au Roi Trés-Chrêtien. Je dis même qu'elle fut signée, en lui persuadant par l'organe de *l'Ambassadeur Vega* que le Roi Catholique n'étoit entré dans la Confederation, que pour empécher les Princes d'Italie de ne pouvoir rien conclure sans la participation d'Espagne, & pour avoir lieu d'arrêter leurs progrez, quand ils seroient assez grands pour lui donner de l'ombrage. Ensuite le même Ambassadeur allegua les raisons que j'ai rapportées, pour découvrir l'excez de l'aveuglement, où le Pape étoit arrivé, & le pressa de maniére que les François, déja tous accoûtumez à croire que l'Espagne n'agissoit point sincerement, s'imaginerent sans peine qu'elle ne temoigneroit pas plus de

vigueur en cette Ligue qu'elle en avoit montré en celle de Cambray. Sur cette dangereuſe preſuppoſition, ils négligerent de renouveller l'Alliance avec les Suiſſes, & deffendirent le tranſport des bleds, que cette nation tiroit du Milanois, ce qui la jetta dans une telle indignation, que non ſeulement elle écoûta les propoſitions qu'on lui faiſoit de ſe déclarer pour la Ligue; mais encore elle fit une irruption dans le Duché de Milan. Il eſt vray que la réſiſtance qu'elle y trouva l'obligea de ſe retirer quelque tems aprés; mais elle ne laiſſa pas de donner tant d'exercice au Roi Trés-Chrêtien, à qui cette irruption avoit fait connoître la neceſſité de renouveller l'Alliance, qu'il avoit mépriſée, que les Suiſſes faiſant tous les jours de nouvelles demandes, & les ſollicitations contraires du Pape & de l'Eſpagne leur ayant fait mettre leur amitié à un prix exceſſif, il fut impoſſible à la France, durant toute la negociation, d'obſerver les déportemens des Confederez avec aſſez d'exactitude, ni de faire toutes les proviſions dont elle avoit beſoin, pour ſoutenir l'attaque de tant de puiſſances conjurées. Ainſi pendant qu'elle conſumoit le tems, dans l'eſperance que la diette de Bâle ſe determineroit à ſon avantage, le Pape & le Roi Catholique, aprés avoir ajuſté toutes les meſures, leverent le maſque & firent entrer leurs forces unies ſous le commandement du Vice Roi de Naples dans le Ferrarois, à deſſein d'aſſieger Boulogne. *Gaſton de Foix* neveu de Louis XII. Gouverneur de Milan, & General des Armées Françoiſes dans l'Italie jugea d'abord que tout ce que le Roi Trés-Chrêtien poſſedoit en Italie dépendoit de la conſervation de cette place, qui pourtant n'étoit pas capable de ſoutenir un long Siege; parceque l'étenduë de ſon circuit, l'incommodité de ſa ſituation, le deffaut des Fortifications & l'experience de Navarre, qui s'étoit chargé de faire les approches, obligeroit en peu de jours ſes habitans

habitans divisez entre eux de parlementer. Cette prevoyance lui fit suspendre la negociation avec les Suisses, & ramasser avec une diligence incroyable ses troupes dispersées, avec lesquelles il se mit en devoir de secourir les assiegés. Il faut avoüer icy puisque les Historiens d'Espagne en demeurent d'accord, que cette marche surprit le Chef de l'Armée confederée, & qu'elle surmonta son raisonnement, en ce que sçachant de qu'elle importance étoit alors aux François la conservation de leurs troupes, il n'avoit pû croire qu'ils entrepriſſent une chose qui ne pouvoit être executée sans hazarder la bataille. Cette conjecture estoit fondée sur une autre, qui ne paroissoit pas moins evidente, & qui consistoit en ce que, quand les François auroient été moralement asseurez de secourir Boulogne, & de faire lever le Siege sans combattre, il n'y avoit point d'apparence que leur Géneral, qui quoi que jeune venoit de témoigner tant de prudence, en détournant l'irruption des Suisses, abandonnât témerairement le Duché de Milan, où sa présence étoit si necessaire, & s'allat engager avec toutes ses Troupes dans un lieu desavantageux, où la moitie de l'Armée Confederée pour suffisoit empêcher sa retraite, pendant que les Venitiens qui s'étoient avancez sur le territoire de Veronne entreroient dans le Milanois, & que les Suisses, dont le gros n'étoit point encore dissipé, retourneroient sur leurs pas, des qu'ils apprendroient que la proye, qu'ils avoient inutilement muguettée restoit sans deffence.

Ces raisons obligerent Raymond de Cardonne d'entreprendre le Siege de Boulogne dans les formes, & quand le Pape avec l'impatience duquel les longueurs de cét Espagnol ne s'accordoient pas, essaya de lui faire changer de dessein; il répondit qu'il n'étoit pas si peu jaloux, de sa propre gloire, ni si prodigue du plus généreux sang des meilleures troupes de la Chrêtiente qu'on avoit confiées à

ſa conduitte, que de les immoler à la conquête d'une place, qu'il pouvoit acquerir par une voye plus moderée; qu'il avoit accepté le baſton de Général que la Ligue lui avoit envoyé, comme un dépôt ſacré que l'Europe mettoit entre ſes mains du plus important de ſes interêts; & que dans cette réflexion, il ne pouvoit agir avec aſſez de retenüe. Cependant Gaſton de Foix, qui connoiſſoit mieux que ce Général les affaires du Roi Trés-Chrêtien, & la vertu de ſes troupes, partit de Final le deuxiéme Fevrier 1512. profita des neiges & du mauvais tems, pour celer ſa marche aux Coureurs du Camp ennemy, ſécourut Boulogne, & fit lever le Siege ſans perdre un ſeul homme; mais à peine eût il fait repoſer ſon armée durant un jour, qu'il apprit que les Venitiens avoient ſurpris la Ville de Breſſe, & que le Comte du Lude qui en étoit Gouverneur avoit eû de la peine à ſe ſauver dans le Château, que la Ville de Bergame s'étoit rendüe incontinent aprés, & que Créme & Cremone avoient envoyez leurs députez au provediteur Gritti pour lui préſenter les Clefs. Cette nouvelle obligea Gaſton de laiſſer l'armée Conféderée dans la conſternation, où il l'avoit reduitte, & de partir de Boulogne, avec une promptitude admirable, que *Ceſar Anſelme* & quelques autres Politiques ne peuvent exprimer ſans recourir aux Fables. Le ſecours du Chaſteau de Breſſe étoit plus difficile, que celui de Boulogne, en ce que l'Armée Françoiſe ne pouvoit abandonner le poſte, où elle étoit la ſans être diminuée au moins delà moitie par le renfort qu'elle ſeroit obligée de jetter dans Boulogne & dans Ferrare, depeur que les Conféderez ne s'attachaſſent à l'une ou l'autre de ces deux villes, durant ſon abſence, & cette diminution le mettoit hors d'état d'executer rien de conſiderable. Mais quand la valeur & l'experience des ſoldats eut ſupplée au nombre, il falloit paſſer le Po, dont le trajet pouvoit être empêché par la Cavallerie

vallerie ennemie, ou du moins retardé, jusques à ce que le Chasteau eut été rendu ; il s'agissoit ensuitte de traverser l'Etât du Marquis de Mantoüe, enquoi la difficulté paroisoit bien plus grande, parce que d'un côté la bienséance, le droit des gens, les services que le Prince avoit rendus à la France, & la crainte de l'irriter, vouloient qu'on lui demandât la permission de passer sur ses Terres ; d'autre côté l'affaire pour laquelle ce passage étoit nécessaire ne pouvoit souffrir le moindre retardement : outre qu'il étoit aysé de prevoir que le Marquis n'accorderoit jamais cette grace, puisque quand il n'auroit pas perseveré dans la résolution de demeurer neutre ; il avoit l'obligation au Pape de la liberté, que les Venitiens luy avoient donnée aprés l'avoir tenu si long temps prisonnier de guerre, & son fils aisné étoit encore en ostage entre ses mains. Enfin il s'agissoit de passer sur le ventre à l'Armée Venitienne, de ravitailler le Château de Bresse, d'en reprendre la Ville, aussi bien que celle de Bergame, & de rasseurer la Frontiere du Milanois, ce qui ne se pouvoit faire que par la dissipation de l'Armée. Tous les inconveniens furent représentez dans le Conseil de guerre, & appuyez par les principaux Capitaines ; nonobstant Gaston fit résoudre l'entrepriſe, & voicy la maniere dont il l'executa. Il lailla dans Boulogne trois cents Lances & quatre mille Fantassins, & jetta dans Ferrare cent cinquante Cavaliers, & cinq cents hommes de pied. Il alla surprendre avec le reste au millieu de la nuit le poste de la Stelate, & il passa le Po sans obstacle, parce que les ennemis n'avoient pas crû que cét endroit eut besoin de deffence. Là il dépêcha un Courrier au Marquis de Mantoüe, pour lui demander passage, mais il n'attendit pas son retour, pour faire avancer l'Armée dans le Mantoüan, & quand ses Capitaines lui témoignerent l'étonnement où ils étoient du commandement qu'il leur fit de marcher incontinant, aprés qu'il eut fait

partir le Courrier, il répondit qu'il ne falloit pas donner au Marquis de Mantoüe le loïsir de refuſer ce qu'on lui demandoit, ou plûtôt qu'il lui falloit donner prétexte de l'accorder, ſans encourir l'indignation du Pape. Mais il me ſemble que la bonté de ce Stratagême conſiſtoit en ce que le bruit de ſa marche n'étant point divulgué, ni même ſçû dans la Cour de Mantoüe, les Venitiens ne l'apprendroient point, & lui donneroient lieu par conſequent d'enlever quelqu'un de leurs quartiers, avant que leur Armée, qui s'étoit écartée, dans l'opinion qu'elle n'auroit de longtems les ennemis ſur les bras, eut le tems de ſe remaſſer. Quoi qu'il en ſoit il eſt certain qu'il parvint aux trois fins, que je viens de marquer, par une même voye, & que le Marquis de Mantoüe fut tellement ſurpris, quand il ſçut que l'Armée Françoiſe qui lui demandoit paſſage, avoit déja traverſé la moitié de ſon Etât, que n'ayant point alors de forces capables de l'arréter, & jugeant qu'elle ſeroit hors de ſon territoire, avant qu'il les eut aſſemblées, il fut contraint de conniver à ce qu'il ne pouvoit empêcher, & de réduire toutes ſes oppoſitions à des plaintes & des pretentions contre les violences qu'on lui faiſoit.

Ainſi Gaſton de Foix prit ſi juſtement ſes meſures, qu'il parût à la veüe de la Scale où étoit le principal quartier de l'Armée Venitienne, ſans qu'elle eut eû la moindre nouvelle de ſa marche. Et de vray le Fils de Paul Baglioni qui la commandoit, le croyoit ſi fort engagé dans Boulogne, que lors qu'il eut apperçu de loin l'avantgarde Françoiſe, il s'imagina que c'étoit un party de la garniſon de Veronne, qui faiſoit ſes courſes ordinaires, & ſur cette ſuppoſition il attendit de pied ferme pour l'envelopper, & fut entierement défait. Cette victoire fut ſuivie le lendemain de l'enlevement d'un autre quartier, où *Maleazre de Forli* Lieutenant Général pour les Venitiens demeura priſonnier. Et quoi qu'il ſemblat

que

que les François eussent besoin de repos aprés tant de combats & d'incommoditez souffertes, dans un si long voyage continué durant la nuit, & fait dans toute l'exactitude militaire, leur Général ne leur donna que quelques heures de repos, & se présenta le neufiéme jour aprés son départ de Boulogne aux Portes de Bresse. Il fit donner l'assaut au Monastere de Saint Fridian, qui couvroit la place du côté du Milanois, & s'en rendit le maître en deux heures. Ensuite il fit sommer les Venitiens de se rendre; & la réponce un peu trop fiere qu'Andre Gritti leur Provediteur lui fit, ayant adjoûté les transports de l'indignation à ceux de son courage; il s'avança vers la porte de St. Jean qui étoit la plus proche du Château, & mettant pied à terre il monta lui même à l'assaut à la tête de ses Gascons. Il leur inspira tant de vigueur par son exemple & par la consideration du pillage, qui leur alloit être permis, d'une des plus riches Villes de l'Italie, qu'ils mirent en piéces toutes les troupes Venitiennes qui s'étoient retirées, aprés l'enlevement de leur quartier, & qui étoient en nombre de treize cents Chevaux, & huit mille Fantassins. Jamais attaque ne fut ni plus chaudement poursuivie, ni mieux soûtenüe, & comme les Venitiens disputoient toutes les rües l'une aprés l'autre; les François agirent avec tant de précaution & de déference aux ordres de leur Général, qu'il ni en eut pas un seul qui se débandat à dessein de piller, que la ville n'eut été soûmise. Tous les Chefs & Officiers de l'Armée Venitienne furent tuez ou prisonniers, & ceux qui pensoient éviter le peril en fuyant furent détroussez par la garnison de Veronne.

DISCOURS VII.

Du trouble qu'exciterent dans la Cour d'Eſpagne les heureux commancemens de Gaſton de Foix : ſur quelle contrarieté de raiſon étoit appuyée l'irréſolution du Roi Catholique, s'il rétabliroit le Grand Capitaine dans la commandement de ſes armées, pour l'oppoſer à ce jeune conquerant ; avec quelle prévention les Auteurs Eſpagnols & quelques Italiens examinerent la levée du Siege de Boulogne ; Et la marche de l'Armée Françoiſe pour le recouvrement de Breſſe. Et ſi Gaſton de Foix doit être eſtimé temeraire ou prudent, pour avoir donné la Bataille de Ravenne.

LEs progrés de Gaſton de Foix étonnerent d'autant plus le Roi Catholique, qu'ils arriverent en un tems, où l'Eſpagne étoit extremement agitée. Et parce que la ſuitte ou la connexité des choſes que j'ay rapportées dans les diſcours précedents m'ont empêché de regarder ſa conduitte à l'égard d'elle même, de peur de la confondre avec celle dont elle uſoit envers les étrangers, il eſt néceſſaire que j'aſſemble en un même lieu quelques évenemens, qui ne ſont pourtant arrivez qu'à diverſes repriſes. Si l'on me reproche de n'avoir point aſſez exactement obſervé la Chronologie, je demande pour toute grace qu'on ſe donne la peine de lire la fin, & de faire l'application de ce diſcours, & l'on verra que la tranſpoſition a plûtôt été faite pour la commodité d'autruy que pour la mienne. La poſſeſſion du Royaume de Caſtille, où le Roy Ferdinand étoit rentré par la mort de ſon gendre, & la maladie d'eſprit de la Reyne ſa Fille n'étoit pas ſi tran-

tranquille que tant de prosperitez obtenües hors de l'Espagne lui sembloient promettre ; & soit que cet alteration procedat de la constitution des Corps Politiques, qui selon Cardan, dans le quatriéme livre de la sagesse, par je ne scay qu'elle fatalité, ne reçoivent jamais la santé, dont ils sont décheus dans le même degré qu'ils en joüissoient auparavant ; soit plustôt qu'elle vint de la disposition des esprits, & de la délicatesse du crime qu'ils avoient commis, pour lequel ils ne pouvoient esperer ni d'oubli ni de pardon, les Grands de Castille s'étoient plûtôt soûmis par necessité que par devoir, & comme ils craignoient à tout moment qu'on ne punit leur rebellion, ils étoient aussi toûjours prêts de la recommancer pour en éviter la châtiment. Enquoi l'on peut remarquer une circonstance, qui peut servir infiniment à connoître jusques à quelles extremitez est capable de se porter le génie des Espagnols, quand ils s'embarrassent trop dans les pensées de l'avenir, & laquelle d'ailleurs est néceſſaire, pour achever le portrait du Roy Ferdinand, sçavoir que ce Prince ne fit jamais tant de choses, à dessein de persuader à ses sujets qu'il avoit oublié leur faute, & jamais Prince ne reüssit moins, dans une tentative semblable. Il ne fut pas plûtôt retourné de Naples, qu'il employa toute son addresse & celle de ses Ministres, pour dissiper la terreur panique que sa présence avoit imprimée dans l'ame des Castillans, & quoi qu'il eut affecté, durant tout le cours de son regne, une maniére d'agir extraordinairement serieuse, & qu'il se fut quelquefois vanté de n'avoir pû souffrir ni de familiers ni de confidens, il se rélacha neanmoins jusques à la derniere marque de privauté entre les égaux, c'est ainsi qu'Aristote nomme la raillerie, & restablit *Antoine de Leve*, qui s'étoit déclaré le premier pour son gendre, dans toutes les dignitez qu'il avoit possedées du vivant de la Reyne Isabelle, aprés s'être contenté de lui re-

procher agréablement qu'il avoit adoré le Soleil levant, à la mode des Perſes. Il pardonna à *Jean Mauvet*, que j'ay dit cy-deſſus avoir été la cauſe & l'inſtrument de toutes les indignitez que l'Archiduc Philippe avoit faites à ſon beau pere, & pour avoir prétexte de le faire, en cachant le veritable motif qui le portoit à cette action de clemence, il fit demander la grace de cet inſolent par le *Duc de Noguere* dans un de ces jours de rejoüiſſances, où les anciens Rois de Caſtille avoient coûtume de ne rien refuſer à leurs peuples; mais comme il n'étoit pas ſi bien maître de la jalouſie, que du reſſentiment des injures reçeües, auſſi le mauvais traittement qu'il continua de faire au Grand Capitaine, aprés mêmes qu'il ne fut plus en état de lui donner du ſoupçon, corrumpit tout le fruit qu'il avoit crû recuëillir de cette douceur ſimulée, & confirma d'autant plus fortement les Caſtillans, dans les deffiances qu'ils avoient conçeües, qu'ils s'imaginerent que les exemples de douceur que j'ay rapportées, n'étoient que des pieges que le Roi Catholique leur tendoit, pour ſe vanger d'eux plus ſeurement. Il eſt vray que la conduitte de ce Prince à l'égard du Grand Capitaine, depuis qu'il l'eut tiré de Naples, & qu'il l'eut confiné au milieu de l'Eſpagne, ne peut être excuſée, ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que l'averſion qu'il avoit pour lui étoit bien à la verité procedée de ſes actions, ou du pouvoir qu'il avoit en main; mais que dans la ſuitte elle étoit paſſée à la perſonne, & s'y étoit tellement attachée, qu'il étoit deſormais impoſſible de la ſéparer, & que par conſequent elle ne pouvoit avoir d'autres bornes que la ruïne de ſon ſujet, ou de ſon objet, dans la mort de l'un ou de l'autre. Mais outre que cette raiſon n'étoit ni morale, ni certaine, il eſt certain que tant de ſoûmiſſions aveugles, que Gonſalve avoit renduës à ſon Souverain, devoient avoir diſſipé ces reſtes d'ombrage, & quand elles n'auroient point été capables de le faire,

il

il étoit de la generosité du Roi Ferdinand de faire cet effort sur lui même, en faveur de celui qui venoit de lui donner les derniers signes de la fidélité, qu'il pouvoit exiger du moindre des Espagnols. Cependant il refusa d'accomplir la promesse, qu'il lui avoit faite par écrit, de lui donner la charge de Grand maître de l'ordre de Saint Jacques; & comme s'il n'eut connu ni la qualité ni l'étendue du don qu'il accordoit, lors qu'il avoit écrit, il répondit que cette dignité étoit de trop grande importance, pour être détachée de la Couronne de Castille, où elle avoit été rëunie par le consentement de la Reyne Isabelle, & que pour proceder à cette desunion avec plus de seureté, il falloit attendre, ou la santé de la Reyne sa Fille, ou la majorité de l'Archiduc Charles son Fils. Il ajoûta par forme d'exageration que la grande maîtrise de Saint Jacques égaloit presque la Souveraineté de Castille en pouvoir, & même en richesses, & que la Politique de ses prédecesseurs étoit merveilleuse d'avoir laissé de tems en tems cette charge vacante, pour avoir lieu d'employer les revenus, durant cet intervalle, aux nécessitez pressantes de leur Etât, & pour obliger les grands du Royaume par des Collations d'un si grand nombre & de si riches Commanderies, dont le grand maître disposoit. Enfin il se retrancha dans l'exemple, qu'il jugeoit plus propre à détourner le Grand Capitaine de ses prétentions, & conclut par la disgrace du fameux *Alvare de Luna* qui n'étoit monte sur un échaffaut, aprés avoir gouverné l'Espagne prés de quarante années, que parce que les richesses & les partisans que cette charge lui avoit acquis, avoient rendu son orgueil insupportable, son administration tyrannique, sa deffaitte nécessaire, & ses dernieres actions criminelles de leze Majesté. Mais le Grand Capitaine qui croyoit avoir mérité toutes choses pour ce qu'il avoit fait, & qui n'étoit point homme à se rebutter par l'apprehension d'une

chûte, qu'il l'imputoit à la faute de celuy qui étoit tombé, poursuivit son installation avec d'autant plus de chaleur, que le Roi lui témoignoit de refroidissement, & faisant voir à tous ses Courtisans l'équité de ses prétentions, il le contraignit de lever le masque, & de lui déclarer ouvertement qu'il ne consentiroit jamais à le faire Grand Maître. Ensuite il cherche le moyen de lui ravir les principaux de ses amis, & commença par *Bernardin Velasque*. Celuicy étoit Connétable de Castille, & avoit épousé en premiere nôces une Fille naturelle du Roy; mais sa femme étant décedée, & le rang qu'il tenoit en Espagne ayant fait agréer au Grand Capitaine la recherche de sa Fille unique, le Roi craignit qu'il ne devint trop puissant, ou qu'il ne s'engageat trop avant dans les interêts de Gonsalve, & sur ce raisonnement il résolut de traverser l'alliance qu'ils alloient contracter. Mais parce que la chose ne pouvoit être executée ouvertement, & qu'il étoit inouy que les Rois d'Espagne se fussent autrefois mêlez du mariage de leurs sujets, il fit agir la Reine Germaine sa femme, qui prit occasion de représenter à Velasque l'injure qu'il faisoit au sang royal de vouloir épouser la fille d'un particulier, aprés avoir eû l'honneur d'entrer dans la famille de son Prince. Velasque connut d'abord où vouloit aboutir l'intrigue, & pour l'empêcher de passer outre, répondit froidement qu'il avoit devant les yeux un si grand exemple de ce qu'il alloit faire, qu'il ne croyoit point qu'il y eût de repentir ni de honte à l'imiter. Cette réponce qui regardoit la Reyne, en ce qu'elle n'avoit point laissé de monter sur le Thrône d'Espagne, quoi qu'elle ne fut pas Fille de Roi, lui fit concevoir une telle indignation contre Velasque, qu'il fut contraint de se retirer de la Cour dans une maison de Campagne où Paul Jove, quoi que partisan servile des Espagnols semble insinuër, dans le troisiéme livre de la vie de Gonsalve, qu'il expira d'une mort douteuse.

Le

Le contrecoup de cette disgrace porta sur le Grand Capitaine, & l'on fit exercer au Duc d'Alve la charge d'Escuyer de la Reyne, dont il avoit été pourveu; on exigea de lui quelque tems aprés qu'il donnat sa Fille en mariage au Fils de l'Evêque de Sarragosse bâtard du Roi. Et par ce qu'il demandoit du tems pour s'y resoudre, on prit son délai pour un refus authentique. Mais comme il n'i avoit que lui seul dont la patience fût à l'épreuve de tant d'indignitez, il arriva que le Fils de son frere aisné se retira de la Cour, pour ne pouvoir plus endurer, disoit il l'injure qu'on faisoit à son oncle, & ce départ fût interpreté pour un commancement de rebellion. Et sur ce que ce jeune Seigneur étoit allé à Cordoüe, Ville dont sa famille portoit le nom & possedoit le domaine, on envoya un heraut pour signifier aux habitans qu'ils eussent à le faire sortir de leur Ville. Cet Officier fût arrêté lors qu'il pensoit faire sa charge, & conduit prisonnier dans le Château de Montdelle, ce qui mit le Roi dans une si extreme colere, qu'il envoya des troupes pour investir le Château. Le Grand Capitaine qui voyoit le danger, où le Chef de sa famille & l'unique heritier du nom & des armes de Cordoüe étoit reduit à son occasion, se jetta aux pieds du Roi, & n'obtint la grace qu'il demandoit pour son neveu, qu'aprés s'être rendu caution de le représenter dans un tems préfix à sa Majesté Catholique. Mais lors qu'il fut question de l'enteriner, le Roi refusa de voir le coupable, lui deffendit de venir jamais à la Cour, ni de l'approcher plus prés de quatre liêues, & le rendit inhabile à l'administration des Gouvernemens tant dedans que dehors le Royaume d'Espagne. Il l'obligea nonobstant à ne pas s'éloigner du Centre de la Castille, pour quelque occasion qu'il lui pût survenir. Ces quatre conditions quelques rigoureuses qu'elles fussent ne toucherent point le Grand Capitaine, en

comparaiſon de la cinquiéme que le Roy ajoûta de ſa bouche même, & dont ni les priéres ni les importunitez de ce Général ne purent jamais le faire relâcher. Elle regardoit la démolition du Chaſteau de Montdelle, qui n'étoit pas ſeulement ſenſible au Grand Capitaine à cauſe du ſejour de ſes ancêtres en ce lieu, pour les marques de l'antiquité de ſa maiſon qui s'y rencontroient toutes, & qu'il étoit impoſſible de tranſporter ailleurs, à cauſe du ſoin que ſon ayeul avoit pris de rendre cette habitation la plus agreable de l'Andalouſie; & pour la ſépulture que lui même y avoit choiſie auprés de tous les ſiens; mais encore parce qu'ils étoit né dans ce Chaſteau, & qu'il reſſentoit à ſon égard celle de toutes les inclinations humaines, que la Philoſophie de Platon nomme la plus forte & la plus innocente; auſſi n'épargna-t-il aucune ſollicitation pour flêchir le Roi, & quoi que ſes pourſuites fuſſent inutiles, il eut pourtant la ſatisfaction de voir que l'Ambaſſadeur de France embraſſa ſes interêts, lors que tous les Courtiſans l'eurent abandonné, & qu'une puiſſance, à laquelle il avoit ôté une Couronne, employa pour lui ſon credit & ſes offices envers celle qui lui en étoit redevable. Mais lors qu'il eut connu que ni l'importance des ſervices qu'il avoit rendus, ni la conquête de deux cents Villes & ſept cents bourgs qu'il avoit adjoûtez à la Monarchie, n'étoient pas ſuffiſans de ſauver le lieu de ſon origine, il rentra dans ſa premiere fermeté, & ſe retira dans la Ville de Loxe, qu'on lui aſſigna quelques jours aprés pour retraitte, ou pour mieux dire un honnête banniſſement, ſans témoigner aucune repugnance; enquoi l'on peut dire que ſa moderation ſurprit d'autant plus le Roi Catholique, que ce Prince avoit crû que Gonſalve pour ſe mettre à couvert de cette derniere perſecution ſe porteroit de lui même à lui rendre la promeſſe de la grande maîtriſe, qu'il ſoûhaittoit uniquement de tirer de ſes mains. Il ne deſeſpera

espera pourtant pas d'arriver à sa fin, parce qu'il s'imagina que le tems & l'ennuy de la solitude acheveroient ce que la crainte n'avoit pû faire, & dans cette pensée il laissa écouler un notable intervalle, aprés lequel voyant qu'on ne lui faisoit de sa part ni remonstrances, ni prieres, il luy fit dire qu'on le rappelleroit à la Cour, pour y tenir la place qu'il avoit méritée, s'il vouloit rendre la promesse dont il s'agissoit; & que de plus on lui donneroit le choix de la recompence qu'il jugeroit proportionnée à cette démission, mais il répondit que puis qu'il ne lui restoit plus rien à conserver dans le Monde que la réputation, il n'avoit garde de se désaisir du seul témoignage qu'il pouvoit laisser à la posterité; que s'il n'étoit point parvenu à la premiere dignité d'Espagne, il l'avoit pourtant meritée par la propre Confession du Roi. J'advoüe que ces paroles étoient un peu trop claires, pour le style dont le Grand Capitaine avoit coûtume d'exprimer ce qu'il avoit dans l'ame; mais outre que ces longues réflexions qu'il avoit eu le loisir de faire sur l'ingratitude de son maître, n'avoient fait qu'irriter son indignation, il étoit bien ayse de prévenir les importunitez, qu'on lui feroit à l'avenir, par une expression manifeste de la résolution contraire qu'il avoit prise. Mais comme les Princes ne reçoivent jamais de refus, qui ne leur soit insupportable; quand il leur arrive de la part de leurs sujets, parceque ne concevant point de bornes sur l'autorité qu'ils prétendent sur eux, ils ne se contentent pas d'accuser, ou de réserve, ou d'incivilité toutes les exceptions qu'on allegue, par voye ou de fait, ou de droit, contre leur pouvoir. Leur ressentiment les emporte jusques à soupçonner d'injustice & de rebellion ceux qui leur osent nier les plus legeres choses. Aussi le Roi Ferdinand, au lieu de considerer que l'obstination de Gonsalve n'étoit pas sans fondement, & que quand elle auroit été coupable d'un peu de rudesse,

deſſe, elle étoit pardonnable, dans une conjoncture où le grand Capitaine ne voyoit preſque plus de reſſource à ſa diſgrace, l'interpreta dans un ſens qui confirmoit tous ſes ſoupçons paſſez, en lui perſuadant que celui, qui réſiſtoit publiquement à ſes volontez, aprés avoir été reduit dans la condition privée, n'auroit pas manqué de ſe mettre hors de la néceſſité de lui obeïr, s'il ne l'eut point tiré oportunement du Royaume de Naples, où toutes choſes concourroient à flatter ſon ambition. Sur cette inique préſuppoſition, il avoit reſolu de le tenir éternellement enfermé dans les murailles de Loxe; lors que les nouvelles arriverent à la Cour d'Eſpagne que Gaſton de Foix avoit fait lever le Siege de Boulogne, paſſé ſur le ventre de l'armée Confederée, défait celle des Venitiens, & forcé la ville de Breſſe, quoi qu'il y eut des troupes dedans, qui n'étoient point inferieures en nombre aux ſiennes.

Cet heureux progrez des armes Françoiſes plongea le Roi Catholique dans la plus profonde mélancholie qui fut jamais, & voicy les raiſons qui ſervirent à la fomenter. Il conſidera pour lors avec moins de préoccupation, & par conſequent avec une liberté de jugement plus entiere & plus éclairée, que la trop grande paſſion qu'il avoit eüe de voir les François hors de l'Italie, lui avoit fait négliger la plus importante de toutes ſes vielles maximes, qui conſiſtoit à meſurer exactement le peril qu'il y avoit à craindre, avec l'avantage qui devoit réſulter des entrepriſes, où l'on avoit deſſein de l'engager, & que cette négligence l'avoit empêché de reconnoitre que la Ligue des Princes d'Italie ne contenoit rien qui pût obliger l'Eſpagne à la ſigner, puis qu'elle ne lui faiſoit eſperer aucune acquiſition nouvelle en cas de ſuccez; & nonobſtant elle expoſoit ſa conquête de Naples à la premiere impetuoſité des Armées Françoiſes, en cas de malheur. Ainſi la fortune ayant commencé de donner tous

les.

les ſignes qui ſervoient à prévoir, que la querelle ſeroit décidée en faveur de ceux qu'on vouloit chaſſer du centre de l'Italie, aprés leur avoir permis d'y prendre racine durant tant d'années, il ne reſtoit plus deſormais qu'une choſe à déliberer dans le Conſeil de Madrid, quel étoit le plus infaillible & le plus court moyen de preſerver le Royaume de Naples de la révolution prochaine dont il étoit menacé, & de le garantir du torrent qui ſortant de la Lombardie, alloit innonder les Provinces de Labour & d'Abruzze avec la même rapidité, qu'il avoit témoigné dans ſon débordement depuis Boulogne juſques à Breſſe. Surquoi le Grand Capitaine, à qui l'ambition du Roi Catholique n'avoit point empêché les peuples de donner le titre de Scipion de l'Eſpagne, s'offroit d'abord à la penſée de tous les miniſtres, comme le ſeul objet capable d'arrêter ou de conjurer les armes Françoiſes. Mais comme ſa disgrace ne pouvoit être ignorée de perſonne, & que les ſentimens bizarres qui l'avoient attirée, n'étoient pas moins connus, on n'oſoit point ouvrir la bouche pour repréſenter à ſa Majeſté Catholique une verité qui ne devoit ſervir qu'à la mettre en colere, & le Cardinal Ximenes, dont la faveur étoit ébranlée par les intrigues que je rapporteray dans les diſcours ſuivans, n'eſtoit pas plus hardy que les autres, de peur de contribuër à ſa propre disgrace. La choſe donc en vint au point de n'être plus agitée que dans l'interieur du Roi Catholique, où tous les motifs de la Politique ancienne & de la moderne qui ſervent à multiplier les difficultez des grandes affaires furent examinées l'un aprés l'autre, ſans eſtre temperées par l'oppoſition des expedients que ces deux ſciences ont inventez pour les décider. Il eſt vrai que les qualitez du Grand Capitaine y furent regardées avec aſſez d'exactitude; mais comme c'étoit à travers d'une jalouſie inveterée, elles ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de

de ce prince, parce qu'au lieu de ſe les figurer ſuivant l'experience qu'il en avoit faite, il les revêtit de touts les ſujets de deffiance que j'ai rapportez, & par un caprice dont les ſeules paſſions compoſées ſont ſuſceptibles, il inventa des raiſons pour décrediter une vertu, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre d'employer deſormais, de peur qu'elle n'éclatât davantage. Il uſa du ſecret que l'optique enſeigne, pour enfoncer les objets dans un éloignement qui trompe la veuë, & dans cette poſture, il ſe repréſenta le Grand Capitaine comme un homme qui pour avoir diſcontinüé de faire la guerre durant un ſi long intervalle, devoit néceſſairement avoir perdu l'agilité & les autres habitudes du corps, qui ne ſe conſervent que par un continuel exercice. Il fortifia cette conjecture par la maxime, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir leuë dans Vegez, dans ſon premier livre, que comme le fer ſe roüilloit, quand il n'étoit point remüé, & l'acier ſe corrompoit quand il demeuroit long-tems ſans agitation : de même on déſapprenoit l'art militaire, quand on ceſſoit de le pratiquer, & l'on commançoit d'en perdre la théorie dés le moment qu'elle n'étoit plus appliquée par l'uſage, ni maintenuë par le travail. Enſuite il fit réflexion ſur l'âge du grand Capitaine, qui avoit déja ſoixante ans, & remarqua que comme la vieilleſſe avoit la proprieté d'achever le bon ſens, & de nourrir quelquefois la prudence, elle avoit auſſi en échange le deffaut d'affoiblir la chaleur naturelle & de glacer les eſprits, qui la tranſportoient dans toutes les parties du corps ; de maniere que les qualitez actives étant deſormais abbatuës & preſque enſevelies ſous la maſſe du ſang, qui leur ſervoit de principe auſſi bien que de ſoûtient, & le bras des Heros demeurant ainſi privé du dernier principe qui les remuoit dans l'execution, & de la cauſe prochaine qui les faiſoit reüſſir dans leur entrepriſe, il ne leur reſtoit plus que l'experience,

qui

qui pouvoit bien à la verité les empêcher quelque fois de faire des fautes, & de ſuivre les mouvemens téméraires dont la jeuneſſe avoit plus de peine à ſe deffendre; mais en recompence ne pouvoit empêcher qu'ils ne ſouffriſſent des pertes, & qu'ils ne tombaſſent presque infailliblement dans cette eſpece d'omiſſions qui regardoit les tentatives hardies, & qu'ils ne devinſſent de plus en plus incapables des executions qui demandoient moins de circonſpections que de courage. D'où il concluoit que la fortune du Grand Capitaine déclineroit avec ſon âge, & que les affaires d'Eſpagne ne ſeroient pas beaucoup avancées, quand on les mettroit entre les mains d'un homme qui n'auroit plus aſſez de vigueur pour les rétablir, en un tems où il étoit neceſſaire d'oppoſer à la France une vertu égale à celle de Gaſton de Foix. Enfin le Roy Catholique tâcha de ſe perſuader que ſi le grand Capitaine étoit rétabli Vice Roy de Naples, il y trouveroit à ſon arrivée de nouvelles troupes, dont il ne connoiſſoit plus les Officiers, ni les ſoldats, & qui ne le connoîtroient non plus que par la réputation qu'il avoit acquiſe, ce qui l'empêcheroit d'executer aucune entrepriſe importante avant qu'il eût eu le loiſir de fixer la veritable eſtime qu'il devoit faire de leur valeur, & de les confirmer dans l'opinion qu'ils avoient de la ſienne; enquoy la choſe étoit aſſez difficile de part & d'autre, puis que l'affront que les Eſpagnols avoyent reçû devant Boulogne les rendroit plus revêches à la diſcipline du grand Capitaine, qui ne jugeroit pas à propos de tenter leur reformation, de peur que la crainte dont ils ne ſeroient point encore délivrez, ne dégenerât en un deſeſpoir formé.

Tous les manquemens ou feints ou veritables recevoient une nouvelle influence de malignité par l'oppoſition que Gaſton de Foix, qui certainement étoit pourvu des qualitez contraires, qui marchoit à l'âge de vingt deux ans à la Conqueſte d'un Royaume,

me, dont il avoit déja mal traitté les défenſeurs en tant de lieux, & qui venoit de montrer dans le voyage de Boulogne à Breſſe juſques où s'étendoit ſon autorité dans l'Armée Françoiſe, laquelle il avoit renduë capable de la ſeule vertu, qui lui manquoit pour être invincible, je veux dire la patience. Mais comme les grandes injures ſont quelques fois difficiles à pardonner tant du côté de ceux qui les font, que du côté de ceux qui les reçoivent; ſoit que cette irregularité procede d'un principe que la ſeule Philoſophie des Stoïciens admet, ſçavoir que les hommes ont une plus exacte & plus univerſelle connoiſſance du mal qu'ils font, que de celui qui leur eſt fait, ſoit plûtôt qu'elles viennent d'une erreur qui ſe gliſſe dans leur entendement, & qui leur repréſentant l'injure d'autant plus atroce, aprés qu'ils l'ont commiſe, qu'ils la concevoient legere avant que de la commettre, leur perſuade facilement qu'elle ſera toûjours irréparable dans le ſentiment des perſonnes qui l'ont ſoufferte, quand ils ſe mettroient dans tous les devoirs poſſibles de la reparer. Auſſi le mauvais traittement, dont le Roi Catholique avoit uſé à l'égard du grand Capitaine, principalement depuis ſon arrivée en Eſpagne, étoit arrivé dans le fatal periode qui traverſe toutes les réconciliations, leſquelles ſe projettent dans la vie civile, puis qu'il n'étoit plus deſormais capable de ſuppoſer des excuſes ou fauſſes, ou legitimes dans ſa cauſe, ni de prétexte pour délicat ou groſſier qu'il pût être, dans ſon objet. Et de vrai quelque injuſtice qu'il y eût eu à le faire ſortir de Naples, en un tems où ſa préſence y étoit ſi neceſſaire, & à lui donner un ſucceſſeur; quand il s'agiſſoit de recüeuillir le fruit de ſes peines, il eſt certain qu'il avoit lieu de moderer en quelque maniere ſon reſſentiment, lors qu'il conſideroit la raiſon d'Etat qui conſeilloit aux Princes, de tirer leurs ſujets des lieux où leur autorité devenoit trop grande, & que ſi cette raiſon d'Etat

n'avoit

n'avoit point fait naître la jalousie, dont le Roi Catholique étoit prévenu, elle pouvoit du moins avoir contribué à la conserver, & même à l'accroître. Mais quand aprés sa dégradation on avoit refusé de lui conferer une dignité si solemnellement promise, & qui seule répondoit aucunement à la qualité de ses services, & lui devoit fournir de quoi soûtenir parmy ses compatriotes la réputation qu'il avoit acquise entre les étrangers, il n'y avoit point de maxime ni d'interêt public capable d'adoucir la circonstance d'ingratitude, & les consequences de la promesse, en vertu de laquelle il poursuivoit la grande maîtrise de Saint Jacques, n'avoient ni liaison, ni rapport aux droits de la Souveraineté, quelque étenduë qu'on leur assignât, il s'ensuivoit que le refus de la lui conferer, & la démolition du lieu de sa naissance ne pouvoient être imputez, qu'à l'aversion particuliere du Roi Ferdinand, qui comme elle étoit sans fondement pouvoit aussi n'avoir point de termes. C'est ce que le Roi Catholique connoissoit parfaitement, & qui lui faisoit apprehender que le grand Capitaine ne seroit pas plustôt rétabli dans l'administration de Naples, qu'il chercheroit à se vanger des outrages reçus; ou si quelques restes de générosité l'empêchoient de le faire, il penseroit du moins aux precautions qu'il devoit prendre, pour ne tomber plus dans la disgrace, dont la seule & l'extrême necessité qu'on avoit eüe de lui, l'avoit tiré, & dont il ne croyoit estre redevable qu'aux armes de France; que de cette pensée il passeroit facilement par le souvenir des circonstances de sa disgrace, dans le desespoir de trouver ailleurs sa seureté, que dans l'usurpation d'un Royaume qu'il avoit conquis, & que l'occasion de le pouvoir faire en traittant avec les François, qui étoient en état de favoriser la rebellion, acheveroit de le faire succomber à la tentation. Il s'arresta sur cette conjecture, & résolut de hazarder toutes choses, plûtôt

tôt que de rêtablir Gonſalve dans le commandement ; mais il ne demeura pas long-tems dans ce deſſein, & la ſuitte des proſperitez Françoiſes ſous la conduite de Gaſton de Foïx le replongea dans ſes premieres inquietudes.

Ce brave Géneral, aprés avoir executé dans l'eſpace de quinze jours les plus hardies actions militaires, que l'Antiquité propoſoit pour admiration, & non pas pour exemple, aprés avoir ſurmonté, par la propre confeſſion des ennemis, la valeur de tous les Capitaines qui l'avoient precedé, ſortit de Breſſe, pour aller terminer la guerre, en attaquant les ſeules forces qui reſtoient à la Ligue, & qui s'eſtoient retranchées dans le Boulonnois. Enquoi je m'étonne que les politiques d'Eſpagne & d'Italie l'ayent accuſé de temerité, puisque ces reproches ne pouvoient avoir lieu que parmy les eſprits, qui n'avoient aucune lumiere des affaires du Roi ſon maître. Les Anglois équipoient une ſuperbe flotte, pour faire deux deſcentes en même tems, l'une dans la Normandie, & l'autre dans la Bretagne ; & comme ſi la diverſion qu'ils étoient obligez de faire par le Traité de la Ligue, eut auſſi bien regardé les provinces terreſtes de la France que les maritimes, ils avoient envoyé huit mille fantaſſins en Eſpagne, pour fortifier l'Armée du Roi Catholique, qui devoit entrer dans la Guyenne. La fortune de Gaſton de Foix avoit tiré au de là des monts tout ce qu'il y avoit de gens experimentez dans le Royaume, d'où l'on ne pouvoit les rappeller ſans expoſer le Duché de Milan en proye aux armes des Confederez, qui ne manqueroient pas de ſortir de leurs retranchements, dés qu'elles apprendroient que les forces de leur ennemy auroient eſté partagées. L'Empereur avoit bien refuſé de ſigner la Ligue ; mais il s'étoit ſervi de l'occaſion pour propoſer au Roi des conditions ſi rudes, que la lecture, qui en avoit eſté faite dans le Conſeil de France, avoit

excite

excité l'indignation de tous les Ministres. Il feignoit d'avoir remarqué dans toutes les expeditions d'Italie, depuis l'union de Cambray, que le Roi Trés-Chrêtien ne pouvoit souffrir que l'Empire rentrât dans la possession de Padouë, & que pour empêcher ce recouvrement, il ne s'étoit pas soucié de dépencer tous les ans dix mille Ducats, pour lui en faire dépencer mille, sçachant bien qu'il n'y avoit aucune proportion entre les Richesses d'Allemagne & celles de France; & que celles là seroient épuisées avant que celles cy fussent tant soit peu diminuées; & que par consequent l'Empereur seroit obligé d'avoir recours à lui. Il ajoûtoit que ces deux témoignagnes de mauvaise foi l'obligeoient de se deffier des promesses, qu'on avoit tant de fois violées, & d'exiger qu'on lui donnât d'autres asseurances de recouvrer tout ce que les Venitiens tenoient de l'Empire, & qui étoit specifié dans le Traité de Cambray. Et découvrant toûjours de plus en plus ses veritables intentions, il demandoit que la fille puisnée du Roi Trés-Chrêtien, qui n'avoit pas deux ans, fut accordée à son petit fils, & qu'on assignât pour sa dot la Duché de Bourgogne. Il entendoit que cette Princesse lui fut mise entre les mains pour être élevée auprez de son futur époux, & que la France lui remît absolument la décision des affaires de Ferrare & du Concile. Il concluoit par une protestation formelle contre la marche de l'Armée Françoise vers Boulogne, & par des menaces occultes, dont le sens étoit, que comme le Roi Trés Chrétien avoit empêché que Trivulce ne commandat les Troupes d'Allemagne, qui pourtant étoit le seul Chef capable de leur faire recouvrer l'honneur qu'elles avoient perdu; il ne devoit point aussi trouver mauvais qu'on s'opposât au progrez que feroient les siennes dans l'Italie.

Ces conditions, outre qu'elles étoient iniques en elles mêmes, rencontroient un obstacle invincible à leur

à leur execution, en ce qu'on ne voyoit point que l'Empereur offrit de ſa part des aſſeurances équivalentes à celles qu'il demandoit ; & quand il l'auroit fait on n'auroit point encore été plainement convaincu de ſa fidélité, puis qu'il étoit vray ſemblable qu'il avoit déja traitté avec les Confederez, & qu'il cherchoit ſeulement un prétexte de rompre avec la France. D'ailleurs les Suiſſes dont le Roi Trés-Chrétien avoit pû conſerver, l'alliance en augmentant de dix mille Ducats la penſion qu'on leur avoit offerte, venoient de permettre à la Ligue une levée de ſix mil fantaſſins, pour être oppoſez aux vieux Corps de l'Armée Françoiſe. Que ſi le Roi Trés-Chrêtien penſoit à ſe fortifier de l'amitié de quelque Prince, ou de quelque communauté d'Italie, il n'en pouvoit trouver aucune, qui ne lui fut alors plus onereuſe qu'utile, puis que Ferrare & Boulogne, au lieu de l'aſſiſter, lui coûtoient infiniment, & les Florentins qu'il avoit ſommez de ſe joindre aux troupes qu'il faiſoit entrer dans la Romagne, n'avoient répondu qu'en termes généraux, qu'ils n'étoient pas capables de lever les ſoupçons, que la France avoit conçus de la reception d'un Ambaſſadeur Eſpagnol, de l'envoy d'un autre à Madrid, du refus de prolonger l'alliance qui devoit expirer dans trois mois, & de l'abſolution que le Pape leur avoit donnée, ſans qu'il parut qu'ils l'euſſent demandée.

Ainſi la France reſtant ſeule contre tant d'ennemis déclarez, ou qui le devoient être bien-tôt, que pouvoit conſeiller la prudence de mieux concerté, que ce qu'entreprit Gaſton de Foix ? Je veux dire marcher contre les Confederez & les attaquer avant qu'ils fuſſent revenus de l'étonnement où le ſecours de Boulogne, la deffaite des Venitiens & le Saccagement de Breſſe les avoit jettez, ou pour mieux dire pendant qu'ils étoient dans la prochaine diſpoſition d'être vaincus, & que leur nombre n'étoit

point

point encore superieur aux siens, pour n'avoir point reçeu le renfort qu'ils esperoient de tant de lieux. Mais ce qu'il y a de plus considerable en sa faveur, est que les mêmes Ecrivains, qui le censurent si librement, sont contraints d'avoüer ensuite que la Politique ne pouvoit suggerer une meilleure voye d'éviter l'envie, que la guerre ouverte qu'il alloit porter dans l'Etat Ecclesiastique, lui causeroit infailliblement, que celle dont il usa par le manifeste qu'il fit publier, qu'il n'agissoit qu'en qualité de Lieutenant Général, au nom & sous les ordres du Concile de Pise, & par le soin qu'il prit de se faire accompagner d'un Legat choisi par le Concile, qui devoit assister à tous les conseils de guerre, & recevoir toutes les Places qui parlementeroient. Et de plus tous les Historiens demeurent d'accord qu'il étoit impossible de prendre de plus justes mesures dans la conjoncture d'alors; & qu'encore que les chemins rompus par l'inondation des torrents & des pluyes, qui tombent en abondance dans l'Italie vers la fin de l'hiver, l'empêchassent d'emmener ses grosses pieces d'artillerie, il étoit si certain d'en prendre d'autres en passant à Ferrare, & de les trouver en état d'agir, en sorte que sa marche n'en fut pas tardée d'un moment. Ils ajoûtent qu'encore que les ordres reïterez de son Roi, la fierté de son genie, l'encouragement des succés qu'il venoit d'obtenir, & l'esperance de terminer la guerre, par le travail d'une seule journée, fussent autant d'attraits qui le portassent à combattre, il étoit pourtant résolu de ne rien hazarder que fort à propos. Et pour en donner une preuve indubitable, il suffit de produire un abregé de sa derniere lettre au Roi Trés-Chrêtien, dans laquelle aprés avoir representé une partie des raisons que j'ay rapportées, pour monstrer qu'il étoit necessaire de prévenir les effets, qui resulteroient des intrigues du Pape, & de la défection infaillible de l'Empereur & des Florentins, il concluoit que son dessein

n'étoit autre que d'aller conſiderer de ſes propres yeux le poſte & le retranchement des ennemis, & d'employer tous les ſtratagémes capables, pour les en faire ſortir, pour décider la querelle en un lieu qui ne fut point desavantageux, & que ſi l'addreſſe ne lui ſuffiſoit pas pour en venir à bout, il ſe promettoit de les faire ſortir de leurs tanieres par la plus inexorable de toutes les néceſſitez; c'eſt ainſi qu'il nommoit la faim, & par la facilité que ſa Cavallerie lui donnoit de leur enlever leurs convoys, & de leur retrancher les vivres.

Le Viceroy de Naples au contraire qui ſe deffioit de la valeur des ſiens, n'apprehendoit rien tant que de venir à la bataille, principalement depuis que dans une rencontre où le Duc d'Urbin neveu du Pape avoit refuſé de lui obeïr, & détaché ſes troupes du corps de l'armée des Conféderez, les Eſpagnols avoient eu lieu de ſoupçonner que cette conteſtation n'étoit procedée que d'un artifice de ſa Sainteté, qui cherchoit l'occaſion de ſe racconioder avec les François; néanmoins comme ce Général n'étoit pas abſolument le maître des déliberations, & qu'il ne pouvoit prendre de réſolutions importantes ſans avoir aſſemblé le Conſeil de guerre; voici les deux raiſons qu'il apporta, dans un long diſcours, pour faire approuver ſon ſentiment aux Officiers ſubalternes. La premiere & la plus forte conſiſtoit en ce que les Conféderez pouvoient obtenir la victoire ſans danger, & ſans hazarder leur vie, ni répandre leur ſang, pourveu qu'ils attendiſſent que la Flotte d'Angleterre, qui ſuivant la ſupputation conforme aux derniers avis devoit être en mer, fut deſcenduë ſur les côtes de Bretagne & de Normandie; & que leurs troupes unies à celles des Eſpagnols fuſſent entrées dans la Guyenne, parce que le Roi Trés Chrêtien n'ayant reſervé que mille Chevaux pour la deffence de ſes frontiéres, & la milice de ſon Royaume n'étant pas capable de reſiſter aux troupes aguerries,

qui

qui l'attaqueroient alors de toutes parts, il ſeroit contraint de rappeller alors la moitié des gens de guerre qu'il avoit envoyé au delà des monts, & de préferer la conſervation des plus importantes Provinces de ſon Royaume à celle du Duché de Milan, qui par conſequent deviendroit le fruit de la patience, & la conquête de l'armée de la Ligue. La ſeconde étoit appuyée ſur le réſultât de la Diette de Bale, qui portoit en termes exprés que les Suiſſes envoyeroient préſentement ſix mille Fantaſſins choiſis, pour renforcer les troupes Confédérées, & ſur le payement de pluſieurs montres que le Pape & les Venitiens leur avoient fait toucher par avance. Mais parce qu'il ne falloit point expoſer à la diſcretion des François les Villes de la Romagne, ni leur ouvrir le chemin, par où les Coûreurs étendiſſent leur ravage juſques aux portes de Rome, il fut reſolu dans la même aſſemblée que l'Armée Confédérée camperoit toûjours auprés de la Françoiſe, de maniére qu'elle occuperoit toûjours le devant, & choiſiroit des poſtes qui ne puſſent être forcez, & ſe couvriroit de quelque riviere abondante, afin que le defaut de vivres ne la fit pas déloger à contretems, & que les François ne la contraigniſſent pas de faire une ſeule démarche contre ſon gré: les bas Officiers furent ſeulement avertis de préparer l'eſprit des Soldats aux reproches de lâcheté qui leur ſeroient faits par leurs ennemis, en leur remonſtrant la difference qu'il y avoit entre les fuites & le retraites, & qui conſiſtoit en ce que celles là devoient être blâmées, parce qu'elles procedoient du defaut de courage, au lieu que celles-cy pratiquoient ce qu'il y avoit de plus difficile dans les actions heroïques, ſçavoir d'aſpirer uniquement à la victoire, & de ſacrifier pour y parvenir ſa propre réputation, juſques à ce que le ſuccez qui la diſtribuë parmi les hommes, leur eût fait recouvrer avec uſure ce qu'ils n'abandonnoient que pour fort peu de tems.

J'avoüe que cét avis étoit judicieux dans la ſpéculation, & conforme à la Politique dont les Eſpagnols avoient uſé, depuis qu'ils étoient entrez dans l'Italie; mais il étoit preſque impoſſible de l'executer, en ce que l'ordre devant êrre changé ſuivant la marche de l'Armée Françoiſe, & la vigilance de Gaſton de Foix donnant lieu de préſumer qu'il n'accorderoit pas à ſes ennemis tout le tems dont ils avoient beſoin, pour ajuſter leurs précautions à la Carte de la Romagne; il étoit infaillible qu'ils ſeroient bien tôt obligez de changer de deſſein, par les incommoditez qu'il leur feroit ſouffrir; ou que le concours & la proximité de tant de troupes, feroient naître quelque évenement plus fort que toute la prudence humaine, qui forceroit les uns d'accepter le combat, & les autres de le donner. Et de vray l'Armée Françoiſe pouſſa d'abord celle des Confédérez, juſques ſous les murailles d'Imole, où Gaſton de Foix réſolut de la conſumer en lui retranchant les vivres, ce qu'il pouvoit faire d'autant plus aiſément, qu'il recevoit toutes ſortes de commoditez de Ferrare; mais le Vice-Roi, qui preſſentit ſon deſſein, décampa dés le matin, & ſe fortifia dans le poſte du Chaſteau Boulonnois.

Cependant la déroute de l'armée Venitienne ayant obligé le Senat d'accepter la Trêve que l'Empereur lui préſentoit, à condition de lui payer cinquante mille Florins, la France ne douta plus que les Allemands n'accruſſent le nombre de ſes ennemis, & le Roi Catholique, pour diſſiper ce qui lui reſtoit d'eſperance, avoüa d'avoir été le Mediateur de cet accomodement, & rappella *Jerôme Cabrvilia* ſon Ambaſſadeur auprés du Roi Trés-Chrêtien, ſous prétexte de ne pouvoir plus entretenir aucune ſorte de commerce avec un Prince, qui vouloit faire un Schiſme dans l'Egliſe Catholique, & qui avoit été excommunié; quoy que dans tous les démélez qu'il avoit eus avec la France, il n'eût pas laiſſé

d'y

d'y tenir un Agent, pour avoir, disoit-il, toûjours une oreille ouuerte à la réconciliation, quand il plairoit au Roi son frere de la proposer.

Mais la maniére dont il fit ce rappel demande d'être icy rapportée, parce qu'elle fut plus surprenante que l'action même; & que d'ailleurs elle sert beaucoup à connoître de quelle nature étoit le fard, dont ce Prince couvroit les veritables sentimens qui l'avoient fait entrer dans la Ligue. Son Ambassadeur eût ordre de prendre congé dans une assemblée publique, & de témoigner au Roi Trés-Chrêtien en présence de toute la Cour, que le Roi son maître ne rompoit avec lui, que par la plus importante des raisons civiles qui regardoit la conscience, & de peur d'encourir la censure Ecclesiastique en qualité de fauteur du Schisme. Il ajoûta, par forme de remontrance, que la conservation des Tyrans de Boulogne n'étoit pas de cette conséquence, qu'il fallût pour les maintenir troubler la paix de la République Chrétienne, & conclut que si la France prétendoit être lezée dans la restitution de cette Place, l'Espagne offroit de la dédomager; & que si elle ne vouloit rien relâcher de ses prétentions, elle ne trouvât pas mauvais si sa Majesté Catholique prenoit le parti, que tous les Princes Chrêtiens seroient obligez de suivre dans cette rencontre.

Ces deux facheuses nouvelles portées à Gaston de Foix l'obligerent d'assembler le Conseil de guerre, où parlant avec une vehemence extraordinaire, il représenta que la résolution qu'il avoit prise de camper si prés de ennemis n'étoit plus de saison, puis qu'il étoit impossible de leur enlever tous les convoys qui leur arriveroient en même tems des villes de la Romagne; & que d'ailleurs on ne pouvoit entreprendre sans témerité de les forcer dans le poste qu'ils occupoient alors; qu'il falloit donc avoir recours à quelque stratagéme pour les attirer au combat, dans un lieu qui fut également avantageux,

& qu'il ne croyoit point qu'il y en eut de meilleur que de faire marcher l'Armée du côté de Ravenne ; parce qu'outre qu'elle rencontreroit ſur ce fertile territoire l'abondance des vivres dont elle commançoit à manquer au lieu où elle étoit, il réduiroit les Confederez à l'une de ces deux extremitez, ſçavoir, ou d'abandonner cette floriſſante ville aux François, qu'il importoit tellement au Pape de conſerver, & laquelle d'ailleurs n'étoit pas capable de ſoutenir un long Siege, ni par la multitude de ſes deffenſeurs, ni par la force de ſes murailles, ou de marcher en ordonnance pour la ſecourir, ce qu'ils ne pouvoient faire, attendu la ſituation de Ravenne, ſans hazarder la bataille ; puis qu'en ſe contentant d'y jetter quelques rafraichiſſemens, ils n'empêcheroient pas qu'elle ne fut priſe, & s'ils ne faiſoient avancer que la moitié de leurs troupes, ils les expoſeroient au peril d'être deffaites ſans fruit, comme n'étant pas ſuffiſantes pour forcer les lignes des aſſiegeans.

Ce raiſonnement que le Roſſi, le Gradenigo, l'Anſelme, le Bonacorſi & les autres Ecrivains d'Italie érallent avec tant d'admiration & de pompe, fut approuvé par tous les officiers François, qui firent prendre incontinant à leurs gens la route de Ravenne ; mais la precipitation de leur marche, & les groſſes pieces de Canon qu'ils faiſoient venir de Ferrare, ayant fait preſſentir aux Confederez quelque circonſtance de leur deſſein, Marc Antoine Colonne fut commandé de ſe jetter dans Ravenne avec le reſte des Troupes du Pape, qui étoient demeurées dans l'Armée apres la retraitte du Duc d'Urbin. Il eſt vrai que Colonne ne refuſa pas ce hazardeux employ ; mais il ne voulut jamais partir que le Viceroi de Naples, le Cardinal de Medicis Legat de l'Armée, le Comte de Navarre, & tous les autres Chefs ne ſe fuſſent engagez par ſerment à le ſecourir, au cas qu'il fut preſſé par les aſſiegeans.

Ainſi

Ainſi l'artifice de Gaſton de Foix reüſſit en partie, & ce General s'étant emparé du Chaſteau de Ruſſy parut à la veuë de Ravenne, & poſta ſon Camp entre les deux fleuves de Ronco & de Mantouë, au millieu desquels cette ville eſt ſituée. La diligence dont il uſa pour mettre ſes batteries en étât de foudroyer les murailles, fut augmentée par l'avis qu'il reçeut que les Confederez étoient déja venus à Faënza pour faire lever le Siege. Car encore qu'il eut obtenu ce qu'il prétendoit, en les attirant en pleine campagne, il ne laiſſa de prévoir quel redoublement de courage à ſes gens, & qu'elle defaillance au contraire imprimeroit à ſes ennemis la priſe d'une Place, qui leur avoit fait expoſer inutilement leur armée au danger d'étre déffaite. Il fit donc preſenter l'aſſaut dés que la bréche fut tant ſoit peu raiſonnable, & pour irriter la hardieſſe de ſes ſoldats, par l'émulation qu'il avoit obſervée entre les nations dont l'Armée étoit compoſée, il voulut que les François, les Allemans & les Italiens montaſſent ſéparement, quoi qu'en même tems, ſur le rempart éboulé. Jamais attaque ne fut ni mieux entenduë, ni plus malheureuſe; & les François furent obligez de ſe retirer, aprés avoir perdu trois cents de leurs plus braves hommes. Mais comme leur fierté, quoi qu'elle n'eut point eû de ſuccez, avoit fait comprendre aux aſſiegez, ce qu'ils devoient attendre aprés que les batteries auroient eû plus d'effét, ils envoyerent leurs Députez à Gaſton de Foix pour capituler; & comme on dreſſoit les articles de la reddition, on vint avertir ce General que l'Armée des Confederez avoit paſſé le Ronco, & s'avançoit en bataille pour penetrer au travers de ſes lignes. Il rompit auſſi-tôt la Conference, fit ceſſer la batterie, employa les bras de ſes Fantaſſins pour tranſporter les Canons aux endroits plus commodes, & fit avancer ſa Cavallerie pour reconnoître l'ennemy, qui, de peur d'être pris en flanc dans ſa marche,

s'étoit arrêté à une lieüe de Ravenne, & s'occupoit à creuſer un foſſé à la tête de ſon logement. Cette poſture fit déliberer aux François s'ils donneroient un ſecond aſſaut à Ravenne, ou s'ils attaqueroient le Camp de la Ligue; & la premiere de ces deux propoſitions fut rejettée, parce que quand la Place auroit eſté forcée, l'Armée Françoiſe n'en ſeroit pas beaucoup plus avancée, puis qu'elle auroit toûjours les Confederez à dos; outre qu'il n'y avoit rien de plus aiſé que de la faire perir dans la Place, quand elle y ſeroit entrée, par le défaut des vivres qu'elle ne pourroit tirer d'aucun lieu; puiſque les Venitiens, qui s'étoient ſaiſis de Fuſcherolle, empécheroient avec quelques barques ſeulement qu'elle ne reçut des proviſions du coſté de Lombardie; comme ils avoient déja mis ordre que rien ne lui arrivât par le canal du Po, faiſant enfoncer des vaiſſeaux à l'entrée. Il fut donc réſolu que la nuit qui approchoit déja ſeroit toute employée à paſſer la Riviere de Ronco, à jetter un pont deſſus, & eſplaner les bords des deux coſtez, & à mettre toute l'Artillerie en état d'agir. Ce qui fut executé ſi promptement que le lendemain à l'aube du jour de Pâques, l'Armée Françoiſe parut en préſence des ennemis. Je ne m'arrêſte point à décrire la diſpoſition des deux Camps, ni même à repréſenter les raiſons que Gaſton de Foix allegua pour encourager ſes ſoldats, & pour lever le ſcrupule de Religion, qui les avoit ſaiſis inopinément, qui n'étoit pas moins dangereux qu'une terreur panique, parceque je ne dois pas enjamber ſur la matiere des Hiſtoriens. Il eſt évident que tous les modernes, & les Italiens particulierement, ſe ſont ſurmontez eux mêmes dans la deſcription de la bataille de Ravenne, & qu'ils portent la valeur & l'éloquence de Gaſton de Foix bien loin au delà des bornes que les François lui preſcrivent. Mais comme il n'eſt pas moins conſtant que

Gui-

Guichardin a le mieux réüſſi de tous dans une générale tentative, je ne puis ſouffrir l'importune Critique de deux des plus fameux autheurs de nôtre Siecle ; je veux dire *Jean Baptiſte Leon* parmy les Italiens, & *M. Bardin* parmy les François, qui ne pouvant diſconvenir d'une verité ſi publique, ſe ſont efforcez de perſuader à la poſterité, que ce grand Hiſtorien (il parlent de Guichardin) n'eſtoit point l'Auteur de la rélation, que nous voyons être inſerée dans ſon dixiéme livre ſur le fait d'armes de Ravenne, & qu'elle lui avoit été fournie par un homme de condition, que s'étoit trouvé dans la meslée. Ce qui me choque le plus, c'eſt qu'ils n'appuyent pas leur injurieuſe conjecture ſur d'autre fondement que ſur un ſeul, qui paroit le plus ruineux de ceux qui pouvoient être employez pour décharger la réputation d'autruy, & qui conſiſte dans la ſommation qu'ils font à leurs lecteurs, de prendre la peine de confronter cette relation avec celle des batailles de Fornouë, de Seminarre, de Cerignolle, de la Giaraddadde, & généralement avec toutes les autres, qui ſont compriſes dans le vaſte corps de ſon Hiſtoire ; & diſent qu'ils appercevront incontinant eux mêmes, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre éclairciſſement, qu'il y a une ſi notable difference de l'une aux autres, qu'il eſt impoſſible qu'elles ſoient parties de la même plume. Mais outre qu'on pourroit oppoſer à ces Ecrivains qu'une ſimple conjecture ne ſuffit pas, dans la politique morale, non plus que dans la Chrétienne, pour ravir à un illuſtre mort l'honneur dont il étoit en poſſeſſion de puis pluſieurs Siecles, je ſoûtiens qu'il étoit obligé par les regles de ſon art, à mettre de l'inegalité entre les rélations de Ravenne & toutes les autres ; & voicy la raiſon que j'en apporte, qui ſervira pour découvrir & pour détruire le principe de l'erreur où Leon & Bardin ſont tombez. La bataille de Ravenne ne pouvoit entrer en com-

paraiſon avec les autres qui l'avoient precedée, ou qui la ſuivirent quelque tems apres, parceque, ſuivant toutes les maximes receües dans l'art militaire, celles-cy n'ayant pas tant eſté l'effét de la valeur humaine, que l'ouvrage de la bonne ou mauvaiſe fortune, les ſanglantes déciſions qu'elles avoient prononcées, à qui deſormais appartiendroit la poſſeſſion du Royaume de Naples, avoient été authoriſées pluſtôt par le deſeſpoir, ou par le desordre des vaincus, que par la force ou par la conduitte des vainqueurs. Je m'explique dans le détail, & je remarque que tous ceux qui ſe ſont mêlez de décrire la bataille de Fornoüe, ont avoüé qu'elle reſſembloit pluſtôt aux Tournois de nos Chevaliers qu'à un juſte combat, & quoi qu'il ſoit plus probable que les François eurent l'avantage, il n'y a pas lieu de prononcer abſolument qui des deux partis remporta la victoire, ſi l'on veut inſiſter ſcrupuleuſement ſur chaque condition, que les Anciens alleguent pour decouvrir les veritables victorieux. Pour ce qui regarde les trois batailles données au Royaume de Naples; il n'eſt pas moins évident qu'elles ne furent, à proprement parler, que des rencontres, où les Generaux Francois & Eſpagnols combatirent par neceſſité & non pas par élection; & que dans la premiere Gonſalve fût emporté par le torrent des proſperitez de Charles VIII.; dans la ſeconde Monſieur d'Aubigny fût lachement abandonné par ſon Infanterie; & dans la troiſiéme Monſieur le Duc de Nemours & ſes gens perirent avant que d'avoir traverſé le foſſé, qui les empéchoit de joindre les Eſpagnols. La journée de la Giaraddadde fût un peu plus rude à la verité, nonobſtant elle ne peut paſſer pour une bataille, puis que des deux brigades dont l'armée Venitienne étoit compoſée, l'une commandée par le Comte de Petillane, & l'autre par Barthelemi de l'Alviane, il n'y eût que celle de l'Alviane qui combatit,

batit, laquelle pourtant étoit la moindre; au lieu que dans la Campagne de Ravenne toutes les troupes combatirent ſans confuſion, & ſans avantage de terrein, ni de retranchemens; & l'attaque fût proportionnée en toutes choſes à la réſiſtance, entre deux Nations qui n'agiſſoient plus comme auparavant par la crainte d'éviter le peril, mais pour la gloire, pour l'eſperance, & par l'anthipatie qui leur étoit naturelle, & que leurs Chefs avoient ſçû enflammer, & conduire inſenſiblement dans ſon dernier periode. Les Confederez furent contraints à coups de Canon de ſortir de leurs poſtes; leur Cavalerie, qui avoit été preſque reduite à la moitié par l'Artillerie Françoiſe, ne laiſſa pas d'agir, comme ſi elle n'eût point été endommagée, & ne branla qu'aprés avoir veu prendre priſonnier Fabrice Colonne ſon Meſtre de Camp général, & fuïr le Viceroi de Naples avec les Lances Eſpagnols; mais en échange l'Infanterie y ſoûtint ſeule tout l'éfort des victorieux, aprés la déroute de la Cavalerie, & fit enfin la plus hardie retraitte & la plus glorieuſe qui fût jamais en ſemblable rencontre. Surquoi je conclus que puis que Guichardin en qualité d'Hiſtorien, devoit ajûſter ſon ſtyle aux differentes narrations, & que d'ailleurs toutes les circonſtances que je viens de remarquer, juſtifient pleinement qu'il falloit repréſenter la bataille dont il s'agit, avec plus d'exactitude & d'application que les autres; pourquoi ſoupçonne-t-on l'un des plus judicieux endroits de ſon Hiſtoire, ſous prétexte qu'il eſt plus fort que les precedens? ou pourquoi ne voudra-on pas qu'il ait été ſujet à cette fatale inégalité, dont aucun des modernes ni même des anciens Hiſtoriens ne paroit exempt? je veux dire d'avoir fait de meilleures deſcriptions de quelques ſujets que les autres, puiſque par la propre confeſſion de ſes adverſaires, il ne s'eſt élevé que dans les matieres qui le meritoient, ce que n'ont pas toûjours obſervé Tite-Live & Quinte-Curſe. Quoi-

Quoi qu'il en ſoit, tout le monde demeure d'accord que l'Armée Françoiſe pouvoit être défaite, ou mal-menée par celle des Confederez, s'ils l'euſſent attaquée au paſſage du Ronco, & que ce qui les obligea de ſortir de leur poſte, fût le contournement que le Duc de Ferrare, qui conduiſoit l'avant-garde Francoiſe, fit de l'Artillerie, en la tranſportant du lieu ou elle avoit été placée en un autre, d'où elle fit un étrange fracas de la Cavalerie de la Ligue, & contraignit Fabrice Colonne de ſortir & d'aller à la charge, ſans attendre l'ordre du Viceroi. Diſons encore en faveur des Eſpagnols, que toutes les exaggerations que font leurs Ecrivains de la valeur de leur infanterie en ce jour, eſt au deſſous des marques qu'elle en donna, en produiſant le combat ſingulier qui ſe fit dés le commencement du choc, & par maniere de deffi, où le Corporal *de Zamudiac* Eſpagnol tua le Capitaine *Comptes* Allemand; & ajoûtant l'adreſſe dont elle uſa pour ſe rallier, aprés avoir été miſe en deſordre par le corps de réſerve, & pour détourner avec le même moyen l'atteinte des picques Allemandes; faiſons les paſſer ſur le ventre des Lansquenets, & marcher enſuite contre les Italiens, avec la même vigueur que s'ils n'euſſent point combattu, & repreſentons ceux ci en terme de plier, lors que le Baron d'Alegre accourut, avec plus de précipitation que de bonne fortune, pour les ſoûtenir, & pour vanger tout enſemble la mort de ſon Fils aiſné, qu'il avoit perdu la Campagne précedente devant Ferraro; expoſons la douleur qu'il eût de voir tomber avec ſon ſecond Fils le reſte de ſes eſperances, auſſi-tôt qu'il fût arrivé; & faiſons le trébucher encore ſous l'effort de la même infanterie, aprés avoir donné toutes les marques de deſeſpoir & de réſolution de ne point ſurvivre à ſa perte; obligeons les ſeulement de penſer à la retraitte, lors que Gaſton de Foix aprés avoir rallié ſa Cavalerie la ména contre eux

à la

à la charge, & faisons la retirer sans confusion, quoi que leurs rangs fussent éclaircis de plus de la moitié, & que le brave qui les commandoit eût été pris prisonnier. Mais d'autre côté n'accusons point de témerité avec leurs Historiens, le dessein que forma Gaston de Foix de les poursuivre, & ne lui faisons pas négliger l'avis de tous les Officiers de son armée, qui lui conseilloient de se contenter d'être maître du Camp, & de ne hazarder plus sa personne, dans une expedition qui n'avoit pour but que la poursuite des fuyards; & qui ne pouvoit être que l'accessoire de son triomphe. Ne lui donnons pas si peu de connoissance dans un art, dont il avoit fait une si merveilleuse profession, que de lui faire croire avec Anselme qu'il n'auroit point remporté la victoire, s'il permettoit que deux ou trois regimens estropiez conservassent même en fuyant la gravité de leur nation, & se retirassent en ordonnance; & ne flestrissons pas la plus illustre vie, quoi que la plus courte qui fut jamais, en représentant comme a fait Paul Jove, par la moins vrai semblable de toutes les calomnies, Gaston de Foix au millieu de ses ennemis, abbatu de cheval, mis hors de combat, percé de coups de picques, & pourtant si soigneux de conserver sa personne, dont il avoit été prodigue par tout ailleurs, que de demander ce qu'il n'étoit plus en état de recevoir, & d'employer inutilement les deux ou trois momens qui lui restoient, à tenter s'il pourroit exciter à compassion les Espagnols qui l'environnoient, par la considération de sa grande jeunesse, & par la qualité qu'il possedoit de frere de leur Reine, quoi qu'il ne seut parler & qu'il n'entendit pas même leur langue. Ne nous amusons point à réfuter des impostures si mal inventées & convaincües de fausseté, par tous les autres Historiens, & contentons nous de faire l'apologie de Gaston de Foix, de la même maniére que le grand Scipion entreprit la sienne, je veux dire par la seule

expoſition de ſes faits heroïques. Diſons que jamais homme n'a acquis tant de réputation en ſi peu de tems, & que l'antiquité n'a point éleu de Capitaine qui ait donné comme lui des exemples de toutes les vertus militaires, dans un intervalle moindre de trois ans. Diſons qu'il avoit trouvé le ſecret de ſe faire aimer de ſes ſoldats, comme compagnon, & craindre comme Chef, auſſi bien que les anciens généraux d'armée; mais qu'il avoit fait naître ces deux mouvemens contraires dans leurs cœurs, & qu'il les y conſervoit en même tems & dans une égale proportion, ce que nous ne liſons pas qu'aucun ait pû faire. Diſons qu'encore qu'au rapport de toutes les Hiſtoriens il fut plus éloiquent que ſon éducation ni la promptitude de ſon Genie ne lui ſembloient permettre, ſes diſcours étoient inutiles, quand on le voyoit avant que de l'oüir. Diſons que ſa liberalité n'étoit point ſujette aux deux manquemens, dont la jeuneſſe n'eſt jamais exempte, ſçavoir à la profuſion & à la réſerve, & que le deſſein qu'il avoit formé d'acquerir tous les jours quelque ami particulier, n'étoit point traverſé par celui qu'il executoit en tout tems d'obliger tout le monde. Diſons enfin qu'il avoit fixé l'inconſtance des François pour l'attacher à la Fortune, & que l'eloge de ſa vertu ne doit pas même finir ici avec le recit de ſa vie, puis qu'il ne peut être compoſé que du regret de ſes ſoldats, & du Préjudice que cauſa ſa perte, qui ſont pourtant deux choſes qui dans l'opinion de Platon, ne ſauroient être repreſentées ni par la peinture ni par la Poëſie, bien loin de ſervir de matiere au caractere d'écrire que je me ſuis propoſé dans cet ouvrage.

DIS-

DISCOURS VIII.

Solution du fameux problême, d'où vient que les François immédiatement aprés tant de victoires, perdirent en soixante jours le Duché de Milan; avec quelle fierté les Espagnols traiterent le Pape, lors qu'ils se virent seuls arbitres d'Italie? pour quelles considerations ils contraignirent les Florentins de rappeller la famille de Medicis exilée depuis dixhuit ans, & par quelle addresse le Cardinal Ximenes évita la disgrace & la perte de son Archevêché de Tolede.

L'Incertitude où j'ay laissé le Roi Catholique dans le discours précedent, sur la maniere dont il pourvoyoit aux affaires d'Italie, ne dura pas long tems, & les nouvelles qu'il reçût de France quelques jours apres, contribuerent plus à la dissiper, que tous les soins qu'il avoit pris à surmonter sa jalousie, & que tous les raisonnements de ses Ministres. Elles portoient que le Roi Trés Chrêtien, pour encourager encore son nepveu, lui avoit cedé les droits de sa Couronne sur celle de Naples, & s'étoit engagé de lui continuer le commandement de ses armées, jusques à ce qu'il en eut entierement chassé les Espagnols, d'où l'on conclud dans le Conseil de Madrid, que comme ce Royaume ne pouvoit être ni en plus grand danger, ni plus proche d'une révolution nouvelle qu'il étoit alors, il luy falloit aussi appliquer le dernier de tous les préservatifs, qui consistoit dans le rétablissement du grand Capitaine. La plus efficace des raisons qui furent alleguées, pour appuyer cette nécessité, fut tirée des heureux commencemens de Gaston de Foix, & de l'extréme proportion entre le genie de

ce

ce Capitaine & de l'humeur des troupes qu'il commandoit; en ce que poſſedant toutes les qualitez que la Politique appelle actives, & venant à conduire une armée qui n'avoit point à combatre de plus dangereux ennemis que le repos, ce concours uniforme de la direction d'une part & du temperament de l'autre, ſuffiſoit pour former une conjoncture, qui pour peu que la Fortune s'en mêlât, ſeroit indubitablement fatale à toute l'Italie, puiſqu'il en reſulteroit une foudre qui ébloüiroit la prudence au lieu de la forcer, & franchiroit les digues que la vertu lui oppoſeroit, quand elle ne pourroit les rompre. Et de vrai, ſi la Phyſique met entre les principaux ſignes qui ſervent à prévoir la qualité du tonnerre, l'épaiſſeur de la nuée, la multitude des carreaux, la violence qu'un chacun d'eux fait en même tems pour la crever de toutes parts, & la continuation des éclairs, les Eſpagnols n'avoient ils pas lieu de ſe figurer la marche de Gaſton de Foix, ſous une ſemblable idée, & ne l'avoient ils pas veu grimper ſur les Alpes au milieu de l'hiver, où du mélange & de la reaction du courroux qui le tranſportoit, & des neiges dont il étoit couvert, il avoit formé le premier tourbillon, qui avoit arrêté les Suiſſes au commencement de leur carriere, & les avoit contraint de ſortir du Duché de Milan, plus viſte qu'ils n'y étoient entrez. Enſuite ayant été groſſi par les exhalaiſons que ſon courage avoit ſoûlevées, il avoit heurté les armes du Pape & des Eſpagnols, & les avoit écartées; de maniere que Ferrare & Boulogne avoient eu la commodité toute entiere de reſpirer. De là voulant paſſer au travers du Mantoüan, avec une promptitude qui ne peut être exprimée, qu'en demeurant aux termes de ma comparaiſon, ou par celle de l'éclair, il avoit ébloüy la prévoyance des Venitiens, ſurpris leurs plus experimentez Capitaines, enlevé leurs meilleures troupes,

pes, avant qu'elles reſſentiſſent la violence qui leur étoit faite, & mis en pouſſiere les autres qui s'étoient refugiées dans les murailles de Breſſe, où il avoit trouvé plus de reſiſtance. Que lui reſte-t-il donc pour exprimer le dernier de tous les rapports avec la foudre, ſinon de retourner ſur ſes pas, & de ſe reſoudre en orage, par un mouvement auſſi bizarre qu'il eſt ordinaire au tonnere, de ramaſſer toute ſa vigueur dans les recoins du Milanois, pour éclatter enfin ſur l'armée des Conféderez dans la Romagne, d'où la guerre qu'il portoit à Naples, ne ſeroit que la continuation du même tranſport à la ſuite de la bonne Fortune, où les peuples étoient opprimez, les grands mécontants, les factieux reſtablis, & ce qu'il y avoit de plus important, les Places ſans deffenſe?

C'eſt ce qui contraignit le Roi Catholique d'envoyer un Courrier au Grand Capitaine, qui lui porta la Vice-Royauté de Naples & du Généralat des armées d'Eſpagne, avec ordre d'amaſſer le plus grand nombre de gens qu'il pourroit, & de partir au premier vent favorable. Jamais autorité ne fut rétablie en Eſpagne, avec un applaudiſſement plus général; & jamais on ne vit un tel concours de Cavaliers & de Fantaſſins, pour s'enrôller ſous les enſeignes d'un homme, qu'on publioit être né ſous une conſtellation fatalle à la France; mais la mort de Gaſton de Foix avoit rendu déja tout cet appareil inutile à la fortune, qui n'ayant ſuivi le parti des François, que parce qu'il les commandoit, les abandonna lors qu'elle ne le vit plus à la teſte de leurs troupes, juſques là même que le gain d'une bataille, où toutes les forces d'Italie avoient été renverſées, où trente ſix des meilleurs Capitaines d'Eſpagne étoient demeurez ſur la place, où le Général de la Ligue avoit été mis en fuite, où Fabrice Colonne & le brave Navarre étoient demeurez priſonniers; c'eſt à dire les deux ſeules perſonnes

ſonnes qui pouvoient empêcher l'Italie de tomber dans les fers; le gain d'une bataille, dis je, qui ſembloit auſſi avoir été remportée dans la plus heureuſe conjoncture qu'on pouvoit deſirer, non ſeulement devint inutile aux victorieux, par la perte de leur Général, mais encore leur fut plus ruïneuſe que s'ils l'euſſent perduë. Je ſçai bien que je viens d'avancer un étrange paradoxe, mais je ſçai bien auſſi qu'il ne le ſera plus, quand on aura leu ce que je vais écrire à deſſein de l'établir.

Aprés que les François furent demeurez les maîtres du Camp de Ravenne, aux conditions que j'ay marquées; la vangeance de la mort de leur Chef les fit marcher furieuſement contre cette miſerable ville qu'ils emporterent d'aſſaut, & ſaccagerent avec toute ſorte de violences les Places de la Romagne, leſquelles, eſtonnées d'un traitement ſi rude, leur envoyerent préſenter leurs Clefs. Mais la diminution de leurs troupes, la perte de leur plus valeureuſe nobleſſe; le nombre des bleſſez, & la diviſion qui ſurvint entre Monſieur de la Paliſſe, à qui le commandement étoit demeuré, & le Cardinal de Saint Severin Legat de l'armée, arrêta leur progrez, & ſuſpendit leur action, en un tems où elle étoit la plus néceſſaire. De plus le général de Normandie, Intendant pour le Roi Trés-Chrêtien dans l'Italie, n'eut pas plûtôt apris le ſuccés de Ravenne, qu'il licentia par un ménage à contre-tems l'armée deſtinée à la garde du Milanois, & ſur l'avis qu'il reçût quelque tems aprés, que les Suiſſes avoient refuſé d'oüir l'Ambaſſadeur de France à la Diette de Fribourg, & ſe preparoient pour retourner en Italie; il eſcrivit à Monſieur de la Paliſſe de ramener l'armée dans le Duché de Milan, ce qu'il fit apres avoir laiſſé au Legat ſix cents hommes d'armes, ſix mille Fantaſſins, & huit gros Cannons. Cette honteuſe & certainement imprudente retraitte délivra le Pape de la crainte qui l'avoit ſaiſi d'être aſſiegé dans Rome,

me, & donna lieu à l'Ambassadeur d'Espagne de s'opposer à la dissolution de la Ligue, que sa Sainteté meditoit déja, en lui représentant que les choses n'étoient pas si déplorables, ni les troupes Confederées tellement dissipées, qu'on ne les pût rassembler en fort de peu de tems, & encore avec moins de dépence, puisque le Viceroy de Naples avoit conservé la meilleure partie de la Cavalerie; & que quand il n'auroit resté que le corps de l'Infanterie, qui avoit fait une si honorable retraite, sa Sainteté ne laisseroit pas d'être en seureté dans Rome; que puisque les François n'avoient pas sçû profiter de la victoire, il ne falloit pas imiter leur exemple, & que quand ils l'auroient poursuivie avec toute la chaleur possible, la résolution qu'ils avoient prise de diviser leurs forces, la rendoit incapable d'executer desormais aucune entrepriſe mémorable, & les exposoit de plus aux atteintes de leurs ennemis, dans la plus commode posture qu'on pouvoit esperer, pour les repousser hors de l'Italie, que la mort de leur Général feroit bien-tôt l'opération que la Ligue attendoit pour se remettre en Campagne, & que les desordres dont elle seroit suivie à l'égard d'une nation incapable de cette espece d'obeissance, qui se défere à la vertu, sans être émanée de la volonté constante & déterminée du Souverain, les affoibliroit davantage que n'avoit fait tant de sang épanché dans la prairie de Ravenne; Que les Suisses étoient prêts d'entrer dans la Lombardie, & que les armées d'Espagne & d'Angleterre devoient déja avoir fait leur irruption par trois endroits dans la France; que sa Sainteté ne pouvoit faire d'accomodement particulier, qui ne fut injurieux à la dignité du Saint Siege, & qui outre l'amertume du calice qu'elle seroit contrainte d'avaller, en acceptant la paix à des conditions honteuses, elle s'exposeroit encore à recevoir la loi, & souffrir les insultes des deux les plus insupportables personnes de

la

Dans la vie Italienne du Duc de Valentinois.

la terre, il vouloit dire les Cardinaux de Saint Severin & de Sainte Croix; qu'il n'y avoit point de parti, pour hazardeux qu'il fut, qui ne dût être préferé à ce genre de servitude, & que pour peu que sa Sainteté témoignat de constance, elle verroit que les Princes Chrêtiens excitez, ou par le zele de la Religion, ou pour empêcher l'aggrandissement des François, prendroient les armes & prodigueroient leurs personnes & leurs vies, pour obtenir la premiere de ces deux fins, & pour détourner la seconde; & que s'ils apercevoient que le Chef des Chrêtiens s'accordat avec les Schismatiques, & les rétablit sans aucun accomodement de leur part, dans la communion de l'Eglise, une si lâche & si déraisonnable discipline, scandaliseroit leurs sujets, & les rendroit plus réservez à contribuer une partie de leur patrimoine pour dégager celui de Saint Pierre, qu'il n'y avoit point de Traitté qui le put mettre en asseurance contre tant d'ennemis reconciliez, & que quand il seroit une autrefois en danger de quitter Rome, pour sauver sa vie & de se retirer à Naples, où dans Venise, il seroit reçeu dans l'une & dans l'autre de ces deux villes avec tout le respect dû à sa personne, & que cela n'apporteroit d'ailleurs aucun préjudice à la dignité qu'il soûtenoit dans l'Egliſe; puisqu'il étoit constant parmi les fidéles qu'elle n'étoit point attachée au territoire de Rome, & qu'elle étoit inseparable de celui qui avoit été canoniquement éleu, en quelque lieu qu'il se transportat; qu'enfin comme il n'y avoit rien de plus juste que la cause de la Ligue, il falloit esperer que Dieu, qui penetroit dans le fonds des cœurs, la feroit réüssir avec d'autant plus de sujet, qu'il s'agissoit de proteger l'Egliſe contre des profanateurs & des impies, & de tenir plus ferme le timon de la Nacelle de Saint Pierre, à proportion qu'elle étoit battüe d'une plus dangereuse tempeste.

Ce discours ne contribua pas tant à retenir le Pape dans

dans la Confédération, que l'avis qu'il reçeut presque en même tems que le Roi Trés-Chrêtien, outre la réforme de ses troupes d'Italie; que j'ai dit avoir été faire par le Général de Normandie, avoit encore rappellé les meilleures troupes de Cavalerie qui lui restoient, pour les opposer à la descente des Anglois, & avoient par consequent exposé le Milanois à l'irruption des Suisses qui s'assembloient à Coire Ville des Grisons, pour se vanger du mépris qu'il prétendoient avoir reçû de la France, lorsqu'elle avoit substitüé les Lansquenets en leur place dans ses armées. En effet cette fiere nation animée par les Conseils, mais encore plus par les subventions d'Espagne, aprés avoir formé un corps considerable, envoya demander passage à l'Empereur, sur le territoire de l'Empire. Il le leur accorda sans délay; & lors que l'Ambassadeur de France lui témoigna qu'il s'en formalisoit, il s'en excusa sur les anciens Traittez des Cantons, avec la maison d'Autriche; ainsi les Suisses parvinrent sans obstacle dans le Veronnois, d'où le Roi Trés-Chrêtien avoit pareillement rappellé ses troupes, aussi-tôt qu'il avoit sçû la Trêve de l'Empereur avec les Venitiens; & se joignirent aux débris de l'armée que le Provediteur Gritti avoit assemblée, depuis que Gaston de Foix étoit sorti de Bresse. Ensuitte de cette conjonction, ils prirent la route de Ferrare, où ils auroient certainement rencontré beaucoup d'oppositions; mais une lettre qu'ils intercepterent en chemin, écrite par Monsieur de la Palisse au Général de Normandie, pour l'avertir qu'il seroit presque impossible de sauver le Milanois, s'il étoit attaqué dans la conjoncture présente, les fit retourner sur leurs pas, & traverser le Mantoüan, dont le Marquis n'étoit pas en étât de lui disputer le passage. Monsieur de la Palisse, qui n'avoit pas assez de troupes pour leur disputer la Campagne, distribua ses gens dans les plus importantes Places, & ne retint que sept cents Lances & deux mille Fantassins Fran-

François & ſept mille Lanſquenets avec leſquels il ſe renferma dans Ponte-Vico, poſte merveilleuſement fort, & preſque également commode pour ſecourir Milan, Cremone, Breſſe, & Bergame au cas qu'elles fuſſent aſſiegées. Il eſt à préſumer que ce dernier conſeil eut en quelque maniere réparé le deſordre des précedens, ſi l'Empereur, charmé par la propoſition que le Pape & le Roi d'Eſpagne lui avoient faite de lui donner les Duchez de Milan & de Bourgogne, au cas qu'il voulût entrer dans la Ligue, n'eut levé le maſque; & pour achever de perdre les François, n'eut envoyé ſommer les Lanſquenets d'abandonner leur parti, ſur peine d'être déclarez traitres à la nation Germanique. Les Allemans du Camp François, qui avoient preſque tous été enrôllez dans le Tirol, & par conſequent, ſujets particuliers de la maiſon d'Autriche, quitterent Monſieur de la Paliſſe, dés le jour même qu'ils reçeurent le contre-mandement, & l'obligerent de ſortir avec précipitation de Pontevico pour ſe réfugier à Piſqueton. Ainſi les villes du Milanois, voyant que la France avoit deſeſperé de les garder, commencerent d'écouter les ſemonces des Confederez; & Cremone fut la premiere qui leur ouvrit ſes portes, & ſe racheta du pillage, pour quarante mille Ducats. Bergame ſuivit ſon exemple, & les Eſpagnols voyant une révolution ſi ſoudaine, acheverent de porter les peuples à la révolte par le meilleur attrait, que la Politique leur pouvoit fournir. Ils diſſimulerent la promeſſe dont dont ils avoient leurré l'Empereur, & firent une déclaration publique au nom de la Sainte Ligue (c'eſt ainſi qu'ils nommoient la Confederation publique) que leurs armées n'étoient entrées dans le Duché de Milan, que pour rétablir Maximilien Sforce fils de Ludovic, dans l'heritage de ſes peres. Le deſir dont les Milanois étoient tranſportez, d'avoir un Souverain particulier, s'émût à cette promeſſe,

meſſe, & la haine qu'ils avoient conçuë contre Ludovic, étant expirée par les rigueurs de ſa longue priſon & par ſa mort, ils commencerent à ſoûhaitter la domination du fils, avec autant d'empreſſement qu'ils avoient rejetté celle du Pere, & la rebellion parut en peu de jours ſi générale, que Monſieur de la Paliſſe, craignant d'eſtre inveſty de tous coſtez, fut contraint de ſe couvrir de la Riviere d'Agde, où il attendit vainement les Fantaſſins Italiens, que le Géneral de Normandie lui avoit fait eſperer, parceque l'argent qu'on leur avoit promis n'ayant point été fourny, préciſement au temps dont on étoit convenu avec les Chefs, ils avoient pris party dans l'Armée de la Ligue. Il fut averty quatre jours aprés, que le Maréchal de Trivulce, le General de Normandie, les Palavicins, les Viscomtis, & generalement tous ceux qui adminiſtroient les finances, la juſtice & les armes, pour le Roi Trés-Chrêtien, avoient abandonné Milan, de peur d'être aſſaſſinez, dans la ſedition qui paroiſſoit déja toute formée, & ne voyant plus alors d'autre reſſource aux affaires de ſon maître que de conſerver Pavie, il s'y jetta, avec les trouppes qui lui reſtoient, à deſſein de la deffendre juſques au dernier ſoûpir. Mais le général de Normandie, toûjours ménager à contre temps, ne put ſouffrir que tant d'illuſtres vies fuſſent prodiguées dans l'enceinte d'une Place, qu'il ne jugeoit pouvoir être ſecourüe, & lui manda qu'il ne penſat plus deſormais qu'à faire ſa retraitte dans le Piedmont, parceque le Milanois n'étoit plus en état d'être ſecouru. En effet l'Armée étoit preſque ſans Infanterie, le temps ne permettoit pas d'en lever de nouvelles, l'épargne étoit épuiſée, les Officiers du Roi n'avoient plus de credit, les partiſans de la France penſoient à leur retraitte, & les ſoldats n'avoient pas moins à redouter l'averſion des peuples, que la fureur des ennemis. Monſieur de la Paliſſe qui ſuivant les ordres

du

du Roi étoit obligé de lui obeïr, fit dreſſer un pont ſur le Teſin; mais les Confederez, qui l'avoient pourſuivi avec une diligence extraordinaire, le ſurprirent au paſſage, & lui deffirent une partie de ſes gens. Ainſi le Milanois fût auſſi promptement enlevé aux François, qu'il leur avoit été ſoûmis, & les Villes ſe privérent volontairement du plus clair de leurs biens, pour aſſouvir l'avarice des Suiſſes. Parme & Plaiſance reconnurent le Pape, qui prétendoit qu'ils relevoient du Saint Siege, en qualité de membres de l'Ancien Exarchat de Ravenne. Les Griſons s'emparerent de la Valteline. *Jean Fregoſe* fit ſoûlever ceux de Gennes. Toutes les Places de la Romagne retournerent ſans aucune conteſtation au Domaine Eccleſiaſtique, & les Bentivoles preſſez par le Duc d'Urbin, furent contraints de ſortir encore une fois de Boulogne.

Il ne reſtoit plus à la Ligue d'autres ennemis que le Duc de Ferrare, & le Pape, qui l'avoit principalement formée pour le deſpoüiller, inſiſtoit que l'Armée victorieuſe entrât ſur ſes Terres, pendant que ſes ſujets étoient dans l'étonnement, & lui dans le deſeſpoir d'être ſecouru. Mais les Eſpagnols, à qui la grandeur du Saint Siege étoit devenuë ſuſpecte, changerent de conduite dés qu'ils eurent obtenu ce qu'ils prétendoient, & quoi qu'ils ſçeuſſent parfaitement que ſa Sainteté ne ſoûhaitat rien avec tant de paſſion, que la réünion du Fief de Ferrare, & qu'elle eût déclaré ſouvent de vive voix à leur Ambaſſadeur, qu'elle n'avoit pouſſé les François hors du Milanois, que pour fruſtrer le Duc Alphonce de leur protection, le Roi Catholique ne laiſſa pas de faire intervenir le Marquis de Mantouë, qui repréſenta dans le Conſiſtoire des Cardinaux, que puiſque le Duc offroit de venir à Rome, pour demander publiquement le pardon de ſa faute, & l'abſolution des Cenſures qu'il avoit encouruës, il étoit de l'humanité du Saint Siege & de la généroſité

sité du Pape, de ne lui refuser pas cet unique moyen de rentrer dans sa grace, & dans la communion de l'Eglise. Cette proposition ne fut pas d'abord écoûtée, parce qu'on ne présumoit point qu'elle vint d'ailleurs que de la compassion de celui qui la faisoit. Mais quand l'Ambassadeur d'Espagne vint trouver le Pape quelques jours aprés pour la renouveller, sous prétexte que le Duc de Ferrare avoit l'honneur d'être parent de son maitre, comme étant né d'une Princesse de la Famille d'Arragon, Sa Sainteté fut contrainte de faire une plus serieuse réflexion sur la chose dont il s'agissoit, particuliérement depuis que la maison des Colonnes s'interessoit dans cet accommodement, ou par une secrette recommandation du Roi Catholique, comme il est vrayssemblable, ou pour rendre au Duc de Ferrare office pour office, & reconnoître la generosité qu'il avoit témoignée à Fabrice Colonne, dans la bataille de Ravenne, quand aprés l'avoir fait prisonnier, il avoit eû soin de le faire traitter avec toute la civilité possible. Il avoit refusé de le mettre entre les mains des François, qui luy faisoient de grandes instances pour l'avoir; il l'avoit mis en liberté sans rançon, aussi-tôt que ses blessures avoient été gueries. Quoy qu'il en soit, le Duc de Ferrare vint à Rome, sur la parole de Fabrice Colonne & de l'Ambassadeur d'Espagne, où pendant qu'il traittoit avec les six Cardinaux, qui étoient commis pour déterminer les conditions & la forme de son absolution, il fut adverty que le Duc d'Urbin, neveu du Pape & Géneral de l'armée Ecclesiastique, s'étoit saisy de Regge & de Carfaquane, & que le Cardinal d'Este son frere, desesperant de pouvoir deffendre les autres Places, avoit résolu de les donner à l'Empereur. Cette nouvelle luy fit soupçonner que le Pape ne le retenoit dans Rome, que pour enléver son Etat avec plus de facilité durant son absence, & il n'en douta plus, lors que ses Commissaires luy eu-

rent déclaré positivement que le Pape n'entendoit en aucune maniere de luy laisser Ferrare, mais qu'il luy donneroit en change la ville d'Ast, que les François avoient abandonnée, & qu'il prétendoit appartenir au saint Siege, aussi bien que toutes les autres qu'ils avoient occupées au deça du Po. Il rejetta cet échange, & demeurant toûjours aux termes du respect, & sans perdre temps il fit demander son congé, par l'Ambassadeur d'Espagne & Fabrice Colonne. Le Pape fit semblant de l'accorder sur l'heure; mais il procura que les créanciers du Duc, qui étoient en grand nombre, & des plus considerables familles de Rome, présentassent leur requête à la Chambre Apostolique, aux fins que la personne de leur debiteur fut mise en asseurance, jusques à ce qu'ils eussent été payez. Fabrice Colonne, qui ne croyoit pas devoir s'arrêter à cette chicane, fit un gros des partisans de sa maison, à l'aide desquels il força les gardes de Saint Jean de Latran, fit sortir le Duc, & l'escorta jusques à la mer, & luy fit donner un vaisseau pour le transporter à Ferrare. Le Pape s'imagina bien alors malgré toute sa colere, que Fabrice Colonne n'avoit point entrepris une semblable chose sans la participation, ou du moins la connivence des Espagnols, & le Vice-Roy de Naples luy donna bientôt sujet de le croire, lors qu'il envoya ordre au Duc d'Urbin son neveu qu'il n'exerçât plus d'acte d'hostilité dans le Ferrarois; néantmoins comme il n'étoit pas assez fort pour s'en vanger ouvertement, il fut obligé de rappeller ses troupes, & de tirer raison des injures qu'on luy faisoit par la voye des intrigues.

Les Ministres de Roy Catholique luy étoient devenus insupportables, depuis l'expulsion des François, & le nouveau Traitté d'union & de communauté d'interets, que leur maître venoit de signer avec l'Empereur, devoit faire apprehender aux Italiens

lieus une plus rude ſervitude, que celle qu'ils penſoient avoir évitée, puis que ces deux Princes étoient convenus de faire tomber le Duché de Milan au pouvoir de Charles petit-fils de l'un & de l'autre, qui dévant ſucceder encore au Royaume de Naples & de Sicile ne feroit point ſcrupule d'entreprendre ſur la la liberté d'un tout, dont il poſſederoit les deux tiers. Il n'y auroit que le ſaint Siege, qui fut capable de traverſer leur deſſein, & le fils de Ludovic Sforce, qui n'étoit échappé des mains des François, que comme par un miracle, étoit le ſeul inſtrument que la Fortune ſembloit avoir reſervé pour empêcher l'Italie de tomber dans les fers. Il le falloit donc rétablir dans l'heritage de ſes peres, & pour y parvenir il falloit employer les mêmes bras qui en avoient chaſſé les François; les Suiſſes, tout groſſiers qu'ils étoient, comprirent ſans peine qu'il étoit important au bien de leurs Cantons, que le Duché de Milan fut dominé par un Prince, qui ne le pût conſerver ſans leur aſſiſtance, & le Pape ſe ſervit utilement de leur franchiſe, pour faire déclarer aux Confederez ce qu'ils prétendoient faire de leur Conquête. L'Empereur & le Roy d'Eſpagne firent réponſe qu'ils y conſentoient, pourveu que le Pape s'obligeat de reſtituer à celuy qui ſeroit Duc de Milan, les Villes de Parme & de Plaiſance, qui de tout temps avoient relevé de ce Duché, & dont on ne pouvoit douter que les derniers Ducs n'euſſent reçeu l'inveſtiture, auſſi bien que du reſte, ce qu'ils ajoûtoient, non pas tant pour faire reſtituër ces Places, qu'afin d'obtenir de ſa Sainteté, que le Duché de Milan ſortit de la maiſon des Sforces, en luy promettant de les retenir. Mais enfin tous les Princes & les Communautez d'Italie avoient demandé le rétabliſſement des Sforces, & l'Empereur ni le Roy Catholique n'ayant pas jugé, qu'il fut à propos d'inſiſter davantage ſur l'élection de leur petit fils, Maximilien Sforce fut déclaré Duc de Milan

dans l'aſſemblée de Mantoüe, & les conditions ſous leſquelles il en devoit joüir furent laiſſées à la determination du ſaint Siege.

Il eſt vray que les Eſpagnols ne furent pas longtemps ſans tirer leur revanche, & qu'ils engagerent à leur tour le Pape à contribuër ſans le ſçavoir, au plus preſſant interêt, qu'ils euſſent dans l'Italie. La République de Florence avoit toûjours ſuivy le party des François, depuis que Charles VIII. en avoit chaſſé les Medicis, & leur avoit accordé non-ſeulement un paſſage dans les diverſes expeditions du Royaume de Naples, mais encore avoit fait ligue avec eux, pour la conſervation du Duché de Milan, & leur avoit fourny de l'argent & des hommes. La vangeance de cette injure ſervit de prétexte aux Confederez, pour luy déclarer la guerre, & de ſujet au Roy Catholique pour les en faire ſolliciter; mais voicy les veritables raiſons qui le porterent à cette entrepriſe. La forme du Gouvernement, qui s'étoit introduite depuis quatorze ans à Florence, étoit dans le fond avantageux à la France, tant parceque les principaux Magiſtrats luy étoient en partie redevables de leur promotion, qu'à cauſe que le peuple y ayant beaucoup de part, il y avoit lieu de préſumer que le commerce de Lyon & de Provence, dont il tiroit le plus grand de ſes revenus, le feroit plûtôt pancher du côté du Roy Trés Chrétien, que de celuy d'Eſpagne, dont il ne pouvoit eſperer que de legeres gratifications. De maniere que quand il plairoit aux François d'eſſayer le recouvrement de Naples & de Milan, ils ſeroient aſſeurez d'avoir à leur dévotion un peuple qui leur donneroit paſſage, pour executer la premiere entrepriſe, & qui le fermeroit à l'armée Confederée pour ſecourir le Milanois, au cas qu'ils ſe contentaſſent de la ſeconde, d'où il reſultoit que ni les Eſpagnols ne ſeroient jamais paiſibles dans la poſſeſſion de Naples, tant que les Florentins ſeroient eu étât de permettre qu'ils

qu'ils y fussent troublez, ni les François n'abandonneroient jamais l'esperance de se rétablir, dans les deux postes d'Italie qu'ils avoient perdus, pendant qu'il leur resteroit un si legitime fondement, de tenter encore une fois la Fortune.

Il falloit donc absolument détruire le principe, d'où pulluloient tant de nouvelles guerres, & pour retrancher le mal & la ruïne il falloit alterer ce qu'il y avoit de populaire dans l'administration des Florentins. Ce changement ne se pouvoit introduire que par une voye tout à fait contraire à celle qui l'avoit causé. Il étoit constant parmy les politiques, qu'il ne pouvoit être imputé qu'à l'exil de la famille des Medicis. Il falloit procurer son rappel, à main armée, & faire en sorte qu'elle eût à l'Espagne l'obligation de son retour, puisque la France avoit employé ses premieres armes à la chasser de sa Patrie. Voilà ce qui fit solliciter avec empressement aux Ministres du Roy Catholique, l'irruption de l'armée Confederée dans la Toscane, & qui leur fit relâcher les quarante mille ducats par mois, que le Pape & les Venitiens leur devoient fournir, comme j'ay dit auparavant. Voilà ce qui leur fit lier une si étroite correspondance avec le Cardinal de Medicis, que Sa Saincteté même en reçeut de l'ombrage, & ce qui fit assujettir le Vice-Roy de Naples, malgré sa fierté naturelle, à recevoir les ordres de ce jeune Prelat. Voilà ce qui leur fit traverser l'Apennin, & suppléer avec les bras de leurs Fantassins, à l'impossibilité qu'avoient leurs Chevaux de trainer l'artillerie. Voila ce qui les attira devant la ville de Prato, lors qu'ils y étoient les moins attendus, & qui leur fit exercer, devant cette Place, toutes les rigueurs que la discipline militaire & la licence des soldats authorisent dans les villes forcées. Voilà ce qui leur fit renouveller les Factions qui avoient déchiré la République de Florence, depuis tant de Siécles, & travailler à l'introduction violente des Medicis,

dans les premieres dignitez, dix huit ans aprés qu'on les leur avoit ôtées, pour les tenir non plus en qualité d'hommes privez, comme ils faiſoient auparavant, mais en qualité de maîtres; non plus en compagnie ou par dépendance de leurs concitoyens, mais ſans autre ſocieté que celle des perſonnes qui leur étoient dénoncées, & qui par toutes ſortes de raiſons étoient obligées de maintenir la Tyrannie. Et c'eſt en cela principalement que conſiſtoit le ſecret de la Politique d'Eſpagne, & que leur deſſein reüſſit, en la maniere qu'ils l'avoient concerté; parceque le Cardinal de Medicis ne fut pas plûtôt entré dans Florence, que n'ayant aucune connoiſſance des affaires de ſa maiſon épuiſée, par le long intervalle de ſon banniſſement, ou par les violences de la faction contraire, il apprehendoit les jalouſies de la Nobleſſe, & les reſſentimens du peuple, fondez ſur les inhumanitez exercées à la priſe de Prato, qui luy ſeroient éternellement imputées. Mais encouragé par la jeuneſſe de Florence, qui demandoit le changement, & par les officiers de l'armée Confederée, qui promettoient de le ſervir envers & contre tous, pourveu qu'il fit diſtribuer quelques montres à leurs ſoldats, & qu'il leur abandonnât le pillage de la Maiſon de ville, il ſe reſolut enfin de remettre l'ancienne forme de gouvernement, & contraignit le peuple de tranſporter toute l'autorité dont il joüiſſoit, à des perſonnes dévouées à ſa famille.

Apres cette réſolution, le Pape animé plus que jamais contre le Duc de Ferrare, & voulant ſe vanger à quelque prix que ce fût, de la liberté que Fabrice Colonne luy avoit procurée, qu'il faiſoit paſſer pour un attentat, fit ſommer le Roy Catholique d'executer le Traitté d'union, & de faire entrer le Vice-Roy dans le Ferrarois, d'abandonner la protection des Colonnes, & de ne ſe méler plus des affaires de Florence, de Sienne, de Lucques & de Piombino. Le Roy Catholique répondit qu'il étoit

pret

pret de faire entrer ses troupes dans le Ferrarois, pourveu que Sa Sainteté & les Venitiens continuassent à luy fournir les subventions portées dans le même Traitté, & qui n'avoient été remises que pour la guerre de Toscane, sans tirer à consequence, & de plus qu'on donnat au Vice-Roy de Naples des cautions suffisantes pour le payement de l'avenir; qu'il n'étoit ni de la dignité de ses Couronnes, ni de la seureté de ses affaires d'Italie d'abandonner la maison des Colonnes, aprés en avoir receu tant de signalez services, & de la contraindre d'avoir recours au Roy de France, qui luy imputoit les pertes qu'il avoit faites en Italie, en luy montrant les moyens de le recouvrer; qu'il se mettroit à la discretion de l'Empereur, pour ce qui regardoit l'administration des Républiques que sa Sainteté témoignoit ne pas agréer; & que soit que le soin de maintenir leurs privileges luy fut continué, ou qu'il luy fut ôté, il ne laisseroit pas de rendre la même soumission au saint Siege, ni de reconnoître, avec autant de zele qne jamais, les anciennes & les nouvelles obligations que l'Espagne luy avoit; mais parce que cette réponse n'étoit pas capable d'arrêter toute seule l'indignation du Pape, les Espagnols crurent qu'il étoit à propos de faire intervenir dans cette affaire les autres Confederez, par le moyen desquels ils embarrasserent Sa Sainteté; de maniere qu'elle fut obligée de suspendre pour quelque temps la vengeance; qu'elle méditoit contre les Colonnes. On luy représenta que depuis la fin que la Ligue s'étoit proposée, & le résultat de Mantouë qui avoient ajugé le Duché de Milan à Maximilien Sforce, toute l'Europe avoit sujet de souhaiter qu'il y fut rétably, dans les termes dont ses prédecesseurs avoient joüy, & qu'on augmentat plûtôt que de diminuër son domaine; parce que comme sa situation l'exposeroit naturellement à toutes les irruptions que les François feroient dans l'Italie, il étoit certain que

l'armée de la Ligue auroit en vain travaillé pour les en chaſſer, ſi l'on partageoit leurs dépoüilles & ſi le nouveau Duc, que l'on donneroit à Milan, demeuroit tellement foible aprés cette diviſion, qu'il luy fût impoſſible de ſoûtenir au moins les premiers débordemens de leur furie, quand elle s'élanceroit du haut des Alpes ſur l'Italie; que c'étoit pourtant là ce que Sa Sainteté vouloit faire, en retenant Parme & Plaiſance, & que la conduite intereſſée dont elle uſoit en cette rencontre, feroit ſoupçonner qu'elle ne vouloit plus obſerver les articles de la Confederation, qu'il n'étoit parlé dans aucun d'eux que de Boulogne & de Ferrare ſeulement, & que non-obſtant elle s'étoit miſe en poſſeſſion de pluſieurs autres lieux, ſur leſquels les Papes ſes prédeceſſeurs n'avoient rien prétendu durant pluſieurs Siecles, & qui ne relevoient point du tout de l'Egliſe; que la ſimple Lettre que Sa Sainteté produiſoit pour juſtifier la donation de quelques Empereurs, n'étoit pas un titre ſuffiſant, & que quand elle le ſeroit, elle ne parloit ouvertement ni de Parme ni de Plaiſance, comme il avoit été néceſſaire, puis qu'il s'agiſſoit de ceder un Fief, dont on ne diſconvenoit point que l'Empire n'eut retenu la meilleure partie.

Voyez le pere Morin de l'Oratoire dans la vie de Conſtantin.

Ces plaintes, que le Pape ſçavoit bien être légitimes, & dont il n'ignoroit point auſſi l'origine, le contraignirent de ſe taire, pour impoſer ſilence aux autres, & luy firent changer la penſée de punir Fabrice Colonne, en celle de reconcilier pleinement les Venitiens avec l'Empereur, à quoy deux raiſons l'excitoient également. La premiere étoit fondée ſur l'opinion, que le Senat étant débarraſſé par ſon moyen d'une ſi perilleuſe guerre, luy donneroit toutes ſes troupes, avec leſquelle il dépoüilleroit en peu de mois le Duc de Ferrare, ſans avoir recours à l'aſſiſtance des Eſpagnols, qui s'étoient aſſez déclarez que leur intention étoit plûtôt de l'empêcher

que

que de le permettre. Et la ſeconde procedoit de la haine qu'il portoit aux François, laquelle luy faiſoit craindre que les Venitiens ne les rappellaſſent dans l'Italie, au cas qu'ils fuſſent extraordinairement preſſez par les armes de l'Empereur; mais la ville de Vincenſe, que les Venitiens ne voulurent jamais abandonner, ſuſpendit l'accomodement, & jetta le Pape dans une telle indignation contre eux, qu'il ſe déclara pour l'Empereur, & fit avec luy une eſpece de compromis, par lequel Sa Saintete promettoit de les pourſuivre par les armes Spirituelles & même par les temporelles, juſques à ce qu'ils euſſent reſtitüé toutes les villes qu'ils tenoient de l'Empire. Les Eſpagnols qui, quelque attachement particulier qu'ils euſſent avec l'Empereur, apprehendoient la guerre avec les Venitiens, parcequ'ils la regardoient comme un ſujet capable de rappeller la domination Françoiſe dans l'Italie, ne voulurent point entrer dans cette négociation, nonobſtant les ſemonces d'Allemagne & les ſollicitations de Rome, & donnerent lieu de preſſentir à la République, par ce refus, que le compromis n'avoit été fait que pour l'intimider, & que par conſequent elle n'avoit qu'à ſe tenir ferme, pour le voir bientôt réſoudre en fumée. Mais afin que les troupes Eſpagnolles ne demeuraſſent point oiſives dans cet intervalle, le Vice Roi de Naples eut ordre de les conduire dans le Duché de Milan pour faire prêter le ſerment au nouveau Duc, & pour hâter la réduction de quelques places qui tenoient encore pour le Roy Tres Chrêtien: aprés avoir fait ſes excuſes au Pape de ne les pouvoir méner devant Ferrare, ſur ce que la ſaiſon de l'hyver où l'on étoit alors, ne permettoit pas d'aſſieger une Place remplie de gens de guerre, tous réſolus de la deffendre juſques à l'extrémité, & fortifiée autant qu'elle le pouvoit être par l'induſtrie & par la nature. Il ſe préſenta donc, aprés avoir joint l'armée des Confederez de-

vant la ville de Lignage, d'où la garniſon Françoiſe offroit de ſortir, pourveu qu'elle fut conſignée aux Commiſſaires Imperiaux, ce qu'elle faiſoit pour les broüiller avec ceux de Veniſe. Cet expedient, qui n'étoit point alors de ſaiſon, fut encore pratiqué devant Breſſe, où Monſieur d'Aubigny, qui en étoit Gouverneur, ne voulut jamais accepter l'argent que la République lui préſentoit, au cas qu'il la lui remit, & choiſit plûtôt de la voir entre les mains des Eſpagnols, ſous eſperance que les difficultez qui réſulteroient de la reſtitution & de la recompence de tant de Places, cauſeroit infailliblement un divorce entre les Confederez, qui faiſoit naître à la France une occaſion de les recouvrer. Enſuitte le Vice-Roi alla trouver Maximilien Sforce à Cremone, où les Céremonies de l'inſtallation furent celebrées avec plus de trouble que de pompe. Il eſt vrai que le concours des Milanois y fût univerſel, & que jamais peuple ne témoigna plus de joye de rentrer dans ſa premiere ſujection. La haine qu'il avoit conceüe contre le Pere ſembloit avoir augmenté ſon zele envers le Fils; & comme les diviſions domeſtiques ceſſent, quand il s'agit de reſiſter aux étrangers, les factions des Guelphes & des Gibelins, qui ſubſiſtoient encore dans la Lombardie, avoient été ſi mal-traitées ou plûtôt ſi negligées, depuis que les François s'étoient emparez de l'Etat de Milan, qu'elles ſe reünirent pour reconnoître un *Prince* qui ne s'étoit déclaré pour l'une ni pour l'autre, & qui reſſembloit de viſage à ſon Ayeul François Sforce, qui les avoit reconciliées durant prés de quarante ans dans toute l'étenduë du Milanois. Ce rétabliſſement ne fut pas tant agreable au Roi Catholique, parce qu'il avoit en apparence mis le Royaume de Naples en ſeureté, & les Eſpagnols dans la poſſeſſion actuelle d'être les ſeuls arbitres de l'Italie, que pour l'avoir délivré de la néceſſité de remettre le Grand Capitaine. C'eſt ici peut être l'unique exemple de nos derniers

Ariſt. ſur la fin du 2. livre de la Politique.

niers siecles, qui sert à justifier la remarque d'Aristote, que le contre-coup des grandes prosperitez fait quelquefois de plus violentes impressions sur les esprits, que ne font les sentimens directs de joye qu'elles leurs inspirent. J'ay representé cy-dessus quelles difficultez ce Prince avoit eu pour étouffer une partie de ses soupçons, & pour confier le commandement de ses armées à celui qui les causoit, & j'estime qu'il ne sera pas difficile de s'imaginer quelle satisfaction il y eut en apparence, que la Fortune eut fait toute seule, en soixante jours, ce qu'il ne pouvoit attendre de la vertu du grand Capitaine qu'aprés le cours de plusieurs années, & qu'il ne restoit plus dequoy l'employer dans l'Italie. Mais ce contentement, quelque sensible qu'il fut, ne le toucha point en comparaison d'un autre qui vint ensuite. Et quoy que j'aye sujet de douter de la foy de ceux qui liront ce que je vais écrire, parce qu'il choque les principes de la Philosophie ordinaire, je ne laisseray pas pourtant de le faire pour deux raisons. La premiere qu'il est veritable; & la seconde qu'il contribuëra peut être davantage à connoître qu'elle étoit la gêne du Roy Ferdinand vers son déclin, que toutes les autres actions qui me restent à parcourir.

Dans le 9. Liv. de la morale.

Le Grand Capitaine avoit consommé la meilleure partie de ses biens, dans les préparatifs de son pretendu voyage d'Italie, parceque qu'outre qu'il étoit naturellement magnifique, le nombre des personnes qui s'étoient offertes volontairement de l'accompagner, & les Regimens qu'il avoit levez ne subsistoient qu'à ses dépens, sans qu'il se mit autrement en peine de les faire payer au Roy, soit qu'il fut bien aise de se les acquerir par sa liberalité, soit qu'il estimat que la guerre luy fourniroit assez d'occasions pour se dédommager, sans irriter par des demandes importunes l'esprit volage de son maître. Cependant toutes ses dépences étoient demeurées inu-

tiles, & l'exil, dans lequel il prévoyoit être contraint de finir ſes jours, ne pouvoit plus être ſupportable, avec le même éclat qui avoit attiré tant de perſonnes de condition auprés de luy, & converty ſa ſolitude en une Cour. Mais le Roy Catholique, à qui ſa jalouſie le repréſentoit encore trop riche, puis qu'il luy reſtoit encore une partie des fiefs que Ferdinand de Naples luy avoit donnez, pour l'avoir aſſiſté dans le recouvrement de ſa Couronne ſur le Roy Charles VIII. tira, de la proſperité que l'Eſpagne venoit de recevoir, une merveilleuſe invention pour l'appauvrir, & parcequ'elle eſt un peu delicate, je me contenteray de la tranſcrire ſur Paul Jove, qui dit l'avoir appriſe de pluſieurs Grands d'Eſpagne. Il luy écrivit une lettre diviſée en deux parties, dont la premiere portoit, qu'il eut à faire ceſſer préſentement les levées des gens de guerre, à diſtribuer dans les ports de la mer Mediterranée l'armée Navalle qu'il avoit aſſemblée, à licentier ceux qui s'étoient enrôllez, & à remercier les volontaires, du zele qu'ils avoient témoigné pour la gloire de leur Patrie, parcequ'il ne reſtoit, diſoit-il, qu'à remercier Dieu de la victoire remportée ſur les François. Mais comme dans la ſeconde partie, il tâchoit de le conſoler de la matiére du triomphe que l'imprudence, où la mauvaiſe conduite de cette nation luy avoit enlevée, & luy promettoit que comme le Roy Trés-Chreſtien ne manqueroit pas de faire paſſer les Monts à toute la Nobleſſe de ſon Royaume au printemps, pour ſe vanger de tant d'affronts & de pertes reçeuës, il ne manqueroit point de luy continuër le Géneralat de ſes armées, avec d'autant plus de confiance que puis que la vieilleſſe l'empêchoit de paſſer la mer, & de s'oppoſer en perſonne au Roy de France, qui devoit être à la tête des ſiennes, il n'y avoit perſonne en Eſpagne qui le put mieux relever que luy de cette inquietude, ni qui meritat mieux d'être oppoſé à un ſi formidable adverſaire.

Sur la fin du troiſiéme livre de Gonſalve.

Le

Le but de cet artificieux compliment, étoit d'engager le Grand Capitaine à faire de nouveaux frais, sur ce que les gens de guerre qu'il étoit obligé de renvoyer alors, luy devant être necessaires dans la Campagne prochaine, & le mécontement qu'ils avoient d'être licentiez ne pouvant être levé, que par une recompence présente du gain qu'ils auroient fait dans l'Italie, s'ils y fussent entrez, il n'y avoit point d'autre voye pour les faire revenir, quand on les rappelleroit, que de leur faire quelque largesse, qui ne pouvoit être si peu considerable, qu'elle ne surpassat infinement la portée d'un particulier, bien-loin d'être soûtenuë par un homme déja beaucoup endetté. Je ne sçaurois point asseurer positivement qu'il ait été trompé par cet artifice, mais je sçay bien qu'il fit une partie de ce que son maistre pretendoit, soit qu'il fut en effet tombé dans le piége qu'on lui avoit dressé, soit qu'il l'executat par un simple mouvement de générosité, ce qu'on attendoit de la vaine pensée qu'il avoit d'être employé l'année suivante. Il assembla tous les Officiers & les Soldats, il leur fist une harangue, où sans leur rien découvrir de ce que le Roy luy mandoit à l'égard de l'avenir, il les consola de la supercherie que la fortune leur faisoit, en leur dérobant l'occasion de montrer leur valeur & de remporter de nouvelles victoires. Il les exhorta de préferer le bien public à la gloire que chacun d'eux esperoit en particulier. Il les convia de participer aux rejoüissances publiques, il leur promit d'advertir le Roy de leur zele, il les asseura que la peine qu'ils avoient prise de le venir trouver n'avoit point été tout à fait inutile, & pour joindre des effets convenables à tant de termes magnifiques, en attendant que le Roi satisfit à la dépence de l'équipage qu'ils avoient fait pour le service de sa Couronne, il leur distribua son argent monnoyé, sa vaisselle, ses meu-

bles, & tout ce qu'il avoit retenu de la dépoüille des Rois de Naples.

Cette profuſion ne laiſſa pas d'irriter le Roy, quoy qu'il l'eût ſouhaitée uniquement; & comme les paſſions ſont toûjours contraires & tendent à ſe détruire les unes les autres, ſuivant la remarque de Platon, dés le moment qu'elles ſont déreglées, il ne reſſentiſt pas à beaucoup prés tant de joye, lors qu'il apprit que le Grand Capitaine s'étoit nouvellement endetté de cent mille écûs, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre du côté de ſes richeſſes, qu'il receut d'indignation, s'imaginant qu'il avoit voulu trancher du Roy dans cette rencontre, & luy reprocher ſon ingratitude, par la plus adroite, mais la plus diffamante de toutes les manieres. *Il* ſe contenta pourtant de le confiner dans ſa premiere ſolitude, & ſoit qu'il apprehendat de le porter dans le deſeſpoir, ſoit qu'il fût devenu moins jaloux, quand il l'avoit veu plus pauvre, il changea d'objet & non pas de paſſion, & s'attacha directement à renverſer la Fortune du Cardinal Ximenes.

Cet incomparable Prélat avoit tenu dans le Cabinet du Roy la même place que Gonſalve dans ſes armées: & ſoit que la Reyne Iſabelle, qui les avoit tous deux avancez, eut formé leur amitié, ſoit que la naturelle dépendance qu'avoient leurs employs l'un de l'autre, l'eut premierement fait naître & depuis contribüé toute ſeule à la conſerver; il eſt certain qu'elle étoit parvenüe au dernier periode, & que la diſgrace de l'un n'avoit en rien diminüé l'inclination de l'autre. En effet les offices qu'il tâcha toûjours de luy rendre, les avis ſecrets qu'il luy faiſoit donner de tems en tems de la colere du Roy, firent qu'il ne douta point, lorsqu'il s'agiſſoit de ſe défendre contre la calomnie, que cette ancienne amitié & la correſpondance qu'il entretint avec lui, depuis même qu'il eut été confiné dans Loxe, ne fuſſent les principa-

les

les causes de l'aversion du Roy Catholique. Voicy le prétexte que l'on choisit, pour le chasser du Ministere avec apparence de justice ; la faveur de la Reyne Isabelle l'avoit élevé, de simple Cordelier qu'il étoit, à l'Archevêché de Tolede, c'est à dire à la premiere dignité de l'Eglise d'Espagne & au plus riche benefice de la Chrétienté. Et quoy qu'il en eut toûjours employé les revenus, conformement aux plus étroites maximes de l'Evangile, on ne laissoit pas de trouver étrange qu'un homme se fût reservé l'économie de tant de biens, apres avoir fait vœu de pauvreté. La bassesse de son origine contribuoit encore à le faire estimer indigne d'une Prélature, qui dans la corruption des Siecles passez, avoit presque toûjours servi d'appanage aux enfans de Castille. C'est ce qui fit naître au Roy Catholique l'envie d'en faire pourvoir un de ses enfans naturels, qui étoit Evêque de Sarragosse, & solliciter le Cardinal, à diverses repriſes, de vouloir entendre à quelque permutation. Mais ce Prélat répondit toûjours avec une égale fermeté, qu'il n'abandonneroit jamais l'Epouse que Dieu lui avoit commise, & que s'il étoit obligé de le faire, il quitteroit la Mitre & le Chapeau, & s'en retourneroit dans sa Cellule. Neanmoins comme il avoit l'esprit, infiniment adroit, & qu'il connoissoit que le Roy ne se résoudroit que difficilement à disgracier une personne qui étoit devenuë nécessaire, par une si longue administration de ses grandes affaires, il prit une resolution, qui d'un côté ne pouvoit être plus conforme aux maximes de la Religion & de la Morale, & qui pourtant de l'autre, satisfaisoit en partie l'humeur du Roi, & faisoit cesser tout à fait la calomnie à son égard. Il mit sur pied à ses dépens une armée de quatorze mille hommes, avec lesquels il porta la guerre dans l'Afrique, & fit des choses que je ne fais que dessiner, parceque les historiens d'Espagne, qui se sont épuisez à les

Voyez ces deux vies Espagnoles que nous avons de luy.

les décrire, les ont exaggerées d'une maniere ſi Romaneſque, qu'il eſt impoſſible de ſéparer le vray du faux dans leur narration ; il s'empara du port de Maza Echibri, il força la ville d'Oram, il deffit en bataille rangée le Roy de Tremize, il le chaſſa de ſon Royaume, il prit la ville de Buz, où les Maures avoient fondé leur Univerſité & leur College ; il remporta de notables victoires, & pour comble de proſperité, il ſe rendit maître de Tripoli de Barbarie, aprés l'avoir affligée longtemps par mer & par terre, & convertit ainſi la jalouſie de ſes Compatriotes en l'admiration de ſes vertus.

DISCOURS IX.

Que le Roy Catholique ne pouvoit choisir de plus délicate conjoncture, pour usurper la Navarre, que celle de l'interdit; d'où vient que les Politiques François n'ont pas assez efficacement réfuté les Espagnols, quoy que les raisons qu'allegoient ceux-cy, pour excuser l'usurpation de ce Royaume fussent foibles & même inutiles; par quelles voyes les Ministres d'Espagne, auprés de l'Empereur, des Suisses, & des Venitiens rompirent trois négociations, que les François avoient presque terminées; & s'il faut imputer l'affront que la France reçut devant Novarre à la suspension d'armes qu'elle avoit conclüe avec l'Espagne.

LE restablissement des Sforces dans le Milanois ne diminua point la haine du Pape contre la France, en ajoûtant à ses titres, celuy qu'il se fit donner, de restaurateur de la Lombardie. Au contraire, comme la crainte de la vengeance fait quelquefois redoubler les injures, & continuër les mauvais traittemens, de peur que si l'on cessoit de persecuter les malheureux, on ne donnat sujét de croire qu'ils étoient innocens: de même Sa Saintеté, qui ne s'étoit déclarée contre le Roy Trés-Chrêtien, que pour luy ravir ce qu'il possedoit en Italie, ne laissa pas de le poursuivre avec plus d'obstination que jamais, quand il en fut chassé, & la Bulle qu'on fulmina contre luy quelque temps aprés, en fut une preuve, non pas tant à cause de l'anathême qu'elle contenoit, que du funeste effet qu'elle causa vers les monts Pyrenées, & qui doit servir de matiere à ce discours.

Cette

Cette Bulle ôtoit au Roy Louis XII. la qualité de Roy Trés-Chrêtien, & l'exposoit à toutes les peines portées par les anciens Canons & les nouvelles constitutions contre les Héretiques & les Schismatiques. Elle usoit de la même rigueur contre tous les adherents, de quelque condition qu'ils fussent; elle les déclaroit décheus de leur caractere s'ils étoient Souverains, ou de leurs privileges, s'ils étoient d'une condition inferieure. Elle mettoit leurs Etats en interdit, & transportoit leurs biens au premier qui les occuperoit. Elle comprenoit formellement au nombre de ceux-cy *Jean d'Albret* Roy de Navarre, qui suivoit le party de la France; & le Roy Catholique qui ne laissa jamais échapper l'occasion de profiter des égaremens d'autruy, regarda cette conjoncture, comme une entrée que la fortune luy présentoit, pour envahir la Navarre, sous prétexte de Religion. Il y avoit déja longtems qu'il étoit tenté du desir d'ajoûter cette Couronne aux autres, qu'il avoit réünies en sa personne; Et quoy que les historiens d'Espagne n'en demeurent pas préçisement d'accord, ils ne laissent pas de rapporter tous les fondemens, qui peuvent servir à former cette supposition, lors qu'ils avoüent que ses prédecesseurs, quoy qu'ils ne fussent que simples Rois d'Arragon, n'avoient pas laissé d'y prétendre, & lors qu'ils luy font représenter dans son Conseil d'Etat cette longue suitte de raisons qui rendoient cette conquête absolument nécessaire à l'Espagne, pour la garentir des irruptions Françoises à l'advenir. Mais outre qu'il n'avoit point eu de prétexte, pour déclarer la guerre au Roy de Navarre, & que l'apparence de Religion qu'il vouloit conserver en toutes choses, ne pouvoit subsister avec une usurpation manifeste, il prévoyoit que la France, qui par tant d'interets & d'alliances nouvelles de siecles en siecles, étoit engagée à conserver cette Couronne, ne manqueroit pas d'accourir avec toutes

tes ſes forces pour la défendre, dés qu'elle ſeroit attaquée, & de prendre en chemin faiſant ou Fontarabie, ou quelque autre Place qui luy donnat entrée en Eſpagne. Il falloit donc attendre une occaſion qui fut aſſez favorable, pour faire ceſſer en même tems ces deux legitimes apprehenſions; Et comme la prudence humaine ne pouvoit contribüer non plus à l'éloignement de l'un que de l'autre, il falloit tout eſperer de la Fortune; il falloit que la Navarre apportat elle même la premiere diſpoſition à ſa perte par quelque guerre civile; ou ſi ſon peu d'étendüe & la crainte d'un puiſſant ennemy voiſin, qui l'environnoit de toutes parts, l'exemptoit de cette eſpece de corruption interieure, il n'y avoit point d'inconvenient que le même effet ne pût réſulter d'une cauſe exterieure, qui pouvoit aiſement avoir lieu dans un Etat aſſez foible pour étre ébranlé par la moindre révolution. Il falloit de plus que l'Eſpagne lui déclarat la guerre, & qu'elle entrat la main armée dans la Guyenne, ou dans le Languedoc, encore n'auroit elle pû agir autant qu'il auroit été neceſſaire, parceque les Grands d'Eſpagne n'aymoient point à paſſer les Pyrennées, & les peuples ne ſe réſoudroient que difficilement à contribüer aux frais d'un armement, qu'ils s'imaginoient devoir être inutile. Il falloit donc ou deſeſperer de cét évenement, ou l'attendre de la conjoncture funeſte de ces trois principes, & c'eſt ce qui avoit obligé le Roi Catholique de ſuſpendre durant un ſi long tems ſon deſſein contre la Navarre, & de vivre en aſſez bonne intelligence avec Jean d'Albret, juſques à ce que la Ligne de Mantoüe & la perte du Milanois, qui la ſuivit, ayant fait naître la premiere de ces diſpoſitions, & l'interdit du Pape ayant apporté la ſeconde, en ſuggerant le prétexte que le Conſeil d'Eſpagne, quelque rafiné qu'il fut, ne pouvoit inventer, le Roi d'Angleterre mit enfin la troiſiéme & la derniere, par l'accident que je vais décrire.

L'ar-

L'armée navalle d'Angleterre avoit débarqué à Fontarabie les troupes deſtinées à l'attaque de Guyenne, & le Roi de France avoit renfermé dans cette Province la meilleure partie des gens de guerre, qui lui reſtoient au deçà des monts; quand les Eſpagnols, au nombre de trente mille hommes de pied, & de trois mille chevaux, commandez par le Duc d'Alve, s'avancerent vers la frontiere de Navarre pour entrer dans la France, & quelques Places de ſeureté qu'ils promettoient de lui rendre, auſſitôt que la guerre ſeroit terminée. Ce Prince, qui s'étoit reconcilié avec les François depuis la mort de Gaſton de Foix, qui lui diſputoit la Couronne, étonné d'un compliment ſi extraordinaire, répondit qu'il ne pouvoit accorder le paſſage qu'on lui demandoit, ſans ruïner ſes ſujets, ni donner des villes pour la ſeureté d'une choſe, dont il n'étoit ni la cauſe ni le garant. Le Roi Catholique pouvoit alors faire entrer ſon armée dans la Navarre ſans autre formalité, & ſe mettre en état d'emporter de vive force ce qu'on lui réfuſoit; mais comme les François auroient eu le tems de venir au ſecours, pour peu que le Roi de Navarre eût fait de reſiſtance au Duc d'Alve, il crut qu'il falloit réduire les choſes aux termes d'une feinte negociation, qui rendroit ce Roi moins ſoigneux de ſa propre conſervation, allentiroit les ſollicitations qu'il faiſoit à ſes alliez, pour être promptement aſſiſté, & rendroit par conſequent ceux-ci plus negligens de tenir des troupes ſur la Frontiere de Navarre, pour obſerver la marche & le deſſein des Eſpagnols.

Cet artifice lui réüſſit au delà de ſes eſperances, & le Duc d'Alve n'eût pas plûtôt fait entendre au Roi de Navarre, qu'il avoit ordre de traiter avec lui, que ce Prince y condeſcendit, parce qu'il avoit la même penſée d'amuſer les Eſpagnols juſques à ce que l'armée Françoiſe parut. Il eſt vrai qu'il ne perſevera pas long-temps dans cette contremine, & il avoit

à faire

à faire à des gens, dont le genie étoit ſuperieur au ſien en matiere de Cabinet. Ils lui perſuaderent qu'ils agiſſoient ſincerement, & qu'ils ne viſoient qu'à rendre les conditions du paſſage qu'ils demandoient meilleures. De cette erreur il tomba dans une autre, qui étoit ſans comparaiſon plus dangereuſe, je veux dire dans la préſomption de pouvoir demeurer neutre, dans la querelle qui s'alloit allumer entre les deux Couronnes. Et comme d'une part la ſincerité que les Eſpagnols luy témoignoient faiſoit croire qu'ils n'y formeroient aucune oppoſition, la crainte que les François avoient d'autre part qu'il ne donnat paſſage à leurs ennemis les faiſoit conniver à cette neutralité prétendüe. Ainſi pendant qu'il agiſſoit avec plus de réſerve qu'à l'ordinaire à l'eſgard du Roy Tres-Chrêtien, & que ſa lenteur avoit obligé celuy-cy de contremander les troupes deſtinées au ſecours de la Navarre, & de les enfermer dans les places de Guyenne, qu'il prévoyoit devoir être les premieres attaquées par les Anglois, le Duc d'Alve rompit tout d'un coup la négociation commencée, & diviſa ſon armée en pluſieurs corps ſeparez, les fit entrer par divers endroits dans la Navarre, & ſurprit le Roy tellement à l'impourvu, que ne pouvant avoir communication avec aucune de ſes meilleures Places, qui ſe trouverent toutes aſſiegées en même tems, & craignant d'être fait priſonnier dans Pampelune, il abandonna ſon Etat, & ſe retira dans la Souveraineté de Bearn. Les Navarrois, qui n'étoient pas plus interreſſez que luy dans la conſervation de ſa Couronne, ſuivirent ſon exemple, & changerent de Souverain preſque ſans réſiſtance.

Voyez l'Hiſtoire particuliere de Louis Concica.

C'eſt icy que je ne puis aſſez m'étonner, de la peine que ſe ſont donnés volontairement deux politiques Eſpagnols, de compoſer des volumes entiers pour défendre l'uſurpation de la Navarre, & que je ſuis obligé de faire quelques remarques ſur leur travail.

vail. *Antoine de Nebriſſa* en a fait deux livres en Latin, & *Dom Louis Corca* s'eſt imaginé que la langue Eſpagnole étoit plus propre à ſoûtenir la réputation de ſon pais. Je ne m'amuſe point à cenſurer la forme qu'ils en ont donnée à leurs vaſtes ouvrages, quoy que ceux qui les ont lûs ſçachent bien qu'ils ont fourny le plus beau champ que la Critique pouvoit ſouhaiter; & pour ce qui regarde leur matiere, je ſuis d'un ſentiment tout à fait contraire à celuy des auteurs François qui les ont réfutez, en ce que j'eſtime que la plus courte & la plus ſolide maniére de leur répondre, n'eſt pas de monſtrer que les raiſonnemens qu'ils accumulent ſont faux, mais de juſtifier qu'ils ſont entierement inutiles, pour arriver à la fin qu'ils ſe propoſoient; je veux dire pour faire l'apologie du Roy Ferdinand. En un mot je tiens que les uns ont mal établi l'état de la queſtion, & que les autres ſe ſont emportez au delà des bornes qui leur étoient preſcrites, parce que comme l'interdit du Pape ne ſuffiſoit pas, je dis même dans toute l'étenduë que luy donnoient les Eſpagnols pour autoriſer leur injuſtice, il n'étoit point auſſi neceſſaire que les François employaſſent toutes les machines de la Juriſprudence civile & de l'Eccleſiaſtique, pour en infirmer la validité: & voicy ſurquoy je me fonde. La queſtion de la puiſſance des Papes ſur le temporel étoit trop delicate, pour ſervir ſeule de prétexte à l'invaſion du Roy Catholique. Et lors que les Partiſans, ou les ſujets de ce Prince réduiſent leurs moyens de deffence à celuy cy, j'advoüe qu'ils ont plus d'égard à ſurprendre la credulité des peuples, qu'à convaincre les doctes, puis qu'au lieu de prouver une verité qu'ils faiſoient paſſer pour conſtante, ils la confondent avec la plus épineuſe de toutes les difficultez. Mais auſſi les Apologiſtes du Roy de Navarre s'attacherent pluſtôt à renverſer ce qu'on ne doutoit point avoir été foiblement prouvé, qu'à produire les raiſons poſitives de ſon innocence; au lieu

Il y en a un volume manuſcrit dans la Biblioteque de M. de Thou.

lieu que les uns & les autres, sans entrer dans une discussion qui leur étoit également impossible, pouvoient executer ce qu'ils avoient entrepris, sçavoir les Espagnols en recourant à d'autres preuves, qui fussent moins suspectes, & les François, en justifiant que le principe de leurs adversaires, quel qu'il fut en soy même, ne leur servoit de rien. Et de vray quand ils eussent obmis toutes les raisons d'appel comme d'abus, & d'inscription de faux, qu'ils ont allegées contre la Bulle, qui mettoit la Navarre en interdit, leur cause n'en auroit point été plus foible: puis que cette scandaleuse piece, pour avoir été concertée dans le Cabinet d'Espagne, ne laissoit pas de contenir plusieurs choses qui la rendoient nulle. En premier lieu elle étoit defectueuse dans son principe, & supposoit une fausseté pour fondement de toutes les peines qu'elle imposoit, en s'arrêtant à la personne de Jean d'Albret immédiatement & précisément, sans passer outre, quoy qu'il fût de notorieté publique, que ce Prince n'étoit Roy de Navarre que parce qu'il en avoit épousé la Reyne, & par consequent on ne le pouvoit déclarer inhabile & décheu sur les biens sur lesquels il n'avoit aucun droit, ni ravir injustement ce qui ne luy appartenoit, que par réflexion. Et quand même il auroit esté coupable de tous les crimes qu'on luy imposoit, & de tous ceux qui peuvent être commis dans la vie civile; quand il auroit été justiciable du Saint Siege, pour en avoir reçû l'investiture de son Etat aussi bien que le Duc de Ferrare; quand la déposition des Espagnols, qui pourtant étoient ses parties, eut suffi pour le condamner; il est certain qu'il ne pouvoit être privé d'aucuns biens immeubles, puisque son contract de mariage ne fait point de mention qu'il en possedat, & qu'il n'avoit qu'à perdre le droit de succeder au Duché d'Albret, aprés le déceds de son pere, qui vivoit encore, lors que son interdiction arriva. Mais pour ce qui regardoit la Navarre, comme

me elle appartenoit indiviſiblement à ſa femme, & que le fonds du droit réſidoit en la perſonne de cette Princeſſe privativement à celle de ſon mary, il eſt conſtant qu'elle n'étoit point ſujette à l'interdit; puisque la Bulle ne la déclaroit ni convaincüe, ni complice d'aucune faute. En ſecond lieu cette Bulle étoit défectueuſe en ſa matiere, en ce qu'elle ſuppoſoit que Jean d'Albret eût contracté une aſſociation particuliere avec la France, ce qui étoit ſi faux que ce Prince avoit toûjours regardé les François comme ſes ennemis du vivant de Gaſton de Foix; & s'il avoit entretenu depuis ſa mort quelque ſorte de correſpondance avec eux, elle n'étoit pas plus étroitte que celle qu'il avoit eüe avec les Eſpagnols, ni que celle que les Eſpagnols même avoient, nonobſtant la guerre avec le Roy Tres-Chrêtien; d'où il étoit aiſé de conclurre, que puis que le Roy Catholique n'avoit point encouru les Cenſures Eccleſiaſtiques, pour ce regard; le Roy de Navarre ne les avoit pas non plus méritées, puis qu'aprés tout il n'avoit fait que la même choſe. En troiſiéme lieu cette Bulle ne fût executée dans aucune des formes, que les Canoniſtes exigent pour la rendre valable, & l'on n'eût point d'égard à l'ancienne ni nouvelle diſcipline. Elle fût pourſuivie en ſecret par les Miniſtres d'Eſpagne à la Cour de Rome, & le Conſiſtoire qui devoit être pluſieurs fois aſſemblé n'en fût pas même averti; Elle fût expediée ſans cérémonie, elle ne fût point affichée aux lieux publics, elle ne fût point intimée aux Princes Chrétiens, elle ne fût point envoyée à d'autre qu'au Roy d'Eſpagne, qui n'avoit garde de la notifier au Roy de Navarre, puis qu'il travailloit alors à le ſurprendre, & qu'il négocioit actuellement avec luy. La Reyne de Navarre ne fût point ſommée d'abandonner les intereſts de ſon mary, & l'irruption du Duc d'Alve ne fût précedée d'aucune ſigne qui ſervit à faire ſoupçonner la choſe. Enfin on ne parla de l'interdit qu'apres qu'il fût executé.

C'eſt le terme de la Bulle.

cuté. Et ce qui marque plus clairement l'injustice du Commissaire qui avoit été délegué, il n'en voulût jamais remettre le different à l'arbitrage du Saint Siege. Il voulût absolument retenir la Navarre, & pour ôter aux peuples nouvellement soumis le moyen de retourner sous leur Roy legitime, il suivit le conseil du Cardinal Ximenes, qui pour rentrer en grace luy proposa d'incorporer cette Couronne à celle de Castille; mais comme il étoit en possession de cét qui l'avoit obligé d'appeller l'Anglois, & qu'il voyoit la Guyenne trop bien munie, pour être emportée d'abord, comme il l'avoit fait imaginer à leur Roy, il retint ses troupes dans l'étenduë de sa nouvelle conquête, & lors qu'il fut pressé d'executer le premier article du Compromis, qui portoit que les forces d'Espagne & d'Angleterre assiegeroient conjoinctement Bayonne, il allegua tant d'excuses, & fit naistre un si grand nombre d'inconveniens, pour éluder la chose, que ces Insulaires furent contraints de lui envoyer un député pour aprendre sa derniere resolution. Il le reçeut avec toute sorte de Civilité; il lui fit l'honneur de traiter en personne avec lui: il écoûta sans émotion ses plaintes, quoy que énoncées d'une maniere un peu trop altiére, contre son manquement de foy. Il lui fit advoüer que Bayonne ne pouvoit être forcée dans l'état où les François l'avoient mise. Il lui fit voir le plan des fortifications nouvelles & la liste des gens de guerre, qui la défendoient, & le réduisit lui même enfin à se déporter du principal article de sa négociation, pour en examiner d'autres qu'il n'avoit point ordre de signer, & qui regardoient qu'elle place de Guyenne seroit assiegée au lieu de Bayonne. Cependant les Anglois ennuyez des longueurs du Roi d'Espagne, & mal satisfaits de la conduitte de leur député, s'embarquerent sans le rappeller & sans en avoir averty leur Roi & reprirent la route d'Angleterre, où ils publierent pour excuse qu'ils

C'estoit le Roy Catholique luy même.

Dans la vie de ce Cardinal écrite dans l'université d'Alcala.

avoient été trompez par les Eſpagnols. Mais on leur ajoûta d'autant moins de foy, qu'on ne pouvoit s'imaginer à la Cour d'Angleterre que le Roi Catholique eut rompu le Traité, que ſes miniſtres avoient eu tant de peine à conclurre, en un tems où non ſeulement il ne tenoit qu'à lui d'en recueillir tous les avantages qu'il avoit prétendus, mais encore il expoſoit ſa nouvelle Conquéte & ſes Etats hereditaires à des perils preſque inévitables, parce qu'il étoit certain que les François demeureroient les maîtres abſolus de la mer, aprés la retraite des Anglois; & que les troupes, qu'ils tenoient auparavant enfermées dans la Guyenne devenoient ſuperieures à celles qui leur avoient déclaré la guerre, & changeroient par conſequent de réſolution de ſe tenir ſur la defenſive à celle d'attaquer à leur tour & de prendre la Navarre. Il eſt vray que l'armée du Roi Trés-Chrêtien n'avoit jamais été plus leſte qu'elle paroiſſoit alors; & qu'outre le préſomptif heritier de la Couronne, qui la commandoit en perſonne, le ſalut de ſa patrie, & l'avantage de s'expoſer aux rayons du Soleil levant, avoit attiré vers les Pyrennées, tout ce qu'il y avoit de généreuſe & d'ambitieuſe Nobleſſe dans ſon Royaume. Mais comme le Duc d'Alve n'avoit deſſein que de leur *diſputer* l'entrée de la Navarre, parce qu'il ne doutoit point que les peuples ne ſe ſoûlevaſſent, auſſi-tôt qu'ils auroient lieu de rentrer ſous leur ancienne domination, il ſe renferma dans le poſte de S. Jean pied de porc, & s'y retrancha de maniere entre les montagnes & les rochers, que les François deſeſpererent de ſurmonter tant d'oppoſitions, & détacherent une partie de leurs troupes commandées par le Roi de Navarre & Monſieur de la Paliſſe, pour découvrir par où venoient tous les vivres de l'armée Eſpagnole, & pour donner chaleur à la ſedition, qui devoit commancer à Pampelune, des qu'ils paroiſtroient à la veüe de ſes murailles. On connût par l'éve-

l'évenement que ce dessein avoit été judicieusement concerté, quoi que l'execution ne répondit point à l'esperance, que ses auteurs en avoient conceüe; par ce que si les François fussent arrivez les premiers à Roncevaux, les intelligences que le Roi de Navarre entretenoit à Pampelune les eussent d'abord introduits dans cette ville Capitalle. Où faisant avancer le reste de l'armée, ils n'auroient eu qu'à défendre le passage de Roncevaux pour obliger les Espagnols à mourir de faim dans leurs retranchemens, ou de se rendre à discretion. Mais le tems que le Roi de Navarre & Monsieur de la Paliſſe consumerent à prendre le bourg & la ville située à la racine des Pyrenées, où *Valdes* Colonel Espagnol sacrifiant sa liberté & la vie de huit cents avanturiers, qui s'étoient portez dans cette foible place, retarda l'entrepriſe: & la difficulté qu'eurent ces deux Chefs de retenir leurs gens du pillage, donna le loisir au Duc d'Alve, qui avoit été averty de leur marche, de les prévenir, en tirant toute son armée des retranchements de S. Jean, à la réserve de mille Fantassins, qu'il laissa pour les garder, en saisissant le passage de Roncevaux avant que les François y fussent arrivez, en fortifiant la place de Pampelune, & faisant executer les auteurs de la sedition. Le Roi de Navarre pourtant & Monsieur de la Paliſſe ne laisserent pas de prendre une autre route & de se présenter devant Pampelune, aprés y avoir fait porter à force de bras quatre pieces d'Artillerie, ils la presserent d'abord avec assez de vigueur, & lui donnerent quelques assauts; mais le renfort que le Duc d'Alve y avoit jetté étoit si grand, qu'ils furent toûjours repoussez avec perte. Et la vigueur du froid qui n'est pas même supportable aux habitans des Pyrenées, quand ils sont obligez de passer la nuit hors de leurs tois, ayant fait desesperer aux François de prendre par composition une place, qu'ils avoient seulement commencé d'assieger au plus fort de l'hyver, ils repasserent

paſſerent les montagnes avec quelque ſorte de desavantage, aprés avoir levé le Siege, puis qu'ils furent contraints de laiſſer leur artillerie. Cette retraite qui maintenoit les Eſpagnols dans leur uſurpation fit naître deux évenemens qui ne leur étoient pas de moindre importance. Le premier, en ce que Monſieur de Lautrec qui étoit entré dans la Biſcaye, avec un corps d'armée ſeparé, fuſt pareillement obligé de léver le Siege de Saint Sebaſtien, ſur le point qu'il l'avoit réduit à parlementer. Et le ſecond en ce que le Duc de Calabre avoit traité avec le Roi Trés-Chrêtien par le moyen de Philippes Capoles Seigneur Neapolitain, aux conditions qu'il devoit prendre l'opportunité de s'enfuir, pendant que la Cour d'Eſpagne étoit à la ville de Loyrogne, & de ſe ſauver dans le Camp des François qui n'en étoit pas beaucoup éloigné, à la faveur d'une puiſſante eſcorte qui lui ſeroit envoyée. Cependant le jour de l'aſſignation s'étant écoulé, ſans que perſonne ſe preſentât pour faciliter l'évaſion de ce malheureux, il fuſt détenu plus étroitement que jamais, & fuſt confiné dans la Forteresſe de S. Sebaſtien, pour le reſte de ſes jours. Ainſi les François perdirent l'occaſion de recouvrer le Royaume de Naples, & donnerent aux Eſpagnols un prétexte plauſible de contrevenir à la plus ancienne maxime du droit des gens, qui leur avoit été inviolable, en arrêtant le ſeul Prince de la maiſon d'Arragon, qui leur pouvoit redemander un jour l'heritage de ſes peres. Ainſi les Eſpagnols, en moins de ſix mois, renvoyerent les François au delà des Alpes, & le Roi de Navarre au delà des Pyrennées, ſe rendirent ſeuls arbitres de l'Italie, aporterent la derniere précaution, que la prudence pouvoit exiger pour la conſervation de Naples, & formerent en l'année 1512. par le concours de tant d'Etats & de Conquêtes une domination qui devant être accrüe de dix ſept Provinces du pais bas, & de ce que la maiſon d'Autriche tenoit en Allemagne, por-

porteroit dans l'excés l'ambition du jeune Prince, en la personne duquel se feroit cette union, & le tenteroit infailliblement d'aspirer à la Monarchie universelle.

Mais en attendant cette conjoncture, que le Roi Catholique ne pouvoit regarder que dans l'éloignement, il réduisit tous ses soins à donner les ordres pour la Campagne prochaine, pendant que ses ministres d'Italie travailloient à la conclusion d'une alliance offensive & défensive entre les Suisses & le nouveau Duc de Milan, qui seul pouvoit empêcher la France d'entrer en Italie; enquoi l'on peut dire qu'elle n'avoit point d'autre bût, que de conserver ce qu'elle avoit acquis. Mais comme le Roi Trés-Chrêtien en avoit un directement oppose, & que l'experience de tant de pertes reçües en si peu de tems lui avoit ôté l'esperance de les réparer autrement qu'en détâchant quelques membres de la Ligue pour l'attacher à son party, & comme il avoit commancé trois négociations differentes, l'une avec les Suisses, l'autre avec l'Empereur, & la derniere avec les Venitiens, le Conseil d'Espagne s'occupa durant l'hyver à les traverser; & voici l'ordre des intrigues qu'il employa pour y parvenir.

Pour déconcerter la premiere, il gaigna les députez des Suisses assemblez à la Diette de Lucerne, & rendit inutiles les sollicitations de Monsieur de la Trimoüille que la France y avoit envoyé pour les attirer. Ensuite il fit proposer aux Cantons quinze mille ducats qui seroient présentement fournis, & quarante mille de pension durant vingt-cinq années, s'ils vouloient prendre Maximilien Sforce en leur protection. Et cette somme qui devoit être toute distribuée entre ceux qui gouvernoient alors les affaires publiques, fit une si puissante impression sur ces esprits avares, qu'ils conclurent l'alliance & la protection que les Espagnols soûhaittoient, en présence de Monsieur de la Trimoüille, auquel ils imposerent

poſerent le ſilence à l'avenir pour ce qui regardoit le Duché de Milan. Je dois ce témoignage à Monſieur de la Trimoüille, qu'il n'exerça pas moins de vertus politiques dans cette négotiation qu'il en avoit exercé de Militaires à la Campagne; & qu'aprés avoir diſſimulé d'un air, qui pourtant étoit ſans baſſeſſe, l'indignité qu'on lui faiſoit, il réduiſit les propoſitions qu'il avoit commancées de faire à la Diette, en une ſeule, que puis que le Duché de Gennes & le Comté d'Aſt étoient exceptez du Traité que les Ligues venoient de ratifier avec Maximilien Sforce, il fut au choix au Roi ſon Maître de les recouvrer. Mais comme les Eſpagnols avoient obtenu le principal à force d'argent, ils emporterent l'acceſſoire par importunité; & firent exclurre les François de leur derniere prétention. Monſieur de la Trimoüille, qui ne pouvoit imputer ce mauvais traitement qu'à la haine que les Suiſſes portoient à ceux de ſa nation, s'imagina qu'un Italien reüſſiroit peut être mieux, & perſuada au Roi Trés-Chrêtien d'envoyer le Marêchal Trivulce à la Diette, ſous prétexte de negocier quelques affaires domeſtiques. Mais il n'y fuſt pas pluſtôt arrivé qu'on lui défendit de conferer avec Monſieur de la Trimoüille, ce qui termina la Diette par un réſultât qui portoit en termes exprés qu'on défendit à tous ceux de la nation de porter les armes pour le Roi Trés-Chrêtien, tant dedans que de hors l'Italie. Pour déconcerter la ſeconde négociation le Conſeil d'Eſpagne oppoſa *Dom Pedro d'Uroca* & le *Comte Caviatti*, c'eſt à dire, les plus intelligens de ſes miniſtres aux Sollicitations que le Cardinal de S. Severin faiſoit à l'Empereur en faveur de la France, & ſuſpendit, par leur entremiſe, un Traite dont tous les articles étoient accordez à la réſerve du dernier. Encore le different ne conſiſtoit-il pas tant deſormais en la ſubſtance qu'en la modification de celui-ci, puis que le Roi Trés Chrêtien convenoit de marier ſa fille avec le petit fils de l'Em-

l'Empereur ; mais il demandoit que cette Princesse, qui étoit encore dans l'enfance, fust laissée comme en dépôt à la Reyne sa mere, qui seroit obligée de la remettre à son Espoux, aussi-tôt qu'elle auroit atteint l'âge requis pour la consommation du mariage. Cependant la négociation fust accrochée sur cette seule formalité, & pour dédommager l'Empereur des avantages que la France faisoit à son petit fils, on lui promit de moyenner son accomodement avec les Venitiens, de payer les troupes & de les faire passer avec l'armée du Roi Catholique, & le corps de réserve des Suisses dans le Duché de Bourgogne. Enfin pour déconcerter la troisiéme, les Espagnols voyant que le Maréchal Trivulce étoit déja demeuré d'accord avec le Senat que le Roi Trés-Chrêtien restitueroit les villes de Cremône & de Giaraddadde, & que par consequent on n'attendoit plus que les ordres de France pour l'évacuation de ces deux places, ils s'aviserent de proposer aux Venitiens un plus grand avantage, qui consistoit à faire consentir l'Empereur de leur remettre la ville de Veronne, moyennant deux-cents cinquante-mille ducats, & leur donnerent non seulement des paroles, mais encore des gages si formels, que le Senat dont la politique étoit alors plus interessée que jamais, congedia Trivulce avec des complimens magnifiques ; sur ce raisonnement, qu'il lui seroit facile, aprés le recouvrement de Veronne, de rentrer dans les villes détenües par les François, au lieu que si Veronne demeuroit à l'Empereur, ou passoit aux Espagnols, il seroit également impossible de la tirer de leurs mains.

La rupture des trois négociations, que je viens de marquer, ne pouvoit être plus favorable aux Espagnols, puisqu'elle contribuoit à la principalle de leurs intentions en ôtant aux François tout ce qui leur pouvoit aider à recouvrer le Duché de Milan. Mais comme c'est une remarque de la Politique mo-

derne que les avantages remportez ſur le tapis ſont quelquefois plus conſiderables par le contre coup qu'ils donnent aux affaires, que par le terme où l'on prévoyoit qu'ils devoient arriver. Ainſi toutes ces diverſes machines que le Roi Catholique n'avoit remuées, que pour obtenir une des deux fins qu'il prétendoit, en demeurant le ſeul arbitre d'Italie, lui ſervirent encore pour arriver à l'autre, qui regardoit la conſervation de la Navarre, en la maniere que je vais décrire. La conquête qu'il avoit faite en tant de lieux differens, avoit épuiſé ſes tréſors, & la guerre, qu'il falloit ſoûtenir contre la France au dela des Pyrenées, étoit pour lui d'une ſi prodigieuſe dépence que le revenu d'Eſpagne n'y pouvoit ſuffire. Il falloit donc impoſer de nouveaux tributs, ce que les peuples n'étoient point en état de ſouffrir, ou lever des contributions ſur les Grands d'Eſpagne, ce qui étoit d'autant plus dangereux, que quelque effort qu'il eût fait pour rétablir ſon authorité dans la Caſtille, depuis la mort de ſon gendre, il n'avoit pû ſi parfaitement calmer les eſprits, qu'il n'y demeurât toûjours une entiere diſpoſition à la guerre civile, dont il avoit apperceu les ſimptomes, dans l'invaſion de la Navarre, quoi que le bonheur de ſes armes ſemblât alors devoir ſuſpendre toutes les conjurations formées contre ſon gouvernement; d'où il concluoit que, ſi le Cardinal Ximenes, pour ſe maintenir dans le Cabinet, ou le Grand Capitaine, pour ſe délivrer de l'exil, uniſſoient leur autorité, la rebellion occulte des Caſtillans dégenereroit incontinent en une défection publique, & le contraindroit encore une fois de ſe retirer dans l'Arragon, de peur de ſouffrir un traitement ſemblable à celui dont il avoit uſé à l'égard de la Reyne ſa fille. C'eſt ce qui l'obligea d'envoyer deux Religieux à la Cour de France, qui s'introduiſant ſous couleur de Sainteté, trouverent accés auprés de la Reyne, augmenterent les intentions qu'elle avoit pour la paix,

par

par la consideration de la gloire qu'elle pouvoit acquerir en la faisant, & la rendirent aussi Médiatrice d'un Traité particulier entre les François & les Espagnols, pour tous les lieux de leur domination, à la reserve de l'Italie, qui fut ratifié par le Roi Très-Chrêtien sous esperance qu'étant débarrassé des soins de conserver la Guyenne, & l'Anglois s'étant expliqué de vouloir entendre à la paix, la France pourroit envoyer toutes ses forces au delà des monts, faire un effort si puissant, qu'elle emporteroit le Duché de Milan.

Mais comme il importoit au Roi Catholique de faire sçavoir à toute l'Europe les raisons qui l'avoient contraint, disoit-il, d'abandonner la confederation, il fit publier un écrit en forme de manifeste, dont il est necessaire d'insinuer ici quelques traits. Il exposoit que comme le seul zele de la Religion l'avoit fait entrer dans la Ligue; aussi la seule connoissance du procedé peu sincere de quelques uns de ses membres l'obligeoient à la rompre, aprés avoir observé qu'ils détournoient à leurs interests particuliers, ce qui devoit tendre au bien general de toute la République Chrêtienne. Il ajoûtoit en s'expliquant un peu davantage, que les quarante mille ducats par mois, qu'on avoit promis de lui fournir tant que les François occuperoient une seule place dans l'Italie, n'avoient point été payez depuis la bataille de Ravenne, & que tous les Confederez avoient profité de cette nation, pendant que les armes d'Espagne étoient occupées à rétablir la maison des Sforces, sans que le Vice-Roi de Naples eut retenu pour sa part un seul Château de tant de villes qu'il avoit gagnées. Enfin il s'attachoit directement au Pape, & lui reprochoit l'usurpation de Parme, de Plaisance & de Regge & même de Ferrare, quoi qu'elle ne fut encore qu'en idée. Il le convainquoit d'avoir diverti les préparatifs destinez au Siege du Château de Milan, & de la Lanterne de Gennes,

pour les employer à la Conquête de plusieurs places, où ses prédecesseurs n'avoient rien prétendu, & d'avoir rompu l'accomodement entre les Venitiens & l'Empereur, par une précipitation indigne de la grandeur du Saint Siege, lors qu'il étoit presque achevé par l'entremise des ministres d'Espagne. Il concluoit par un jugement desavantageux à la République, en la blamant d'avoir si peu répondu à la réputation de la prudence qu'elle avoit acquise, que de préferer la conservation de Vincense à la paix qu'elle pouvoit acheter aux dépens de cette seule place, & par une protestation solemnelle, qu'encore qu'il fut tres-bien averti que les Princes d'Italie se promettoient de le chasser du Royaume de Naples, il ne laisseroit pourtant pas de les assister quand la necessité les obligeroit de renouveller leur correspondance avec l'Espagne. Mais comme toutes les affaires en général & particuliérement celles de la politique ont toûjours deux faces, qui font naître des sentimens divers & mêmes contraires, le procedé du Roi Catholique fut approuvé de peu de personnes, & le Pape en conçût une telle indignation, qu'il commençoit à prendre ses mesures, pour renvoyer les Espagnols au delà des Pyrenées lorsque la mort le surprit, au temps qu'ils avoient lieu de le craindre davantage, puis qu'il étoit devenu leur irréconciliable ennemi. En effet son armée étoit déja prête d'assieger Ferrare, qui manquoit de provisions, & les villes de Sienne & de Modene, qu'il avoit achetées de l'Empereur, faisoit soupçonner qu'il ne s'arrêteroit point à cette conquête. Il avoit disgracié le Cardinal de Medicis, parce qu'il connoissoit trop engagé dans les interêts du Roi Catholique, & pour lui faire perdre l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses concitoyens, il méditoit de changer encore une fois la forme du gouvernement de Florence. Il faisoit de grandes levées dans la Suisse, qui devoient entrer dans le Royaume de Naples par l'Etat

l'Etat Ecclesiastique, pendant que les autres Princes d'Italie, qu'il avoit attirez sans peine dans l'execution d'un dessein, qui ne leur pouvoit être que trés-avantageux, l'attaqueroient de toutes parts. Ou toutes les conjectures qui servent à la prévoyance humaine étoient vaines, ou il y avoit lieu de croire que les Italiens renvoyeroient les Espagnols par la même voye que ceux-ci leur avoient apprise pour chasser les François. Il est vrai qu'il sembla d'abord que le Roi Trés-Chrêtien eut aussi tiré de grands avantages de la mort de Jules II. non seulement parce qu'il avoit perdu son plus dangereux adversaire; mais encore parce que les Venitiens délivrez de la contrainte qu'il leur avoit imposée durant les dernieres années de son Pontificat, s'accorderent avec la France, aux conditions qu'ils lui fourniroient huit cents Lances, quinze cents Chevaux & vingt mille Fantassins pour le recouvrement de Gennes & de Milan; comme aussi la France leur aideroit à recouvrer tout ce qu'ils avoient perdu, depuis la Ligue de Cambray, dans la Lombardie, & dans la marche de Treviſe. Néanmoins on reconnut peu de temps aprés que les feux de joye qu'on avoit allumez dans Paris, pour l'élection du Cardinal Medicis, qui lui avoit succedé sous le nom de Leon X. estoit de mauvaise augure, en ce que le nouveau Pape étoit dans la même pensée que son prédecesseur, pour ce qui regardoit le restablissement de la domination Françoise dans l'Italie; soit qu'il s'imaginat comme veut Paul Jove qu'elle fut incompatible avec la Souveraneté Papale; ou plustôt, comme Guichardin prétend, qu'il eut conservé le ressentiment que l'exil que Charles VIII. lui avoit procuré, & que le Roi Louis XII. avoit fait continuer, durant tant d'années; au lieu d'opposer à ces injures particuliers le souvenir des obligations que son Pere & ses ayeuls avoient à la France. Il se comporta nonobstant avec une dissimulation si profonde, que les Espagnols furent obligez d'em-

ployer toute leur addreſſe, pour découvrir ſa reſolution. Ils commanderent au Viceroi de Naples de lui offrir les armes du Roi Catolique pour la défence du Duché de Milan, & de ramaſſer toutes les troupes diſperſées dans le Parmeſan, ou dans le Plaiſantin, pour les conduire vers la riviere de Trebrie. Ils envoyerent ordre à *Hierôme Vibt* leur Ambaſſadeur à Rome d'inſinüer adroitement à Sa Sainteté, qu'au cas qu'elle employat les enſeignes de l'Egliſe contre les François, le Roi Catholique romproit le dernier Traité qu'il avoit fait avec eux, & ſe jetteroit dans la Guyenne; mais voyant que le Pape n'écoûtoit pas leurs propoſitions avec aſſez d'émotion, ils écrivirent au même Vice-Roi de ramener l'armée dans le Royaume de Naples, & ce Général partit en effet, aprés avoir communiqué ſon mandement à Trivulce, qui profitant de l'occaſion, fit ſoûlever l'Etât de Gennes, & toutes les Villes du Milanois, à la reſerve de Cône & de Novarre. Le Pape bien ſurpris d'un ſi prompt revers de Fortune ſe découvrit enfin, rappella les Eſpagnols, qui marchoient à petites journées, & qui n'étoient encore qu'entre Plaiſance & Fierinſolle, envoya quarante deux mille Ducats à Maximilien Sforce, qui s'étoit retiré dans Novarre avec les Suiſſes, pour les leur diſtribuer, & fit prier le Vice-Roi, qui étoit retourné dans ſon premier poſte, de faire avancer ſes troupes pour le dégager, ce qu'il s'excuſa de faire, ſur ce qu'il étoit impoſſible d'avancer plus outre, ſans s'expoſer lui même d'être envoloppé par les François, & par le Venitiens qui ſous la conduite de l'Alviane avoit déja repris Cremône, & fait un pont ſur le Po. Cependant l'Armée Françoiſe mit le Siege devant Novarre, la battit furieuſement, donna l'aſſaut à pluſieurs repriſes, d'où les François furent toûjours repouſſez avec perte, & n'ayant pû empécher que les Suiſſes qui la défendoient ne fuſſent ſecourus, leva le Siege, pour ſe retirer environ

une

une demi lieuë, au dessous de la Place, dans l'opinion que la mauvaise intelligence & la disette des ennemis leur feroient bientôt quitter ce qu'ils défendoient alors, avec tant de valeur. Mais les Suisses encouragez d'avoir seuls resisté aux François, prirent la plus hardie résolution qui paroisse dans l'Histoire de nos derniers Siécles, & sortirent de Novarre, à la minuit du sixiéme Juin de l'année 1513. pour aller forcer l'Armée Françoise dans le logement où elle n'avoit point encore eû le loisir de se fortifier. Ils étoient environ dix-mille c'est à dire plus foibles de deux tiers que leurs Ennemis. Ils n'avoient ni Canon ni Cavalerie, quoi que l'un & l'autre fussent égallement nécessaires; rien ne les obligeoit à cette attaque, puis que Novarre étoit délivrée. S'ils eussent attendu jusques au lendemain Altosasse le plus fameux de leurs Capitaines leur eût amené deux mille Fantassins; ils étoient avertis du moment qu'ils devoient arriver. Néanmoins ils aimerent mieux tenter une surprise, qui dans toutes les apparences devoit être ruïneuse, que differer un seul moment. Ils se diviserent en deux corps, dont le premier composé de sept mille hommes, eût ordre de s'emparer de l'artillerie, pendant que le second feroit halte & tiendroit les picques baissées pour empêcher la Cavalerie Françoise de secourir l'Infanterie, & donnerent en cette maniere la fameuse bataille de la Riotte, où les Cavaliers François ayant refusé de charger l'ennemy, leurs Fantassins furent tous mis en pieces. Cette victoire ouvrit à Maximilien Sforce les portes de toutes les villes du Duché de Milan, qui s'étoient révoltées; & les Espagnols n'en reçurent pas plûtôt la nouvelle, qu'ils s'avancerent vers Gennes, pour recuëillir des fruits qu'ils n'avoient pas semez, sur ce fondement que les François qui l'avoient reconquise, l'abandonneroient, des qu'ils auroient apris qui Trivulce aprés avoir fait tout devoir d'arrêter les fuyards,

avoit été contraint de repaſſer les Alpes avec eux. En effet leur préſence fit ſouſlever les Fregoſes, & les troupes qu'ils envoyerent ſous la conduitte du jeune Marquis de Peſquaire, arriverent ſi opportunément, qu'ils établirent la forme de Gouvernement, qui leur patût la plus avantageuſe aux interêts du Roi Catholique. La République de Veniſe fut alors expoſée à l'irruption des Troupes victorieuſes; & tout ſon domaine de terre ferme fut expoſé au pillage. Padoüe fut aſſiegée, & ni l'addreſſe, ni la vigilance de l'Alviane ne purent empêcher les Conféderez de pénétrer juſques au bord de la mer & de pointer, pour marque de leur irruption éternelle, douze des plus groſſes pieces de leur Artillerie à Malgure, d'où ils envoyerent des boulets juſques dans l'Egliſe de Saint Second à Veniſe. Cette inſulte obligea le Senat à révoquer les ordres qu'il avoit donnez à l'Alviane de ne rien entreprendre & d'écoûter la propoſition qu'il lui faiſoit d'empêcher les Conféderez de retourner; ſur ce que s'étant engagez témerairement entre Veniſe, Treviſe & Padoüe, il ſeroit impoſſible qu'ils trouvaſſent tant de défilez & de rivieres qui partageoient le Domaine de Terreferme, ſans donner à l'armée qui les côtoyeroit, une infinité d'occaſions favorables de les deffaire, veu principalement que la multitude des choſes qu'ils avoient pillées, & du bagage qu'ils conduiſoient, rendroit leur marche plus lente, & par conſequent plus facile à être obſervée. Toute la milice du Païs fut miſe ſous les armes; les proviſions de la Campagne furent en un moment tranſportées dans les lieux forts; le ſignal fut donné pour détrouſſer tous les ennemis, qui s'écarteroient de leur gros, & l'Armée Confederée ſe vit en une diſette extrême au millieu de l'abondance. Le Vice Roy de Naples, qui la commandoit, reconnût dans cette conjoncture, qu'il étoit néceſſaire de penſer à la retraitte, & ſe mit en devoir de la faire; mais il rencontra l'Alviane

viane retranché dans le poſte d'Olme entre Vincenſ- & Veronne, tous les chemins de la Campagne in on dez ou rompus, ceux des montagnes occupez, & des eſcadrons de Chevaux legers diſpoſez par tout, à deſſein d'incommoder ſa marche. Il ne laiſſa pas neanmoins de camper à un quart de lieüe de l'Armée Venitienne; mais dés que la nuit fut arrivée; il aſſembla le Conſeil de guerre, où ſur l'impoſſibilité qui paroiſſoit de forcer les retranchemens de l'Alviane, il fut arrêté que les Conféderez retourneroient ſur leurs pas, & reprendroient le chemin de Romagne, dans la penſée, ou que l'Alviane les pourſuivroit, & qu'ainſi ils auroient lieu de le combattre en raze Campagne, ou qu'il retiendroit ſes gens dans leur poſte, & qu'ainſi perſonne ne ſe préſentant en état de traverſer leur retour, ils paſſeroient juſques dans Veronne. Cette réſolution étoit plus conforme à la néceſſité preſente des Conféderez, qu'aux maximes de la prudence; parce qu'ils auroient laiſſé ſi peu de garniſon dans la Ville de Maque, qu'il y avoit apparence que les Coureurs de l'Armée Venitienne l'auroient repriſe avant qu'il y fuſſent arrivez; outre qu'il s'agiſſoit de tourner le dos à l'ennemy préſent, & prêt de profiter du deſordre & de la conſternation, qui ſaiſiroit facilement des gens qui ne penſoient qu'à ſauver leur bagage. Cependant elle reüſſit, & le ſilence merveilleux, que garderent les Conféderez en délogeant, joint aux broüillars épais qui empêchoient les meilleures veuës de diſcerner les objets à quatre pas de diſtance, leur donna le tems de s'éloigner notablement du Camp des Venitiens, avant que l'Alviane s'en apperçût; mais la honte d'avoir été ſurpris les fit haſter de les pourſuivre, & lui fit diſpoſer ſi adroitement les païſans dans les recoins des montagnes, d'où ils tiroient ſur les ennemis, ſans être découverts, que l'Armée Conféderée, aprés avoir eu les Venitiens à ſes trouſſes durant une lieuë, commencoit à deſeſperer ſa retrai-

retraitte, lors que le Provediteur Loredano voyant les ennemis, qui s'étoient arrêtez, pour reſpirer, ou pour déliberer ce qu'ils devoient faire, reprocha publiquement à l'Alviane, en des termes d'autant plus piquans, qu'il étoient énoncez en maniere de raillerie, qu'il laiſſoit échapper les ennemis de la République à demi rompus de peur de les attaquer. Le Géneral toûjours incapable de réſiſter à ſes emportements, répondit qu'il verroit incontinent qui des deux auroit plus de courage, & ména lui même le premier eſcadron de ſa Cavalerie à la charge contre l'Arriere garde des ennemis, compoſée de Suiſſes & des gens de guerre de Maximilien Sforce, commandée par Proſper Colonne, qui non moins rejoüi qu'étonné de cette bravoure, ſoûtint vigoureuſement le choc. Mais l'Infanterie Eſpagnolle s'étant avancée, ſous la conduite du Marquis de Peſquaire, & celle des Venitiens dont les deux tiers conſiſtoient en milice, ayant pris la fuitte, auſſi-tôt qu'elle parût, l'Alviane eût le déplaiſir d'être vaincû ſans combattre, auprés de Vincenze, le ſeptiéme Octobre de l'année 1513. & ſe refugia dans Padouë, aprés avoir fait entrer dans Treviſe le Provediteur Gritti avec le debris de la Cavalerie. On croyoit que la perte de cette bataille renfermeroit encore les Venitiens dans leur Empire maritime, & qu'en tout cas elle n'auroit pas de moindres ſuites, que celle de la perte de la Giaraddadde. Mais la ſaiſon étoit déja ſi fort avancée, & les ſoldats demandoient avec tant d'inſtance au Viceroi la permiſſion d'aller mettre à couvert leur pillage; ils étoient ſi peu diſpoſez à faire un Siege, & le prétexte de s'en diſpenſer étoit ſi plauſible, en demandant qu'on leur payât auparavant les montres qui leur étoient deuës, ce que l'Eſpagne ne pouvoit faire, qu'on fut contraint de negocier, au lieu de pourſuivre la victoire, & d'abandonner aux Soldats les plus riches Cantons de l'Italie, pour les contenter, pendant que le Pape travailloit à l'accom-

commodement de l'Empereur avec la République. Il est vrai que les Espagnols avoient interêt que la guerre continuat en Italie, de la maniere qu'on l'y faisoit, parce que le Royaume de Naples demeuroit cependant paisible. Ils conservoient leurs meilleures troupes aux dépens d'autrui; ils en pouvoient lever de nouvelles, sans donner de la jalousie; & disposoient à leur volonté d'une armée, dont leurs forces ne composoient que la quatriéme partie. Aussi n'oublierent ils aucune adresse, pour suspendre le Traité, soit en persuadant aux deux parties en même tems, qu'elles ne remissent point leurs differents à la decision du Saint Siege, sans avoir tiré des asseurances qu'elle se fairoit à leur avantage; soit en tâchant d'inspirer séparément à l'une & à l'autre de l'ombrage à l'égard du mediateur. Mais comme ils apperceurent que ces foibles tentatives ne suffiroient pas, ils agirent plus à découvert & consignerent entre les mains de l'Empereur la Ville de Bresse, que les François leur avoient renduë, pour le faire roidir à la conservation de Veronne, que les Venitiens demandoient qu'on leur restituat avant toutes choses. Ainsi la negociation fut interrompue, & l'armée Confederée acheva sa Campagne, par la prise du Château de Milan.

DISCOURS X.

Dernier acte de la vie du Roi Catholique, où l'on voit les meſures qu'il prit pour faire tomber la Couronne Ducale de Milan ſur la teſte de ſon petit Fils Ferdinand. Par quel accident le deſſein fut déconcerté; que le Pape, les Venitiens & les François avoient formé de lui ravir le Royaume de Naples, pour en inveſtir Julien de Medicis; Que la fortune l'abandonna dans toutes les entrepriſes qu'il fit durant l'intervalle qu'il ſurveſcut au Roi Louis douziéme, & quels ſont les degrez de la Comparaiſon qui s'y peut faire entre ces deux grands Rois.

L'Italie n'étoit pas le ſeul Théatre où la Politique d'Eſpagne étoit occupée au dehors, & l'union particuliere qui s'étoit formée entre les Allemans, les Anglois & les Flamans, pour attaquer la France du côté de la *Picardie*, plongeoit le Roi Catholique dans une ſi profonde confuſion de penſées, & tenoit ſon Conſeil dans une telle diverſité de ſentimens, qu'il lui fut impoſſible de prendre une réſolution plus determinée, que celle d'attendre ce que la Fortune décideroit à l'égard d'un different qu'ils avoient eux mêmes excité, parce que, d'un côté les pertes que la France feroit infailliblement, contre tant d'ennemis, ne pouvoient tourner qu'à l'avantage de l'Eſpagne, puis qu'elle oſteroit le Contrepoids qui l'empécheroit d'étendre ſur toute l'Europe, la qualité d'arbitre qu'elle venoit d'acquerir en Italie, & l'uſurpation de la Navarre demeureroit impunie, pendant que le Roi Trés-Chrétien ſeroit plus que ſuffiſamment occupé dans ſa propre deffence. La guerre ſe faiſoit en un lieu d'ou le préſomptif héritier de l'Eſpagne devoit attirer à ſoi la principale utilité

utilité à cauſe du voiſinage, & même la contiguité du Païs-bas avec la Picardie, & les nouveaux Ducs de Milan & de Gennes auroient dans cet intervalle le moyen de s'établir ſi parfaitement, qu'il ne reſteroit plus aux François d'occaſions qui les appellaſſent au delà des Alpes.

D'autre côté l'accord que le Roi Catholique avoit fait avec l'Empereur pour ce qui regardoit l'adminiſtration de Caſtille, n'avoit point été ratifié par les Grands du Païs, & quoi qu'il n'y eût alors perſonne qui lui conteſtat la poſſeſſion qu'il avoit repriſe aprés la mort de ſon gendre, il avoit lieu pourtant de craindre que ſi les armes de l'Empereur & celles de Charles ſon petit Fils obtenoient de notables ſuccés contre le Roi de France, il ne prît envie à celui-ci, qui avoit atteint l'âge de quinze ans, & qui gouvernoit déja les peuples de Flandres, avec réputation de ſageſſe, de ſuivre l'exemple de l'Archiduc ſon Pere, & d'aller en Eſpagne, où les Caſtillans étoient plus que jamais en diſpoſition de le recevoir, & le Roi Catholique ne pourroit lui en diſputer ni l'abord ni la poſſeſſion. Neanmoins comme cette derniere conſideration, quoi que ſeule, avoit plus de rapport à l'interêt préſent du Roi Ferdinand, que les autres qu'alleguerent quelques uns de ſes Miniſtres, qui prétendoient lui perſuader le contraire, elle fut à la fin ſuivie avec le temperament, que l'on regarderoit avec des yeux indifferens le commencement de la guerre, & qu'on armeroit cependant pour en recuëillir les debris, & pour en éteindre l'embrazement, ſuivant que l'une ou l'autre de ces deux voyes ſeroit la plus avantageuſe.

Ainſi l'Eſpagne ne s'émût point quand le Roi d'Angleterre deſcendit à Calais avec une armée de quarante cinq mille hommes, & mit le ſiége devant Theroüanne, ni lors que l'Empereur étoit auſſi venu lui-même au ſiége, avec tout ce qu'il avoit pû

pû ramaſſer de troupes en Allemagne ; mais elle entra dans une étrange inquietude, en voyant que la France avoit à ſoûtenir un ennemi, qu'elle ne lui avoit point ſuſçité, & que les Suiſſes étoient entrez dans la Bourgogne au nombre de vingt mille hommes ; elle apprehenda que cette nation, dont l'orgueil étoit devenu inſupportable depuis la victoire de Novarre, ne forçat Dijon Capitale de la Province qu'elle avoit aſſiegée, & ne s'avançat enſuite juſques aux portes de Paris. Ce mouvement fit naître le plus étrange ſimptome que la Politique ait obſervé dans la vie du Roi Ferdinand, je veux dire qu'il lui fit concevoir des vœux en faveur de la France. Il ſe réjoüit de ce que Monſieur de la Trimoüille, envoyé pour conjurer la tempeſte, avoit évité par adreſſe le coup que la France ne pouvoit ſoûtenir directement, & s'étoit ſauvé lui-même, en conſervant à ſon Maitre une Place qui ne pouvoit tenir plus de vingt quatre heures. En effet ſi la reſſemblance inſpire quelquefois la joye auſſi bien que la jalouſie, & ſi les mêmes cauſes produiſent par accident des effets differens & mêmes contraires, on peut dire que l'Eſpagne vit alors avec plaiſir le procedé des François qui paroiſſoit de plus délicat dans ſa conduite, & qu'elle *douta* même ſi la copie ne ſurmonteroit point enfin l'original. Dijon étoit ſur le point de ſe perdre, & la batterie avoit déja renverſé plus de dix toiſes de murailles, quand Monſieur de la Trimoüille demanda ſaufconduit aux Suiſſes pour traitter avec eux, & ne l'obtint qu'avec peine ; il ſe rendit en perſonne dans leur Camp, & leur témoigna qu'il étoit preſt d'entendre à quelque accomodement que ce fût, pourvû que la réputation du Roi Trés-Chretien n'y courut point de riſque. On lui fit quelques propoſitions, dont les deux moindres étoient, que le Roi ſe reconciliât avec le Saint Siége, & qu'il renonçat à toutes les prétentions qu'il

Ariſtote dans le 5. Livre de la morale.

avoit

avoit ſur les Duchez de Milan & de Gennes. Il répondit que la premiere Propoſition n'étoit pas tant au pouvoir de ſon Maitre, que du Pape ; & que pour la ſeconde il falloit partager le different par la moitié : auſſi bien les Cantons n'avoient point d'interet à qui demeurat la domination des Gennes. Là-deſſus il leur fit comprendre avec des termes ſi magnifiques, quelle gloire ils pouvoient tirer en contraignant le Roi de France de renoncer au Milanois, ſans aucune condition de leur part, & lui promettre même leur amitié, qu'ils convinrent de lever le ſiége & de s'en retourner dans leurs maiſons, moyennant une bonne ſomme d'argent qui leur ſeroit payée pour les frais de leur armement. Le Traitté ne fût pas plûtôt conclud qu'il fût executé de la part des Suiſſes ; mais comme les Princes ne font pas toûjours ſemblant d'agréer les actions de leurs Miniſtres, qui tournent à leur avantage, le Roi Trés Chrêtien refuſa de ratifier ce que Monſieur de la Trimoüille avoit accordé ſans ordre. Monſieur de la Trimoüille plus ſatisfait du ſervice qu'il venoit de rendre à ſa Patrie, que de l'indignation du Maitre qu'il avoit encourüe, ſe confina volontairement dans une de ſes Terres ſituée dans le Poictou, aprés avoir fait échapper les otages qu'il avoit donnez aux Suiſſes, ſur le point qu'on alloit leur trancher les teſtes. Cependant les Anglois prirent Theroüane, & le renfort qui leur étoit arrivé de tous les côtez, ayant fait monter leur armée juſques au nombre de quatre vingts mille hommes, il étoit indubitable qu'ils euſſent expoſé la Couronne de France à des perils preſque inévitables, s'ils euſſent tourné leurs armes vers les Villes ſituées ſur la riviere de ſomme, qui ne leur pouvoient échapper, parce que le Roi Trés-Chrêtien n'avoit point alors de troupes capables de leur diſputer la Campagne. Mais les perſuaſions de l'Empereur, qui fut appellé dans leur Conſeil de guer-

re,

re, fit changer cette resolution en celle d'assieger Tournai, sous prétexte que la saison étoit trop avancée, & que s'ils entroient plus avant dans la Picardie, tous les convoys qui viendroient de Flandres leur seroient retranchez, & par consequent leur armée se dissiperoit d'elle même; mais la veritable raison consistoit en ce que Charles son petit Fils avoit de grandes prétentions sur la Ville de Tournai, qui ne seroit pas plûtôt tombée au pouvoir des Anglois, qu'ils penseroient à s'en accommoder avec ce jeune Prince, aprés avoir veu de leurs yeux propres, que cette Place étoit tellement engagée dans ses Terres qu'il leur seroit impossible de la conserver. Elle fût donc assiegée avec plus d'appareil que de violence. Le Roi d'Espagne qui prévoyoit que cette maniere d'agir tireroit la guerre en longueur, & que cependant le Roi Trés-Chrêtien seroit tellement occupé dans son propre païs, qu'il ne penseroit plus au Duché de Milan, reprit le dessein qu'il avoit été contraint de rompre, par les incidens que j'ay remarquez. Il crût que la conjoncture étoit arrivée de procurer un établissement à sa maison dans le centre de l'Italie, & que si la multitude des Etats qui devoient être reünis en la personne de Charles son petit Fils, avoit obligé toutes les Puissances de l'Europe d'empécher que le Milanois n'y fût encore joint, elle ne feroit pas la même opposition, lors qu'on substitueroit en la place de l'Aisné, le Cadet, & lors qu'on parleroit de faire tomber ce Duché non plus à Charles, mais au jeune Ferdinand son frere. Sur cette supposition il envoya ses ordres à Spinola, qui faisoit la fonction d'Ambassadeur extraordinaire d'Espagne auprés de l'Empereur, pour concerter la chose avec lui, & pour l'en rendre l'instrument par quelques considerations, dont voici les plus importantes. Il lui devoit représenter qu'il n'y paroissoit plus rien, qui pût retarder l'execution

de

de ce projet, & que cependant il n'étoit pas moins avantageux à leurs interêts communs que Ferdinand fut Duc de Milan, que ſi c'étoit Charles ſon frere; que le reſte de l'Italie n'en ſeroit pas moins reduit à recevoir la Loi, telle qu'il leur plairoit de lui impoſer, & qu'il ne falloit point chercher d'autres moyens pour achever de l'aſſujettir. Que ſi Sa Majeſté Imperiale perſeveroit encore dans la volonté, qu'elle avoit témoignée depuis ſa viduité, d'aſpirer à la Papauté, l'Eſpagne ſe promettoit de l'élever à cette dignité, pourveu qu'il lui donnat ſa parole préſentement, qu'il renonceroit à l'Empire en faveur de Charles ſon heritier préſomptif, & qu'il le faiſoit élire Roi des Romains. Ainſi l'aiſné ſeroit abondamment recompenſé des avantages qu'on auroit été contraint de procurer à ſon Cadet, & la maiſon d'Autriche deviendroit la plus puiſſante de la Chrêtienté.

Il faut avouër que le Roi Catholique ne s'étoit jamais expliqué avec tant de netteté, & qu'il étoit impoſſible de prendre deux voyes plus certaines pour arriver à la fin qu'il ſe propoſoit, que celles qui étoient contenuës dans cette inſtruction. Cependant il arriva qu'elle fut interceptée par le Roi Trés-Chrêtien, qui ne manqua pas d'en faire ſon profit & de l'envoyer au Pape. Sa Sainteté reconnut alors le manquement qu'elle avoit fait, en joignant ſes armes avec celles des Eſpagnols contre les François & les Venitiens, & pour la réparer en quelque façon, elle ſe réconcilia avec le Roi Trés-Chrêtien. Enſuite elle tâcha de le raccommoder avec les Suiſſes; & voici la vigueur des offices & la qualité des motifs qu'elle employa pour y parvenir; elle leur remonſtra que l'averſion qu'ils avoient conceuë contre la France étoit deſormais arrivée à tel periode, qu'elle ne pouvoit être continuée, ſans mettre dans l'eſclavage toute l'Italie & leur propre païs. Et parce que cette

te propoſition devoit ſembler fort extraordinaire, on leur faiſoit obſerver que ſi le Roi Louis douziéme ſe voyoit trop preſſé par les Anglois, il auroit infailliblement recours au dernier des remedes, qui conſiſtoit à ſe réünir avec le Roi Catholique & l'Empereur; ce qui lui ſeroit facile de faire, en mariant ſa fille avec Ferdinand leur petit Fils, à condition de lui ceder pour ſa dot, toutes les prétentions qu'il avoit ſur le Duché de Milan. On ajoûtoit que le zele ne pouvoit être aſſez loüé qu'ils avoient témoigné pour chaſſer les François, & pour empécher qu'ils ne ſe rétabliſſent dans l'Italie, mais qu'il falloit prendre garde que pour s'éloigner trop d'une extremité qui leur étoit ſuſpecte, ils ne tombaſſent dans l'autre qui leur étoit inévitable, & que pour chercher trop de précautions, afin d'empêcher que le Milanois ne fut retouvré, ils ne l'expoſaſſent à l'uſurpation de ces deux mains, deſquelles il ſeroit plus difficile ſans comparaiſon, & peut être impoſſible de la retirer: qu'il ne reſtoit plus pour la gloire des Cantons, que de couronner par une bonne paix tant de ſuccez remportez durant la guerre, & qu'ils ne trouveroient jamais une ſi favorable occaſion d'adjouter la reputation d'une ſinguliere prudence, à celle d'une extreme valeur. Mais la préſomption des Suiſſes étoit ſi grande, depuis la bataille de Novarre, & l'accord de Dijon, qu'ils rejetterent abſolument la propoſition qu'on leur faiſoit, & répondirent à ſa Sainteté qu'ils ne ſe mettoient point en peine de l'avenir, parceque leurs ſeules forces étoient ſuffiſantes de conſerver le Duché de Milan, quand même tous les Potentats de l'Europe s'unitoient pour le conqueſter. Mais le Roi de France, qui vouloit augmenter la jalouſie que le Pape avoit conceüe du prétendu mariage de ſa Fille, reçût plus civilement le Secretaire *Quintana* que le Roi Catholique lui avoit envoyé pour en concerter les articles, & prolongea pour une année, la ſuſpenſion d'armes

pour

pour tous les Etâts des deux Couronnes, à la reſerve de l'Italie. C'eſt ici la premiere negociation, où l'on peut dire que les Eſpagnols eurent du pire, en ce qu'ils convinrent d'un article ſecret, par lequel ils abandonnoient aux François la Ville d'Aſt & le Duché de Gennes, en promettant de ne s'oppoſer point à leurs entrepriſes d'Italie, pourveû qu'ils n'attaquaſſent point le Duché de Milan. Le Roi Trés-Chrétien publia par tout cette connivence, auſſi-tôt que le Secretaire Quintana fut party de Paris, & le Roi Catholique s'en deffendit avec tant d'obſtination que le Pape & les Princes d'Italie ne ſçachant ce qu'ils en devoient croire, & voyant qu'il étoit impoſſible d'ajuſter le Roi de France avec les Suiſſes, & l'Empeteur avec les Venitiens, tournerent toutes leurs penſées à l'accomodement des Anglois avec les François, ſur ce fondement, qu'encore qu'ils euſſent lieu de craindre pour le Duché de Milan, ſi la France étoit en paix avec ſes voiſins, leurs propres forces unies à celles des Suiſſes ſeroient toûjours en étât d'accourir à ſa deffence, & d'oppoſer aux aſſaillans des troupes à peu prez égales en nombre & en diſcipline; au lieu que ſi le Roi Trés-Chrêtien, pour réparer les pertes qu'il avoit faites contre les Anglois, ſe reconcilioit pleinement avec l'Empereur & le Roi Catholique, en convertiſſant la Tréve qu'il venoit de prolonger pour une année en une paix nuiſible à toute la Chrêtienté; l'Italie ſe verroit en un moment couverte d'un plus grand nombre de Soldats qu'elle n'avoit d'habitans, & par conſequent dans l'impoſſibilité de ſuffire elle ſeule pour ſa propre deffence, ſans pouvoir être ſécourüe par les étrangers.

Cette negociation mit le Roi Catholique dans une extréme inquietude; parce que d'un côté les mémorables rencontres dans leſquelles il avoit manqué de foy au Roi d'Angleterre lui faiſoient apprehender que ce Prince ne s'accomodat avec la France;

& d'autre côté, ſi le Roi Trés-Chrêtien étoit délivré de cette guerre, il y avoit apparence qu'il penſeroit plûtôt à recouvrer le Milanois pour ſoi même, qu'à le ceder pour la dot de ſa fille. Il falloit que l'Eſpagne s'engageât donc directement & de bonne foi dans la guerre avec les Anglois contre la France, malgré la jalouſie qu'elle avoit conçeüe de l'aggrandiſſement de l'Empereur, ou qu'elle abandonnat au Roi Trés-Chrêtien le Comté d'Aſt & le Duché de Gennes, pour le faire conſentir à ceder pour la dot de ſa fille ſes prétentions ſur le Milanois, ce qui deconcertoit la plus déterminée réſolution qu'elle avoit priſe de ne ſouffrir jamais que les François rentraſſent dans l'Italie. Neanmoins comme on ne pouvoit douter que le dernier de ces inconveniens ne fut le moindre à l'égard du Roi Catholique, il ne fit aucune difficulté de s'y ſoûmettre, dans l'opinion qu'aprés que Ferdinand ſon petit Fils auroit été reconnu pour Duc de Milan, il ne manqueroit ni de prétexte, ni de moyens pour chaſſer encore une fois les François de la Ligurie. Il envoya donc une Commiſſion nouvelle à ſon agent Quintana, qui étoit retourné de la Cour de France pour aller à celle de l'Empereur, & pour lui perſuader d'entrer dans le Traité qu'il venoit de conclurre avec la France, & d'en faire ratifier l'article ſecret; mais l'Empereur y voulût apporter tant de nouvelles modifications, & retint ſi long tems ce Miniſtre d'Eſpagne dans le Tirol, où il étoit, en attendant quel ſeroit le ſuccés de l'irruption que l'*Alviane* avoit faite dans le Frioul; que la paix de la France & de l'Angleterre étoit non ſeulement concluë, mais encore executée, lors que Quintana revint à Paris, chargé de la ratification dont il s'agiſſoit.

Il eſt vrai que le Roi Catholique, malgré la raiſon que j'ay rapportée, trouva ſujét de ſe conſoler dans l'accomodement de ces deux Rois, en ce que la Ville de Tournay demeuroit à celui d'Angleterre, qui

qui pourtant ne la pouvoit conserver, & le Roi Très-Chrêtien, qui étoit veuf depuis un an épousoit la Princesse d'Angleterre, dont il y avoit apparence qu'il y auroit des enfans, & que par consequent le Duché de Bretagne seroit separé de la Couronne de France, & le Duc d'Angoulême reculé de la succession, ce qu'il souhaittoit avec d'autant plus de chaleur, qu'il avoit remarqué que ce jeune Prince avoit une amitié particuliere pour le Roi de Navarre, & procuroit de tout son pouvoir qu'il fut restably. Mais il est encore plus veritable que le Roi de France pouvoit tirer un avantage de cette paix, s'il eût tourné directement ses forces contre le Duché de Milan, qui restoit sans deffence, puisque l'Armée d'Espagne étoit affoiblie, & refusoit d'agir, si on ne lui payoit les monstres qui lui étoient deuës. Les Milanois étoient reduits au desespoir, & ne pouvoient plus fournir de contributions aux Suisses, sans lesquelles pourtant il étoit indubitable que ceux cy n'exposeroient ni leur sang, ni leur vie, pour les empêcher de retomber sous la domination des François; mais les artifices du Pape furent si puissans, & le credit qu'il avoit acquis à la Cour de France par le succés de sa negociation, fit une si forte impression sur les esprits, que l'entreprise fut differée jusques au printemps prochain, & la noblesse qui estoit sous les armes, se rendit à la Cour pour avoir sa part des rejoüissances publiques. Le Roi même s'imagina de pouvoir attirer Sa Sainteté dans son parti, par la proposition qu'il lui fit d'assister Julien de Medicis son Frere à monter sur le Trône de Naples, ou du moins de la rendre suspecte, & par consequent inutile à l'Espagne par cette tentative. Mais la mort qui le surprit, pendant que ses Ministres concertoient cette entreprise avec ceux du Pape & des Venitiens, en ruïna le projet, & délivra l'Espagne d'un adversaire qu'elle avoit toûjours surmonté dans le Cabi-

net, lors qu'il tâchoit de tirer raiſon, par la même voye, des avantages qu'elle avoit remportés ſur lui.

C'eſt icy que je ne puis ſouffrir la comparaiſon que font preſque tous les Hiſtoriens d'Eſpagne & d'Italie entre le Roi Ferdinand & le Roi Louis XII. & je ſoûtiens au contraire qu'il n'y eût jamais de Princes ſi diſſemblables en toutes choſes. Ferdinand commença d'être heureux à la ſortie de l'enfance, & Louis XII. éprouva toutes les disgraces ordinaires & même les plus extraordinaires à ſa condition avant ſon avenement à la Couronne. Ferdinand fut ſecondé par les ſiens; & Louis abandonné au milieu du combat. Ferdinand fit priſonniers ceux qui diſputoient la Couronne à ſa femme; & Louis fut contraint de laiſſer ſa propre liberté à ceux auxquels il vouloit ôter la regence. Ferdinand eût le tems d'exercer ſon courage durant les dix années que dura la guerre de Grenade; & Louis fut détenû ſept ans entiers dans la tour de Bourges. Ferdinand agit toûjours avec indépendance; & Louis perdit Navarre, par la jalouſie de ſon Couſin & de ſon Roi. Il n'y eût pas plus de rapport dans les évenements de l'un & de l'autre de ces deux Princes, & la même Providence qui les avoit ſeparez d'interêt, mit une oppoſition éternelle entre leurs actions. Ferdinand deſguiſa toûjours juſqu'aux moindres des ſiennes; & Louis voulût être expoſé à la Cenſure de tout le monde. Ferdinand partagea le Royaume de Naples, par les motifs qu'aucuns des Hiſtoriens d'Eſpagne n'ont juſques à preſent entrepris de deffendre dans toute leur étenduë; & les mêmes Autheurs ajoûtent que ceux de Loüis étoient fondez ſur le droit des gens. Ferdinand conquit ſa portion par des voyes indirectes; & Louis en ſa maniere ordinaire. Ferdinand trompa ſon Gendre, ſes Miniſtres, & les François dans la negociation de Blois; & Louis ne voulût pas même uſer de la violence, qui lui étoit permiſe par le droit

de

de Garentie, en faisant arrester l'Archiduc, & les Ambassadeurs d'Espagne. Ferdinand ne voulut jamais traiter en personne aucune de ses affaires, pour avoir lieu de manquer de foi, sous pretexte que ses agens eussent outre passé ses ordres; & Louis intervint dans tous ceux qui se passerent à sa Cour. Ferdinand détacha les Ursins, les Colonnes, le Pape Alexandre VI. & le Duc de Valentinois son fils du party de Louïs; Et Louïs ne voulut pas même favoriser l'Archiduc contre Ferdinand. Ferdinand commença d'introduire dans le Conclave ces occultes intrigues, qui le diviserent d'esprit; Et Louis fit conscience d'employer ses armes & son authorité pour l'élection du Cardinal d'Amboise. Ferdinand estima qu'il lui étoit permis de violer le droit d'Hospitalité, en la personne du plus méchant des hommes; Louïs garda toûjours exactement les promesses qu'il lui fit. Ferdinand ne fit jamais d'accomodement qui ne fut captieux dans le sens des paroles & dans l'interpretation qu'il leur donnoit; & Louïs ne détourna jamais un article à son desavantage. Ferdinand eut une femme, qui negligea même à la mort ses propres interests pour ceux de son mary; Et Louis en eut une qui favorisa toûjours, sans y penser, ceux de son ennemy. Ferdinand commença de haïr le grand Capitaine & Navarre lors qu'il n'eut plus dequoi recompenser leurs services; Et Louis ne punit pas même les fautes de ses Generaux quoi qu'elles fussent irréparables. Ferdinand écouta la calomnie & lui défera contre ses propres sentimens; Et Louis ne pouvoit souffrir les discours où il y avoit le moindre soupçon de médisance. Ferdinand tint ses Confidens dans une continuelle apprehension de leur disgrace; Et Louis ne rebuta jamais aucun de ceux qui s'étoient approchez de lui. Ferdinand ne se familiarisa avec personne, non pas même dans les rencontres, où la prudence lui conseilloit de relâcher un peu de la fierté avec laquelle il avoit gouverné les

Caranda-na dans l'art de faire la guere.

Caſtillans durant la vie de la Reyne Iſabelle, lors qu'il ne fut plus que le ſimple adminiſtrateur de ſes peuples; Et Louis ſouffrit avec une patience merveilleuſe non ſeulement les remonſtrances, mais encore les reproches des ſiens. Ferdinand ſe vangea de ceux qui avoient reçû ſon gendre dans la Caſtille, quoi que ce jeune Prince fut devenu leur Souverain legitime par la mort de ſa belle-mere; Et Louis ſçut diſtinguer dans ſa propre perſonne les intereſts d'un Duc d'Orleans; & recompenſa la vertu de Monſieur le Duc de la Trimoüille, qui l'avoit pris priſonnier à la bataille de Saint Aubin. Ferdinand fut toûjours dans la derniere neceſſité d'argent, quoi qu'il fut accuſé d'une extréme avarice; Et Louis ménagea ſi parfaitement les contributions volontaires de ſes ſujets, que tant de malheurs, qui lui ſurvinrent en foule, ne l'obligerent point à lever des impoſitions nouvelles. Ferdinand eut des Capitaines, qui firent ſubſiſter ſes troupes ſans argent, & rien ne contribua tant à diſſiper celles de Louis que l'occaſion qu'eurent ſes Commiſſaires de piller ſur la prodigieuſe quantité de proviſions de toutes ſortes qu'il avoit aſſemblées, leſquelles ſembloient monter infiniment au delà du beſoin qu'on en pourroit avoir. Ferdinand refuſa de concourir à la Ligue de Cambrai, incontinent aprés qu'il eut recouvert les Places maritimes de la Poüille; Et Louis conſigna Veronne, qui s'étoit rendüe à lui entre les mains de l'Empereur, quoi qu'elle fut certainement le principal fruit de ſa victoire. Ferdinand tâcha de corrompre, du moins indirectement, la fidelité du Cardinal d'Amboiſe à l'entreveüe de Savone; Et Louis y fit des honneurs extraordinaires à Gonſalve, quoi qu'il eut ſujet de ſe plaindre de lui. Ferdinand ſuſcita toûjours de nouvelles querelles aux François, quoi qu'il fut en paix avec eux; Et Louis n'appuya pas mêmes les diviſions Civiles de l'Eſpagne, lors qu'il étoit en guerre avec elle. Enfin Ferdinand voulut oſter à ſon principal mini-

miniſtre l'Archevéché de Tolede qu'il ne lui avoit pas donné ; Et Louis continua le commandement de ſes armées à Monſieur de Chaumont, aprés la mort du Cardinal d'Amboiſe ſon oncle, quoi qu'il n'eut ni l'experience ni l'authorité neceſſaires pour un emploi de cette importance. Mais comme le genie du Roi Ferdinand avoit toûjours été ſuperieur à celui du Roi Louis XII. il devint auſſi inferieur à celui de François premier que la Fortune lui ſubſtitua pour adverſaire ; & l'inégalité viſible qui ſe rencontra dans les entrepriſes de l'un & de l'autre, durant le peu de temps qu'ils furent en concurrence, ſervit à juſtifier que les ſuccés du Roi Catholique n'étoient pas tant attachez à la vertu de ſes troupes qu'à cette eſpece de fatalité, qui ſembloit réſider en la perſonne de ſon ennemi. En effet il ceſſa d'eſtre heureux, auſſi-tôt que celui ci ne fut plus en état d'eſtre malheureux, & le dernier acte de ſa vie qui me reſte à repréſenter, ne fut qu'une ſuite continuelle de manquemens & de disgraces arrivées dans le Cabinet & à la Campagne. Il ne put empêcher que Charles ſon petit fils ne fit alliance avec le nouveau Roi de France ; au contraire il eut le déplaiſir d'apprendre que les deux raiſons que ce jeune Prince alleguoit pour excuſer ſon Traité, l'une ſur l'averſion qu'avoient les Flamans de faire la guerre en France ; Et l'autre ſur le peril de commettre ſes Etats à la diſcretion de la Fortune entre les forces unies de France & d'Angleterre, n'étoient que des prétextes, & qu'il y en avoit deux autres qu'on diſſimuloit, parce qu'elles regardoient directement l'Eſpagne, leſquelles eſtoient pourtant les veritables. La premiere, les réſolutions que Charles avoit priſes de ſe délivrer, à quelque prix que ce fut, de la neceſſité de dépendre des Conſeils, ou de l'aſſiſtance de ſon ayeul maternel, ce qu'il ne pouvoit eviter tant qu'il ſeroit en mauvaiſe intelligence avec le Roi François premier ; Et la ſeconde étoit d'autant plus ſubtile, qu'elle regardoit l'avenir, &

qu'elle prévoyoit l'inconvenient que la France pouvoit apporter à ſon trajet de Flandre en Eſpagne, quand la ſucceſſion de tant Royaumes lui ſeroit entierement ouverte, par la mort du Roi Ferdinand. Mais le prejudice que l'Eſpagne reçeut de cét accomodement n'eſtoit rien, en comparaiſon du mauvais ſuccez qu'eurent tous les Miniſtres qu'elle entretenoit à la Cour des Princes, qu'elle ſçavoit eſtre ennemis ou jaloux de la grandeur Françoiſe. Les Emiſſaires du Roi Catholique, quelques efforts qu'ils fiſſent, ne purent jamais détruire la vaine opinion qui s'eſtoit emparée des eſprits de tous les Princes de l'Italie; que tous les commencements des Regnes étoient foibles, & que le Roi François I. ne pourſuivroit pas ſi-tôt les projets de ſon prédeceſſeur. J'avoüe que le Roi Ferdinand ne pouvoit eſtre mieux ſervy qu'il le fut en cette rencontre, quoi qu'inutilement, & tous les agens n'oublierent aucune raiſon de celles qu'ils jugeoient capables de tromper le monde, qu'ils ne publiaſſent ou de vive voix ou par écrit. Ils tâcherent de faire remarquer, que la maxime Politique qui ſoupçonnoit de foibleſſe toutes les entrées dans le gouvernement, n'avoit été ni ſoûtenüe dans l'antiquité, ni reçeuë dans les derniers ſiecles, que pour ce qui regardoit les états motifs; & que bien loin de s'étendre juſques aux héréditaires, Platon & Ariſtote demeuroient d'accord que ceux-ci recevoient leur affermiſſement par la longue ſuite des générations qui ſe faiſoient par les ſucceſſions, & par conſequent par le changement des Souverains. Ils ajoûterent qu'encore que ce principe eut quelquefois lieu dans les Etats héréditaires, ce ne pouuoit eſtre dans celui de France, où le mort ſaiſiſſoit le vif, & bien moins encore dans la conjoncture dont il s'agiſſoit, où les belles qualitez de François premier, & l'affection extraordinaire que lui témoignoit la Nobleſſe, l'exemptoient de la crainte, auſſi bien que du peril des diviſions Civiles, outre que la guerre qu'il porteroit

teroit d'abord en Italie seroit un puissant moyen de l'étouffer dans leur origine en purgeant son Royaume des humeurs factieuses qui pouvoient en alterer la tranquillité. Ils représenterent encore l'émulation que la gloire de Gaston de Foix inspiroit à la jeunesse, les préparatifs qui se faisoient plus grands aprés que devant la mort de Louis XII. les quatre mille lances, dont on avoit accru la Cavalerie Françoise, & n'oublierent pas même d'insinüer la passion qu'avoit le nouveau Roi de rétablir la Navarre dans son I. état.

Cependant les Espagnols ne trouverent personne qui deferat à leurs remonstrances, & soit qu'on ne à leur ajoûtat point de foi, soit que le prétexte dont les agens du Roi Trés-Chrêtien couvroient l'armement qui se faisoit en France, passat pour une raison efficace, & qu'on s'imaginat qu'il n'eût point d'autre dessein que de se préparer contre l'irruption, dont les Suisses le menaçoient dans la Bourgogne ou dans le Dauphiné, au cas qu'il ne voulût point ratifier le Traité que Monsieur de la Trimoüille avoit fait à Dijon, on ne se mît point en peine de traverser la reünion de la France avec l'Angleterre, & ni les plaintes de la republique de Venise, ni les sollicitations du Roi Catholique ne furent écoûtées dans aucun lieu, que dans la Diette de Bâle. Encore n'y obtinrent elles pas tout le succés qu'elles esperoient, puis que les Cantons se contenterent de rejetter les quatre cents mille écus que la France leur présentoit, & les huit cents mil écus qu'elle offroit de lui payer en certains termes; mais ils ne firent point de nouvelles levées, pour se saisir des passages des Alpes, dans le temps qu'ils avoient promis. Il est vrai que la maniere, dont les Espagnols userent alors à l'égard du fameux Navarre, contribua beaucoup à rendre leurs offices suspects à tous les Princes d'Italie. Et c'est ici peut estre la seule irregularité, où l'on peut remarquer le declin de la conduite aussi bien que de la vie du Roi Catholi-

Voyez son Eloge dans le I. volume de l'histoire de Sandüal.

que. Il n'avoit point de Chef, qui l'eût ſervy dans ſes armées avec plus de valeur & de bonne fortune. Il en avoit tiré de ſignalez avantages, dans l'Afrique & dans l'Italie. Il n'ignoroit point que l'Infanterie Eſpagnole l'aimoit uniquement, & les ſignes qu'elle en avoit donné en le ſuivant ſans payement, & pourtant ſans repugnance, eſtoient plus que ſuffiſans de le rendre conſiderable; Et nonobſtant il ne fut pas pluſtôt fait priſonnier à la bataille de Ravenne, que non ſeulement on oublia tous les ſervices qu'il avoit rendus; mais encore on affecta de le décrediter, pour colorer l'injuſtice qu'on avoit deſſein de lui faire; on publia qu'il avoit été la ſeule cauſe de l'affront que les Conféderez avoient reçû dans Ravenne. Et parce qu'on ne pouvoit l'accuſer de lâcheté, on fit paſſer pour un crime la préſomption qu'on prétendoit qu'il eut eüe de vaincre ſes ennemis, avec la ſeule Infanterie qu'il commandoit. On lui reprocha d'avoir laiſſé perir devant ſes yeux la Cavalerie de Fabrice Colonne, quoi qu'il fut en eſtat de la ſoûtenir. On le laiſſa languir en priſon aprés avoir rachété juſques aux moindres Officiers, & l'on refuſa de payer pour lui vingt mille ducats pour ſa rançon. Mais ſa valeur, qui n'avoit pas moins donné de jalouſie aux François, que d'eſtime aux Eſpagnols, obligea le nouveau Roi de le mettre en liberté, & de lui offrir le commandement de dix mille Fantaſſins, s'il vouloit accepter de l'emploi dans ſes troupes. Cette action de generoſité le toucha d'autant plus qu'elle eſtoit oppoſée à l'extrême ingratitude dont on uſoit envers lui. Cependant il ne laiſſa pas de demander du temps, pour s'excuſer envers le Roi Catholique, de ce qu'il eſtoit contraint de ſuivre le party de ſon liberateur, & pour lui remettre les proviſions du Fief qu'on lui avoit donné au Royaume de Naples, aprés la bataille de Cerizolles. Toutes les difficultez examinées dans le Conſeil d'Eſpagne firent preſſentir au Roi Catholique, que le reſta-

ſtabliſſement des François dans le Duché de Milan dépendoit abſolument de la volonté du Pape, & ſur cette préſuppoſition il reſolut de ſuſpendre les autres négociations que ſes Miniſtres avoient commencées pour s'attacher à celle que Hiéroſme Vihc eut ordre de ſa part de pourſuivre à la Cour de Rome. Pour y proceder avec plus de réputation & d'éficacité tout enſemble, il fit intervenir l'Ambaſſadeur de l'Empereur, & les officiers des Princes d'Allemagne, qui repréſenterent ſi préciſement à ſa Sainteté de maintenir Maximilien Sforce, & lui dreſſerent un piege ſi délicat, en offrant que Julien de Medicis poſſedât les villes de Parme & de Plaiſance, & lui promettant l'inveſtiture de celles de Modene & de Regge, que ſa Sainteté non ſeulement ſe laiſſa vaincre à leurs perſuaſions, mais encore ſe chargea de donner le leure aux Francois, & de leur faire eſperer ſon amitié, pour déconcerter les projets que cette Nation credule avoit appuyée ſur le ſecours, ou du moins ſur la connivence du Saint Siege. En effet le Pape fit ſemblant de n'eſtre plus ſi jaloux de leur voiſinage; & pour le témoigner il prefera l'alliance que le Roi Trés-Chrêtien lui fit offrir de ſa Tante pour ſon Frere, à celle que les Eſpagnols lui préſentoient d'une Princeſſe parente de leur Roi. Il reçût favorablement le ſçavant Budée, qu'on lui avoit envoyé, ſous prétexte d'ajuſter les vieux differens qui regardoient la Pragmatique Sanction, & conſentit qu'Antoine Palavicin l'un de ſes favoris ſollicitat les affaires de France à la Cour de Rome. Mais comme il n'y a rien de plus contagieux que les exemples en matiere de ſupercherie, les Princes d'Italie n'eurent pas pluſtôt apperçû que le Pape en uſoit, qu'ils crurent qu'elle leur étoit permiſe auſſi. Et dans cette penſée *Octavien Frégoſe* le plus intime de ſes amis, & qui lui avoit la principale obligation d'avoir eſté fait Duc de Gennes, fit ſon accomodement à part avec les François, & le diſſimula ſi finement, qu'il jetta de la poudre aux yeux de

celui qui penſoit avoir ébloüy tout le monde. Ainſi lors que Maximilien Sforce en fut averty, il ſe mit en devoir de le chaſſer de Gennes, par le moyen des Suiſſes qu'il avoit ſouldoyez, & de la Faction des *Fieſques* & des *Adornes* qui lui promettoient de renoüveller la ſedition. Le Pape fût le ſeul qui rompit toutes les meſures, & qui lui défendit de paſſer outre. Mais le Roi Trés-Chrêtien n'eût pas pluſtôt aſſemblé ſon armée aux environs de Lyon, & fait une declaration publique qu'il vouloit paſſer les monts en perſonne, pour recouvrer le Duché de Milan, que les Gennois commencerent à executer leur Traité par une Lettre qu'ils écrivirent au Pape, laquelle certainement ne pouvoit eſtre conçüe en des termes plus reſpectueux ni plus adroits. Ils advoüerent d'abord que leur réconciliation particuliere avec la France avoit des apparences ſi contraires aux cauſes qui l'avoient produite, qu'il leur ſeroit impoſſible de la juſtifier devant des perſonnes qui confondroient les intereſts de l'Eſtat avec ceux de la condition privée; mais qu'eſtant aſſez heureux pour n'avoir à deffendre leur procedé qu'auprés de ſa Sainteté, qui n'ignoroit aucune des extremités où la prudence Politique pouvoit eſtre reduitte, ils ne doutoient point que ſon ame ne fut déja remplie de tous les préjugez capables d'excuſer toutes leurs actions, puis qu'elle connoiſſoit parfaitement juſqu'au moindre des motifs qui leur avoient fait abandonner la Confederation. Ils ajoûtoient, par forme d'éclairciſſement & d'exaggeration tout enſemble, l'attentat que le Vice-Roi de Naples avoit fait ſur leur liberté, dés que les François eurent été défaits à Novarre; l'averſion de Maximilien Sforce contre leur Duc, les intrigues des Fieſques & des Adornes pour établir la Tyrannie, & les connivences des Suiſſes pourveu qu'on leur permit le ſaccagement de Gennes. Ils tiroient de ces quatre contraventions un raiſonnement, qui ſervoit à faire croire qu'ils n'eſtoient

Cette piéce eſt inſerée dans le X. Tome des negociations de France.

toient point obligez de garder la foi à ceux qui l'avoient violée à leur égard, ni de s'arrêter ſcrupuleuſement aux termes d'une Conféderation qui les empéchoit de penſer à leur ſeureté, puiſque l'infidelité de la plus-part de ceux avec leſquels ils avoient contracté, l'avoient fait changer de nature. Enfin, ils concluoient que le Saint Siege étoit aſſez équitable, pour avoir égard à la neceſſité qui les contraignoit à changer de parti, & que comme ils ne prétendoient ſe départir en aucune maniere de la correſpondance qu'ils lui avoient promiſe, ils eſperoient auſſi qu'il ne ſe porteroit jamais à aucune ſeverité contre eux.

Cependant leur déſertion arrêta tout court à Verone les Troupes du Vice-Roi qui marchoient au ſecours du Milanois, & fit changer au Pape l'ordre qu'il avoit donné aux ſiennes de s'avancer juſques à la Frontiere du Piedmont, pour les employer plus utilement à la conſervation de Parme & de Plaiſance. Il ne reſtoit plus que les Suiſſes, qui pour conſerver la réputation qu'ils avoient acquiſe devant Novarre, accoururent ſans argent à la deffence de Maximilien Sforce, au nombre de vingt mille; & poſerent leur principal quartier à Suze, en intention de garder les trois paſſages par leſquels ſeulement on pouvoit aller de France en Italie en traverſant les Alpes; mais ils furent ſurpris par l'addreſſe & l'experience du Maréchal de Trivulce, qui s'étant apperçû qu'il y avoit le long des Alpes maritimes un ſentier, qui quelque inacceſſible qu'il eût été auparavant, pouvoit en quelque maniere être applani par la force des bras & par l'induſtrie des Ingenieurs, aſſembla trois mille pionniers à l'aide deſquels il élargit les lieux étroits, applanit les eminences, & conduiſit l'artillerie juſques à la vallée d'Argentiere, où les Chevaux étant devenus inutiles, il fallût que les Fantaſſins la ſoûtinſſent avec des cables, pendant qu'elle couloit doucement en bas. On demeure d'accord

que ſi l'Armée Françoiſe eût trouvé tant ſoit peu des reſiſtance, comme il étoit inévitable, ſi les Suiſſes ſe fuſſent mis en peine d'obſerver ſa marche, une poignée d'hommes ſuffiſoit pour la défaire, à meſure qu'elle ſeroit avancée parmy tant de precipices & de defilez; ou ſi elle eût entrepris ce paſſage en une autre ſaiſon qu'en celle du mois d'Aouſt, les neiges auroient été capables de faire ce que les Italiens ne ſe mettoient point en peine d'executer. Mais il arriva par hazard qu'une chaleur extraordinaire jointe à l'ardeur de la Canicule avoit fondu la neige, quelques jours auparavant que Trivulce s'aviſat de tenter s'il y auroit moyen de traverſer par là; de maniere que les mauvais pas n'étant plus couverts, & la moiteur qui duroit encore ſervant de raffraichiſſement à ceux qui montoient, ou qui deſcendoient, les François employerent ſi utilement ce grand nombre de beſtes de charge dont ils avoient fait proviſion, & les ſoulagerent ſi à propos dans les intervalles, où elles ne pouvoient agir, qu'enfin aprés un travail inconcevable, qui ne fut ni interrompu ni diſcontinué durant un ſeul moment, ils arriverent au bout de cinq journées dans la prairie du Marquiſat de Saluſſes, ſans que les ennemis euſſent eu le moindre avis de leur approche, & ſurprirent Proſper Colonne dans Ville franche, avec une partie des troupes qu'il commandoit. La nouvelle de ces deux ſuccés mit une telle conſternation dans la Cour de Rome, que le Pape ſe réſolut d'abandonner tous les Etats que ſon Prédeceſſeur avoit reünis au domaine de l'Egliſe; & l'auroit executé ſi Julien de Medicis ſon neveu, Cardinal & Legat de Boulogne, n'eût généreuſement refuſé des ordres ſi lâches, & ne les eût fait changer par une harangue prononcée en plein Conſiſtoire, en d'autres qui conſiſtoient que *Cintio* confident de Sa Sainteté ſeroit envoyé ſecretement vers le Roi Trés-Chrêtien, pour eſſayer s'il vouloit entendre à quelque negociation avec le Saint Siege.

Mais

Mais ce Confident fut volé par les ſoldats du Vice-Roy de Naples ; & ſon inſtruction fut portée aux Miniſtres d'Eſpagne, qui les confirma dans le deſſein qu'ils avoient d'attendre ce que la Fortune décideroit du Duché de Milan. Il eſt vrai qu'ils tâcherent de le diſſimuler avec autant d'art, que s'ils n'euſſent ſçû rien de la détermination du Pape, & que leur propre armée leur fournit, ſans y penſer, le prétexte dont ils avoient beſoin, refuſant de ſortir de Verone, qu'elle n'euſt été ſatisfaite des montres qui lui étoient deuës. Ils en ajoûterent pourtant une autre, qui n'étoit pas moins conſiderable, & qui conſiſtoit dans la jonction qu'ils prétendoient faire de leurs troupes, avec les nouvelles levées que l'Empereur faiſoit dans le Tirol, leſquelles devoient remplir le vuide que le débandement de ceux qui s'étoient enrichis au pillage de la Lombardie avoit produit dans leurs armées. Ils ne laiſſerent pas toutesfois d'envoyer de l'argent aux Suiſſes ; & de les affermir ainſi dans le poſte de Novarre, où le Roi Trés-Chrêtien employa l'addreſſe de ſes Miniſtres & les offices du Duc de Savoye pour les engager. La negociation fut preſſée de part & d'autre & même concluë ; mais un nouveau renfort de vingt mille hommes, ſurvenu en même tems que les Commiſſaires François comptoient l'argent dont on étoit convenu, rompit leur convention ; & les fit reſoudre à la bataille, ſur cette préſuppoſition, que puis qu'ils avoient défait les mêmes ennemis L'année paſſé devant Novarre, quoi qu'ils fuſſent plus foibles des trois quarts, ils les ſurmonteroient plus facilement, dans l'égalité de leurs forces. Ils ſortirent de Milan, ſans donner avis de leur deſſein à l'Armée du Pape, ni à celle des Eſpagnols & furent vaincus à Marignan, aprés un combat ſoûtenu durant deux journées. Je ſçay bien que les Hiſtoriens & les Politiques d'Italie attribuoient cette diſgrace au refus que fit le Vice-Roi de Naples de les joindre ; mais il me ſemble qu'il y a

lieu

lieu de le juſtifier de cette accuſation, parce que la conſervation du Royaume de Naples dépendoit abſolument de celle de ſes troupes ; & les ordres reïterez qu'il avoit reçeûs d'Eſpagne de ne rien hazarder, lui défendoit à plus forte raiſon de s'expoſer pour venir au ſecours de ceux qui n'en demandoient point, & qui ſe vantoient d'être aſſez puiſſans pour paſſer ſur le ventre à toutes les armées de la terre. D'ailleurs la dépêche de Cintio qu'il avoit interceptée, & les avis certains arrivez de Milan, que Laurent de Medicis, qui commandoit les Armées du Pape, travailloit à l'accommodement du Saint Siege & des Florentins avec la France, dans le même tems qu'il ſommoit les Eſpagnols de paſſer le Po, & de s'avancer vers Milan, l'obligeoient de penſer à ſa ſureté particuliere, & d'apprehender qu'il ne demeurat tout ſeul entre tant d'ennemis reconciliez, ſans eſperance de retraite. Mais il y avoit de plus à conſiderer que Barthelemy de l'Alviane étoit à ſes trouſſes avec une armée, qui n'étoit point inferieure à la ſienne, & que quand il auroit paſſé la riviere il luy ſeroit impoſſible de ſe joindre avec les Suiſſes, ſi les François, qui s'étoient avancez pour empécher cette jonction, euſſent pris la Ville de Lody, qui n'étoit pas capable de leur réſiſter ; qu'alors il auroit été contraint de ſe retirer, ayant les François & le Venitiens à dos, & de repaſſer le Po ſur un pont, qui ne ſe pouvoit faire ſans confuſion, à la rencontre de tant d'obſtacles qui venoient à la traverſe, ni par conſequent ſans la ruïne & la diſſipation de ſes ſoldats. Mais quand les Eſpagnols fuſſent arrivez à tems, pour ſe ſaiſir de la Ville de Lody, l'Armée Françoiſe n'étoit elle point aſſez nombreuſe, pour retarder leur jonction avec les Suiſſes, juſques à ce que l'occaſion ſe fut preſentée de combattre les uns ou les autres ; & quand elle n'auroit pû en venir à bout, les Eſpagnols & les Confederez n'auroient ils pas été réduits à recevoir la Loi des Suiſſes aprés leur union,

à cauſe

à cauſe de l'inégalité de leurs forces. Ce qui n'étoit ni bien ſéant à la dignité du Roi Catholique, ni proportionné au ſalut de l'Italie, qui auroit dépendu du caprice d'une nation temeraire, & dont on préſumoit que la plus part des Chefs étoient déja d'accord avec les François.

Voilà les raiſons qui porterent le Vice-Roi de Naples à ſe tenir au delà du Po, juſques à ce qu'il fut averty quel avoit été le ſuccés de la bataille de Marignan, & qui l'obligerent enſuitte de reprendre le chemin de Naples, dans l'opinion qu'il eût que le Roi Trés-Chrêtien pouſſeroit la victoire juſques ſur les frontieres de ce Royaume. En effet il ſe rendit maître en fort peu de jours de tout le Milanois, à la reſerve des Chaſteaux de Milan & de Cremône, & fit approcher ſon armée ſi prés du territoire de Florence, que le Pape, qui craignoit un ſecond exil pour ſa famille, fut contraint de s'accomoder avec lui & de lui reſtituer Parme & Plaiſance. Ce que Maximilien Sforce n'eût pas plûtôt apris, qu'il aima mieux remettre ſon Etât & ſa perſonne entre les mains du Vainqueur, que d'attendre le ſecours que les Suiſſes lui préparoient. Ainſi la Confédération ayant été rompüe, & les François n'ayant d'ennemis à l'entrée, ni dans le centre de l'Italie, il y avoit apparence qu'ils porteroient leurs armes juſques au bout, & qu'ils les employeroient, ſans reprendre haleine, au recouvrement d'une Couronne qu'ils ne voyoient qu'à regret ſur la teſte du Roi Catholique. Mais l'opinion qu'euſt François premier que la mort de ce Prince, qu'on attendoit de jour en jour, faciliteroit cette expedition, & le fairoit recevoir à Naples ſans coup ferir, lui fit écouter les avis du Pape, qui lui conſeilloit de differer: outre que la ſaiſon de l'hyver déja fort avancée, lui fit apprehender le même inconvenient qui avoit diſſipé l'armée de ſon prédeceſſeur au paſſage du Garillan. Mais afin de laiſſer l'Eſpagne ſeule dans la carriere, & de reprendre la revanche de la Ligue qu'elle avoit formée

à Mau-

à Mantoüe ; on travailla durant cet intervalle à détacher les Suiſſes de ſon alliance, ce qui reüſſit enfin, par l'entremiſe du Duc de Savoye, ſous des conditions qui n'étoient pas à beaucoup prés ſi avantageuſes que celles qu'on leur avoit offertes le jour qui préceda la bataille de Marignan. Le Roi Catholique au contraire qui, de quelque indiſpoſition qu'il fut accablé depuis un an, n'avoit rien oublié pour la conſervation de ſon Etat, employa le tems que ſes ennemis lui donnoient à chercher de nouvelles précautions contre eux, & voulut avant toutes choſes s'aſſeurer poſitivement de l'Empereur ; parce qu'il étoit conſtant que ce Prince pouvoit empêcher abſolument ; ou du moins retatder la perte de ce que l'Eſpagne poſſedoit dans l'Italie. Il le fit ſouvenir de la communauté de leurs interêts ; il lui fit regatder l'étendüe de la domination, qui devoit appartenir à leur petit Fils ; il lui repréſenta les ſoins qu'il prenoit de la lui conſerver ; il lui promit de le faire déclarer Prince, c'eſt à dire preſomptif héritier dans tous les Royaumes de l'Eſpagne, à l'excluſion de ſon Cadet Ferdinand, qui par les loix de quelques uns devoit être appellé à la ſucceſſion, au cas que celle de Caſtille échût à ſon aiſné. Mais comme l'Eſpagne ne pouvoit tirer aucune aſſiſtance de lui, qu'il ne fut auparavant d'accord avec les Venitiens, elle employa tous ſes offices à moyenner cette réconciliation, avec ſi peu de ſuccés, que l'une & l'autre des deux parties ſe trouverent plus éloignées des diſpoſitions de la paix, à meſure qu'on apportoit plus de ſoin & d'induſtrie pour les en approcher. L'Empereur ne demandoit autre choſe au commencement, ſinon que la Ville de Verone lui demeurat, & que le Senat lui fournit quelque ſomme d'argent ; mais voyant que les Venitiens inſiſtoient plus que jamais ſur la reſtitution de cette Place, il s'imagina que cette fermeté procedoit de ce qu'il avoit exigé trop peu ; & ſans conſulter s'il y avoit de la pru-

Voyez les loix anciennes de Valence & d'Arragon.

prudence dans ce qu'il alloit faire, il mit sur le tapis une proposition nouvelle, qui portoit que la Ville de Padoüe lui seroit aussi renduë. Le Senat prit cette innovation pour une défaite, inventée à dessein de rompre la négociation, & de peur de témoigner trop d'empressement à l'égard d'un Traitté qu'il desesperoit de conclurre, il rabattit ses offres à mesure que l'Emperer haussoit ses prétentions. Ainsi les Ministres d'Espagne furent contraints d'abandonner une affaire qui, malgré son importance & l'air serieux dont ils la traittoient, étoit dégenerée en une pure raillerie; & le Roi Catholique fût reduit à tenter encore une fois, s'il pourroit commettre l'Angleterre contre la France. Ce projet eût un évenement tout à fait bizarre, en ce que les Espagnols ne trouverent rien de fait dans l'execution, que la seule circonstance qu'ils avoient jugée capable de la déconcerter, & qu'il ne manquat que par celle qu'ils avoient le plus négligé; je veux dire que la crainte qu'ils avoient eüe que le Roi d'Angleterre ne les voulût plus écouter, aprés tant de supercheries, se trouva sans fondement, parce que la jalousie qu'il avoit concuë des progrez du Roi Trés-Chrêtien leur acquit plus de créance que jamais dans le Cabinet d'Angleterre. Mais lors qu'ils penserent exciter les Anglois par le souvenir du succés qu'ils avoient remporté dans la derniere guerre, ce motif fut une pierre de scandale qui rebutta leurs auditeurs, & qui inspira de l'indignation, sur ce que les Anglois estimoient si peu la conquête de Tournai, en comparaison des forces qu'ils y avoient consumées, & de la dépence qu'ils y avoient faite, que le Parlement ne voulut jamais entendre à fournir les subventions qu'on lui demandoit, pour être disoit-il, aussi mal employées qu'elles l'avoient été l'année precedente.

Le Roi Catholique se vit alors privé de toutes les réssources qu'il esperoit des étrangers, & par conse- Mr. du Chesne.

quent

dans l'hiſtoire d'Angleterre.

quent reduit à chercher dans ſes propres Etats un fonds de troupes capables de réſiſter à l'irruption dont il étoit menacé. Mais comme il n'avoit jamais rencontré de plus fortes oppoſitions, que celles qui lui avoient été faites par ſes propres ſujets, toute l'Eſpagne s'émût contre lui, auſſi-tôt qu'il témoigna exiger de nouvelles contributions, & ſes Royaumes hereditaires furent les premiers qui refuſerent de les payer. L'Arragon allegua ſes Privileges; la Catalogne fit intervenir ſa réputation; le Royaume de Valence demanda l'effet des promeſſes, qui lui avoient été faites pour recompence des frais extraordinaires de la conquête de Navarre, qu'il avoit preſque ſeul ſoûtenu, & les Iſles incorporées proteſterent qu'elles ſuivroient la détermination du Conſeil ſuprême de Sarragoſſe, établi pour moderer l'autorité des Rois d'Arragon; les Royaumes de Caſtille paſſerent bien plus avant, & les grands du Païs crurent que l'unique moyen de s'exempter de l'impoſition qu'on leur demandoit conſiſtoit à faire ceſſer la cauſe pour laquelle elle étoit exigée. Ainſi les principaux d'entre eux conſpirerent d'enlever le Duc de Calabre du Château, où il étoit détenu priſonnier, & de lui donner moyen de recouvrer le Royaume de Naples, que ſon Pere & ſes ayeuls avoient poſſedé, à condition qu'il payat tribut au Roy d'Eſpagne. Il eſt vrai que comme il étoit impoſſible de garder le ſecret entre tant de Complices, le Roi Catholique fut averty de leur intention, auparavant que le jour fut arrivé qu'ils avoient deſtiné pour l'executer, mais comme elle lui faiſoit diſtinctement connoître l'excez de l'averſion que les Caſtillans avoient pour lui, & plus diſtinctement encore preſſentir juſques à quelles extremitez ils étoient capables de ſe porter, s'il continuoit de les ſurcharger, il envoya des ordres ſecrets à tous ſes Officiers de ſuſpendre les levées qu'ils devoient faire chacun dans ſon département, & fit enfin adroittement ceſſer les plain-

plaintes des Castillans sans mettre en compromis son administration.

Il ne restoit plus dans l'Espagne que le grand Capitaine, en qui toutes ses esperances étoient renfermées ; parceque nonobstant qu'il eut tous les sujets imaginables de se deffier de lui, & qu'en effet il n'eût rien relâché des mauvais traitements qu'il faisoit souffrir à ce grand homme depuis tant d'années, contre toute sorte de bienséance & de raison, il ne laissoit pas neanmoins de présumer qu'il étoit assez génereux, pour oublier toutes les injures passées, aussi-tôt qu'il en seroit requis, ni de reprendre le baston de General pour conserver à sa Patrie un Royaume qu'il lui avoit acquis. Enquoi je puis dire que sa conjecture n'étoit pas si contraire à la verité, qu'elle l'étoit aux apparences, puisque outre le desir d'accroistre sa réputation, dont le grand Capitaine brûloit plus que jamais, quoi qu'il fut déja bien avant dans son année Climaterique, & la gloire qui lui restoit de ce que son maître auroit été contraint de le rétablir dans le commandement, il y avoit encore de la necessité dans ses affaires domestiques qui l'y contraindroit ; & l'opinion de gagner dans l'Italie dequoy satisfaire à la multitude de ses créanciers, qui lui étoit devenüe insupportable. Mais pendant que le Roi Catholique le faisoit sonder, pour accepter le Généralat, & que les vieux Soldats offroient de s'énroller sans argent, pourveu qu'on le nommat leur Chef ; il mourut à Grenade d'une fievre double quarte, le 2 Decembre 1515, & remporta cette satisfaction dans le tombeau, d'estre regretté par celui la même à qui sa vie étoit insupportable. Ainsi le Roi Ferdinand éprouva ce que la Philosophie estimoit impossible, sçavoir une même effusion de douleur émanée de deux causes directement contraires, & ne perdit l'objet de sa jalousie que dans le temps qu'un plus imperieux mouvement l'empêchoit de s'en réjoüir, & lui faisoit même souhaiter qu'il subsistat

M. de la Chambre dans le traité de la douleur.

ſiſtât encore. Ne trouvant plus dans la vie, depuis la mort de ſon Competiteur, qu'une ſuite continuelle d'infortunes, qui le touchoit d'autant plus, qu'il étoit moins diſpoſé à les reçevoir, & n'étant plus dans un âge, où les changemens de cette nature fuſſent réparables; ayant paſſé tout d'un coup & ſans milieu de la proſperité dans l'adverſité, & ne trouvant plus d'expedient capable de maintenir la réputation qu'il avoit acquiſe; ne tirant plus aucun avantage des intelligences qu'il entretenoit parmy ſes voiſins, & craignant une revolte generale dans toute l'Eſpagne; ayant épuiſé tous les treſors qu'il avoit amaſſez durant les quarante deux années de ſon regne, à conſerver par les voyes des intrigues une Conqueſte qu'il alloit perdre par celle des armes, & n'ayant plus lieu d'eſperer que ſes ſujets contribuaſſent à les remplir; ſçachant que l'heritier préſomptif de tous ſes Etats avoit été le premier à s'accomoder avec ſon ennemy de peur de vivre dans ſa dépendance, & ne remarquant plus que ſes avis fuſſent receus dans les Cours de l'Europe avec la même defference qu'on leur rendoit auparavant; n'ayant pû, ni faire apperçevoir aux Princes d'Italie l'orage dont ils eſtoient ménacez, ny les preparer à lui reſiſter, & eſtant forcé d'avoüer que la disgrace de Marignan provenoit en partie des ordres ſecrets qu'il avoit envoyez au Vice-Roi de Naples de ne hazarder ſes troupes qu'aprés la jonction de toutes celles des Confederez; l'ingratitude dont il avoit payé le general Navarre, détournant preſque tous les avanturiers de ſuivre ſon party; ne tirant aucun avantage du traité particulier que le plus adroit de ſes miniſtres venoit de conclure avec le Pape, & voyant au contraire que le contretemps de la tromperie dont il avoit uſé, portoit ſur luy, en donnant prétexte aux Gennois de ſe réconcilier avec ſon ennemy; ayant manqué de forces pour retarder le deſeſpoir de Maximilien Sforce, & de perſuaſion pour retenir le Pape dans

ſon

ſon Alliance aprés la deffaite des Suiſſes; n'étant plus deſormais arbitre d'Italie, ni par conſequent en état de conſerver l'autorité qu'il avoit acquiſe ſur l'Empereur; rebuté du mauvais ſuccés de ſes Emiſſaires en Angleterre, & tourmenté par un débordement de paſſion furieuſe, autant de fois qu'il ſe repréſentoit l'attentat des grands de Caſtille, pour rétablir le Duc de Calabre; ſe deffiant des conſeils du Cardinal Ximenés, & n'employant les ſiens qu'à prévoir des choſes terribles dans l'avenir; paſſant avec peu de train de Caſtille dans l'Andalouſie, à deſſein de viſiter ſon armée Navale qui s'aſſembloit à Carthagene, & s'eſtant arreſté à Sainte Guadalupe, pour faire ſes dévotions, il fut accueilly d'une fievre maligne qui luy ravit la vie à l'âge de ſoixante & quinze ans, & trente jours aprés le decez du Grand Capitaine. Il n'y eut jamais de Prince ni mieux né ni plus long-temps heureux que luy; mais auſſi n'y en eut il jàmais qui corrompit d'une plus ſubtile maniere ces deux avantages de la nature & de la Fortune. Il ſubſtitua la tromperie à la prudence, & s'étant propoſé d'élever ſon ambition au delà des termes qui luy ſembloient eſtre preſcrits par la legalité, qu'il trouvoit en uſage parmy les Souverains de ſon temps; il s'imagina qu'il n'y avoit point d'autre voye de s'aggrandir que le prétexte de la Religion, & l'établir pour le premier mobile de ſa conduite. Il l'affecta dans tous ſes projéts & ſes entrepriſes occultes & publiques, & il le déguiſa ſi diverſement, que quoi qu'il s'en fut pluſieurs fois ſervi pour ſurprendre indifferemment la credulité de ſes amis & celle de ſes ennemis, il ne laiſſa pas neanmoins d'en abuſer les uns & les autres, avec autant de facilité que s'il euſt été nouveau. Ceux qui s'en plaignoient méme, & qui faiſoient le plus de bruit, pour en avertir les autres, étoient les premiers qui tomboient dans ce piege, & l'on ne vit jamais ſa Cour vuide de perſonnes qui le ſollicitaſſent d'accomodement, quoi que tout le monde fut convaincu qu'il ne

Le venitien Moccenigo dans ſes remarques ſur Ferdinand le Catholique.

ne tiendroit sa parole, qu'autant qu'il la jugeroit necessaire. Il ne perdit aucune occasion de profiter des fautes de ses voisins, ni de l'égarement de ses peuples. Il fit contribuer à l'établissement de son autorité les deux seuls accidens de sa vie qui la pouvoient ruïner, je veux dire la mort de sa femme & la foiblesse de sa fille. Il devint l'aisné de sa maison, par la mort de son frere, dans une conjoncture où la Couronne d'Arragon étoit absolument necessaire pour arriver à celle de Castille, & son mariage avec la Reyne Isabelle ne fut pas tant un fruit de son choix que du besoin qu'elle eut de son bras & de ses armes, pour se mettre en possession d'un heritage qui lui étoit contesté. Il prévint ses rivaux & surmonta ses ennemis. Il vit un grand nombre de peuples & de mœurs differentes, sous un même gouvernement, & sçut tourner contre les infidelles les armes de ceux qui les avoient levées contre lui. Il poursuivit, avec une perseverance obstinée, la guerre de Grenade, & se rendit maistre de ce Royaume par des voyes qui n'ont point encore été tout à fait reconnües. Ensuite il partagea celui de Naples avec les François, & leur enléva aprés leur portion. Il rendit inutiles tous les efforts qu'ils firent pour la recouvrer, il leur suscita tant & de si formidables adversaires, qu'ils lui laisserent prendre la Navarre, lors même qu'ils étoient en estat de l'en empêcher. Il gagna des batailles dans l'Afrique, il y subjugua des Royaumes, y retint des ports pour la seureté du commerce, & les remplit de Colonies Juïfues, dont il étoit sur le point de purger l'Espagne. Il pourvût pour ses Successeurs à la necessité d'argent, dont il avoit toûjours été travaillé, en leur procurant toutes les richesses du nouveau monde, & leur laissa tous les alignements propres à fonder la Monarchie universelle. Enfin il surpassa tous les Princes de son siecle en la science du Cabinet, & c'est à lui qu'on doit attribuer le premier & le souverain usage de la Politique moderne.

F I N.

AΦ1
145574